



Thomas Piketty
« Les inégalités sont un choix politique »

L'intelligence,
de Jean Piaget
aux neurosciences

SCIENCES HUMAINES

Le pouvoir des livres

Comment la littérature peut changer notre vie

NUMÉRO
SPÉCIAL



SCIENCES

Non, les plantes
ne pensent pas !

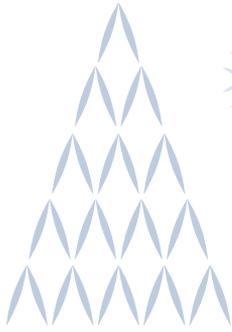
ANTHROPOLOGIE

La globalisation
des *love hotels*

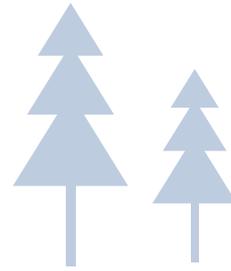
BELUX 7,20 € - SUISSE 11,80 FS - CANADA 11,50 \$CAN - GR/TARPOT (CONT) 8,70 € - ALL 9,20 € - DOM 15,70 € - TOM 15,1000 FCFP
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM - MENSUEL N° 321S - JANVIER 2020 - 6,70 €

L 18925 - 321 S - F: 6,70 € - RD





Éditions
SCIENCES
HUMAINES



Un livre à découvrir,
un livre à OFFRIR

Éternelle, sans frontières, sans limites... La connerie a aussi une histoire !

Sous la direction de Jean-François MARMION

HISTOIRE universelle de la CONNERIE

Racontée par Antoine de Baecque, Sylvie Chaperon,
Jean-Paul Demoule, Marc Ferro, Marylène Patou-Mathis, Steven Pinker,
Robert Sutton, Paul Veyne et bien d'autres encore



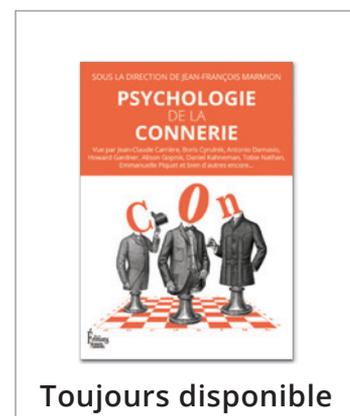
Éditions
SCIENCES
HUMAINES

collection
B

ISBN: 978-2-36106-566-9
496 pages - 18 €

Entre elle et nous, 10 000 ans d'amour fou

Une mauvaise fée aux mille visages s'est penchée sur le berceau de l'humanité: la connerie. Elle chemine avec nous, fidèle entre les fidèles, se réinventant au fil des siècles et des cultures. Elle fustige les différences, réduit en esclavage, attise la violence, cultive la cruauté, dévoie les avancées technologiques, trahit les espoirs politiques, gangrène les idéologies, et sacage la planète. Elle suivra notre espèce jusqu'à la tombe, et la creusera peut-être. Le pire, c'est que nous en sommes plus souvent les complices que les victimes! Du Néolithique à nos jours, plus de trente historiens nous dévoilent la vérité nue et biscornue sur la connerie.



Toujours disponible

En librairie ou sur commande :

editions.scienceshumaines.com

par téléphone au 03 86 72 07 00 et sur le bon de commande page 82

**8 à 11 ÉPOQUE***Love hotels*: une globalisation rose**12 à 19 ACTUALITÉ****20 à 25 COMPRENDRE**

Non, les plantes ne pensent pas !

26 à 29 ENTRETEN

Thomas Piketty

« Les inégalités sont un choix politique »

30 à 59 DOSSIER

Le pouvoir de la littérature

COORDONNÉ PAR HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

32 Les livres ont du pouvoir

HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

36 Paroles de lecteurs

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTINE FOURNIER, FABIEN TRÉCOURT ET HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

40 Le roman, une science humaine ?

JEAN-LOUIS FABIANI

42 Quand les personnages vibrent en nous

VINCENT JOUVE

46 « Les livres offrent un prétexte à rêverie »

ENTRETIEN AVEC BORIS CYRULNIK

49 Les écrivains peuvent-ils changer le monde ?

ALEXANDRE GEFEN

52 Oui, l'édition résiste !

PALOMA BLANCHET-HIDALGO

54 La littérature, remède à nos douleurs

RÉGINE DETAMBEL

58 Pourquoi les enfants ont besoin d'histoires

MICHÈLE PETIT

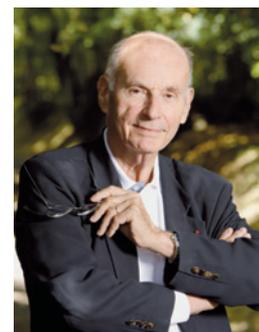
60 à 65 RÉFÉRENCE

Jean Piaget

L'intelligence, de Jean Piaget aux neurosciences

66 LIRE Livre du mois, livres, revues**78 AGENDA**

Heinz Wöhner/Look-foto/Getty

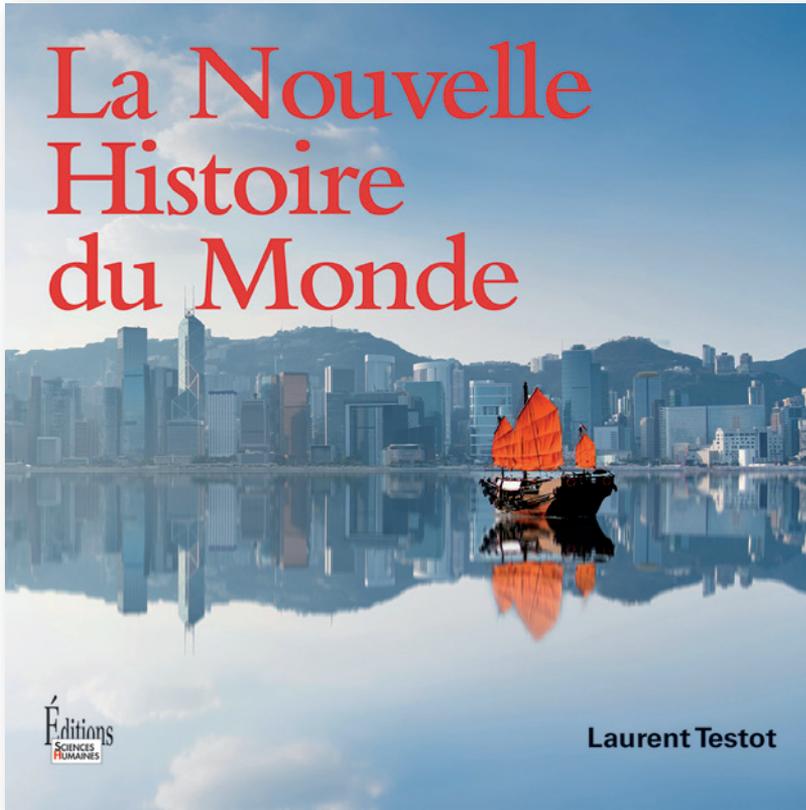


Eric Fougère/Corbis/Getty

Au sommaire
du prochain numéro
(en kiosques
le 18 janvier)Réparer
la planète

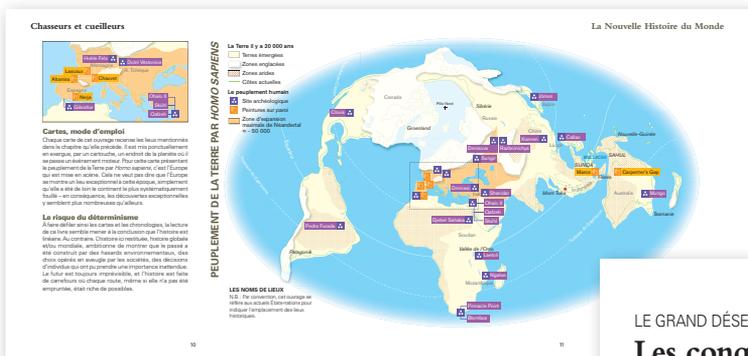
UN LIVRE À OFFRIR

Le récit planétaire de l'histoire de l'humanité



De nombreux livres d'histoire globale, pour la plupart en anglais, ont esquissé ces dernières années une histoire du monde radicalement nouvelle, décentrée et faite de connexions environnementales, technologiques, religieuses, sociétales, démographiques et politiques. En voici une première synthèse, en français, résumant l'essentiel des trois millions d'années d'histoire de l'humanité.

Laurent Testot est journaliste, formateur et conférencier (www.histoire-mondiale.com). Il a, entre autres, dirigé *Histoire globale*. *Un autre regard sur le monde* (Éditions Sciences Humaines, 2015) et est l'auteur de *Cataclysmes. Une histoire environnementale de l'humanité* (Payot, 2017, rééd. poche 2018, lauréat du prix Léon de Rosen de l'Académie française 2018).



- > 17 cartes mondiales
- > Nombreuses illustrations

Format 21 x 21 cm - 232 pages - 24€
ISBN : 978-2-36106-573-7



Découvrez le sommaire détaillé en ligne
Ouvrage disponible en librairie ou sur commande :
en ligne ou par téléphone au 03 86 72 07 00

Du vulcanologue à l'humanologue...

J'allais avoir 13 ans. Mon anniversaire approchait et ma pauvre mère était à court d'idées (et d'argent) pour me faire un cadeau. Pensez! Avec sept enfants et autant de dates anniversaires... Qu'offrir à ce garçon qui n'était plus un enfant et dont les préoccupations étaient si éloignées des siennes? Je lui suggérais de m'offrir un livre; depuis quelque temps, mon frère m'avait transmis le virus de la lecture. Mais comment ma mère aurait-elle pu choisir un bon titre? Personne d'autre que nous ne lisait à la maison. Alors, elle a sorti quelques francs de son porte-monnaie et m'a envoyé choisir moi-même mon cadeau.

À la librairie du coin de la rue (aujourd'hui un magasin de chaussures de sport), j'ai erré un moment entre les rayons avant qu'un titre attire mon regard: *Les Rendez-vous du diable*. Un petit livre de la « Bibliothèque verte » écrit par le vulcanologue Haroun Tazieff.

Mon choix était fait.

Je me revois descendre la Grande-Rue, les yeux rivés sur les schémas des volcans en éruption. Ma conversion fut immédiate. Quand je serai grand, moi aussi, je serai vulcanologue! Dans mon esprit, cela revenait à être explorateur, savant, écrivain, vulgarisateur. Moi aussi je voyagerai, j'explorerai les entrailles de la Terre, je percerais les mystères des volcans et des tremblements de terre. J'expliquerai le chaos apparent des éruptions volcaniques par des forces cachées. Et j'écrirai des livres pour faire partager ce savoir.

Le temps a passé. J'ai oublié les volcans et Haroun Tazieff. Des sciences de la nature – la physique, les atomes, les planètes et les animaux –, qui furent mes premières amours savantes, je suis passé aux sciences de l'humain. J'ai conservé l'idée que la nature humaine avait ses lois, ses dynamiques souterraines, ses fractures et ses irrptions soudaines, et qu'on pouvait dégager des raisons cachées derrière le chaos apparent.

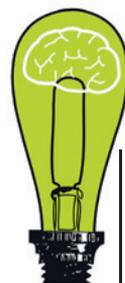
J'ai mené des études minutieuses dans toutes les strates de l'être humain, allant jusqu'à m'inventer un métier unique: humanologue. Il m'a fallu remonter aux origines de l'humain, étudier son passé, observer de près le matériau social: l'économie, la politique, la culture; explorer aussi les méandres de l'esprit: le cerveau, les idées, leurs structures et leur histoire. J'ai bourlingué à travers tous les continents des sciences humaines pour espérer un jour recomposer une vision globale. Dans *Sciences Humaines*, que j'ai créé il y a bientôt trente ans, il y avait encore ce rêve de gosse. De vulcanologue, je m'étais converti en « humanologue », mais sans me départir de cette envie de fouiller, d'explorer, de comprendre et d'écrire.

C'est risible et dérisoire, mais un demi-siècle plus tard, je me vois en Haroun Tazieff de l'humaine condition. L'être humain a ceci de commun avec les volcans: il est tantôt endormi, tantôt en éruption; il est mû par des forces invisibles; il a ses forces telluriques qu'il faut deviner sans jamais les voir. Pour tenter de les comprendre, il faut les observer, les décrire, capitaliser les connaissances acquises, forger des modèles, imaginer des théories, sillonner toutes les allées des savoirs. Et les faire partager.

Depuis quelques mois, je me suis lancé un défi: il consiste à coucher sur le papier tout ce que je pense avoir appris, compris et cru découvrir au cours de ces années. Cela prendra la forme d'une publication, *L'Humanologue* (dont j'annonce ici la prochaine parution).

En songeant au « pouvoir des livres », je vois défiler une galerie de titres, d'auteurs et d'œuvres marquants. Mais je garde pour Haroun Tazieff et ses *Rendez-vous du diable* une place de choix. Comme tout auteur, je rêve bien sûr qu'un jeune lecteur soit ébloui et rêve à son tour: « *Moi aussi, je serais humanologue!* » ■

JEAN-FRANÇOIS DORTIER



NICOLAS
JOURNET

Mario Bunge contre le relativisme



À propos, entre autres, de notre *Grands Dossiers* n° 57, « Les grandes controverses » (décembre 2019), Pierre Landry, très fidèle lecteur, souligne la contribution du philosophe Mario Bunge au grand débat sur le relativisme en sciences.

C'est toujours un plaisir de recevoir chaque mois *Sciences Humaines* et ceci pratiquement depuis sa création. Quelle stimulation par

la diversité des sujets abordés. Quelles incitations à aller plus loin dans la compréhension des faits sociaux ! Ainsi, en lisant les articles du dossier « Corps et esprit », j'ai fait une recherche qui m'a conduit au livre de Mario Bunge, *The Mind-Body Problem*, Pergamon Press, 1980. Le philosophe montre à quel point l'opposition du corps et de l'esprit est un faux problème au regard des progrès des neurosciences. Il y analyse finement, entre autres, les positions de Descartes et de Spinoza. M. Bunge est l'un des plus grands philosophes des sciences de notre époque, et vient de fêter ses 100 ans. Il est dommage de ne pas l'avoir cité dans l'article sur le relativisme de votre dossier « Les grandes controverses » (*Grands Dossiers* n° 57, décembre 2019), alors qu'il a participé à la critique des thèses de Wittgenstein, de Feyerabend, de Popper et de Latour dans son livre *Entre deux mondes. Mémoires d'un philosophe-scientifique*, Éditions matériologiques, 2016. Pourfendeur des pseudosciences, M. Bunge applique une grande rigueur logique à l'élaboration d'une épistémologie des sciences. Encore merci pour cette revue qui m'a fait découvrir les sciences humaines et illumine mes lectures dans ma vie de senior actif, bien que dit en retraite. Cordialement. ■

PIERRE LANDRY



Vous avez tout à fait raison de citer Mario Bunge comme un défenseur reconnu de la rationalité scientifique en même temps que du principe de l'émergence. Le grand débat épistémologique qui s'est développé depuis Karl Popper, bien que quelque peu apaisé, a connu d'innombrables ramifications dans le monde, et il est possible qu'un brin de gallocentrisme ait guidé nos choix d'auteurs. Mario Bunge est argentin, a publié en espagnol et en anglais, et seule une partie de son œuvre est accessible en français. Mais les titres que vous citez méritent d'être ajoutés à la bibliographie de cet article.

La réussite scolaire vue par *Sciences Humaines* : oui, mais...

De Nathalie Roques, nous avons reçu à propos de notre dossier « Réussir à l'école. Comment devient-on bon élève ? » (n° 318). Nous n'en reprenons ci-dessous qu'une partie, faute d'espace disponible dans nos colonnes.

J'ai beaucoup apprécié la lecture de votre dossier. Enseignante, je souhaite la réussite de mes élèves. J'ai été particulièrement intéressée par l'article de Sandrine Garcia sur la fabrication parentale de l'excellence scolaire, et les différentes focales mises en œuvre dans votre numéro me paraissent contribuer au débat que je vous propose de poursuivre avec ces quelques commentaires. Il pourrait être intéressant, entre autres, de compléter le regard d'Héloïse Lhéreté (« Comment devient-on bon élève ? ») lorsqu'elle évoque « les qualités personnelles de l'enseignant ». Deux chercheurs américains, James Hiebert et Douglas Grouws insistent quant à eux sur la distinction qu'il convient de faire entre « un bon enseignant » et « un bon enseignement », et s'attachent à caractériser le second dans un article publié en 2007. Il est selon eux plus important de mettre en avant les pratiques et les méthodes efficaces chez les élèves pour tel ou tel type d'apprentissage. Ces pratiques et ces méthodes pourront alors être mises en œuvre par de nombreuses personnes, par exemple dans le cadre d'une formation professionnelle initiale et continue. L'enquête Pisa a souvent été citée plus ou moins explicitement dans ce dossier. Convoquée dans ce type de débat, elle devrait être présentée pour une enquête transversale qui ne permet pas de définir des relations de cause à effet, comme l'indique l'OCDE dans ses rapports. Des corrélations ont pu être mises en lumière, mais elles ne devraient pas conduire à énoncer des préconisations. Si de bons résultats sont associés, chez les élèves, à un fort sentiment d'appartenance à leur établissement, savoir si le premier influe sur le second ou si c'est l'inverse qui se produit est une autre paire de manches. Je terminerai par une critique plus soutenue des propos de François Taddéi. Sa vision du système scolaire et du monde professionnel me paraît en effet affectée d'un manichéisme simplificateur. Présenter le premier comme un système où règne la compétition et le second comme un monde où l'entraide est reine est une caricature. La réalité est plus complexe. Des élèves en classe préparatoire des grandes écoles peuvent faire preuve d'une grande solidarité les uns envers les autres. Inversement, gravir les échelons d'une entreprise peut amener à laisser de côté altruisme et bienveillance. L'école primaire et le collège restent encore des lieux où les élèves partagent les mêmes professeurs et les mêmes ressources.

ÉCRIREZ - NOUS

Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivante : nicolas.journet@scienceshumaines.fr

Il est vrai que les élèves sont destinés à être orientés, sinon sélectionnés, dans des filières inégales. Ces pratiques méritent réflexion, mais je ne suis pas certaine que le monde professionnel soit tellement plus accueillant. Que pensent nos élèves de troisième confrontés à un premier contact avec le monde professionnel ? Croyez-vous qu'ils ne se rendent pas compte que les enfants de cadres profitent souvent d'une observation dans un milieu enrichissant et que les enfants d'origine modeste finissent au kebab du coin ? Et ce n'est que le début, car ils seront nombreux à trouver les portes des entreprises bien difficiles à ouvrir lors de leurs recherches de stages ou de formations en alternance. Enfin, présenter les objectifs scolaires comme la simple mémorisation et restitution de connaissances, c'est méconnaître les objectifs des programmes actuels. Nous n'avons pas besoin de « nouvelles utopies éducatives », mais bien d'une réflexion fine autour des enjeux modernes soulevés par ce dossier. ■

NATHALIE ROQUES



Chère Nathalie Roques,
Nous ne pouvons, d'abord, que vous remercier d'avoir apporté, par vos commentaires, des éléments à ce dossier. Vous soulevez un débat difficile à trancher concernant les influences respectives des qualités personnelles des ensei-

gnants et des méthodes qu'ils appliquent. Dans le premier cas, c'est la relation qui compte : un enseignant chaleureux et empathique offrira un soutien émotionnel propice à la motivation et aux apprentissages (voir, par exemple : « L'empathie de l'enseignant, source de réussite scolaire », en ligne sur www.scienceshumaines.com). Dans le second, ce sont les pratiques et méthodes pédagogiques qui comptent. Donc avec une bonne formation, il est possible de donner les clés (enseignement explicite, pédagogie active, etc.) de la réussite les élèves. Dans son article, Héloïse Lhéreté précisait que l'influence des qualités personnelles de l'enseignant était « difficilement quantifiable ». Elle n'élevait pas ces qualités au rang de critères. Pour ce qui est des propos de François Taddéi, on peut bien sûr ne pas être d'accord avec leur radicalité. Mais il aurait été de notre part un peu paresseux de ne pas nous interroger sur le sens même et les enjeux de la réussite scolaire, sujet de ce dossier. F. Taddéi critique le système scolaire français au motif qu'il ne préparerait pas à la réussite professionnelle parce que fondé sur un esprit de compétition, et non de coopération. Ce disant, il cible le principe des concours qui donnent accès aux écoles les plus qualifiantes. Pour le reste, il reconnaît qu'au sein même du système scolaire, des initiatives visant à une réussite plus inclusive sont menées, et donc que tout n'est pas à jeter. Quant à estimer que le monde du travail est plus coopératif que compétitif, il est possible que cela soit plus un souhait qu'un diagnostic. ■

BIEN-ÊTRE | FAMILLE | SOCIÉTÉ | CULTURE | DÉBATS

Quelle syllabe les hommes ne comprennent pas dans le mot « non » ?

NE MANQUEZ PAS CE NUMÉRO

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur Internet www.le-cercle-psy.fr

BIEN-ÊTRE | FAMILLE | SOCIÉTÉ | CULTURE | DÉBATS

le cercle psy

SOCIÉTÉ
THÉORIES DU COMLOT :
comment ça marche ?

SANTÉ
L'éducation
ALIMENTAIRE :
tout un art !

Séduire ✨
Après #MeToo,
qu'est-ce qui a changé ?

FAMILLE
ALZHEIMER :
qui va aider les aidants ?

L 10933 - 31 - P. 8,00 € - RG

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



Love hotel au Brésil.

Jérôme Sauty

Love hotels : une globalisation rose

Les *love hotels* connaissent un succès planétaire. Presque partout sur la planète, on trouve désormais ce type d'établissements destinés à abriter en toute discrétion des échanges amoureux. Que dit leur large diffusion sur la globalisation du monde ?

Ils fleurissent presque partout. Du Japon au Brésil, de l'hémisphère Nord à l'hémisphère Sud, en Orient comme aux Amériques... Selon les lieux, on les appelle *love hotels*, *motels*, *adult hotels*... Ces établissements sont conçus comme des temples

de l'amour charnel ou passionnel. La pratique est répandue à l'échelle du globe : des couples (ou quelquefois un groupe de personnes) louent des suites dans des établissements urbains explicitement conçus pour y exercer des relations amoureuses et

sexuelles. Même les « classiques » motels d'Amérique du Nord, censés être des lieux de repos pour automobilistes de passage, sont aussi recherchés par certains clients pour abriter leurs relations sexuelles plus ou moins furtives.

Tous ces établissements ont la particularité de garantir anonymat et confidentialité à leur clientèle. L'entrée s'effectue généralement en voiture, un rideau ou une porte de garage privé permettant aux véhicules de ne pas être identifiés. Ou même à pied, par une porte discrète ou dérobée. L'organisation des lieux est conçue pour ne croiser personne (surtout pas un autre client) et

pour occulter ou minimiser le contact avec les employés ; il est possible de régler en espèces pour ne laisser aucune trace de paiement. Pour cette clientèle adulte, les locations sont généralement de courte durée (*short stay rooms*), quoi qu'on puisse aussi y passer la nuit ou la journée entière. Le *love hotel* ne se confond pas avec des établissements liés à la prostitution et à l'industrie du tourisme sexuel, tels les bordels ou autres « salons de massage » offrant des services sexuels.

Une diffusion mondiale

Le motel (contraction des mots *motor* et *hotel*) apparaît en Californie au début des années 1920, puis se diffuse rapidement aux États-Unis et au Canada. Cette construction hôtelière des bords de route est alors associée à la modernité technique et à la liberté que permet l'automobile. Fréquenté par des représentants de commerce, des cadres mobiles, des touristes ou encore des amants, le motel devient rapidement un lieu « fétiche », puissant symbole de l'*American way of life* (1).

À la fin des années 1960 ou au début des années 1970, des constructions similaires, mais ayant la particularité d'être entièrement destinées aux échanges amoureux, voient le jour en Amérique du Sud. Aujourd'hui, presque tous les pays latino-américains abritent ce type d'établissements.

À la différence des motels d'Amérique du Nord, à l'architecture standardisée et organisés en chaînes commerciales, les « motels d'amour » d'Amérique latine proposent souvent une architecture hétéroclite, une décoration thématique audacieuse (*high-tech*, château en Espagne, mille et une nuits, romantisme à l'eau de rose, etc.) et des équipements variés (*water bed* ou lits massants, panneaux de miroirs au plafond et sur les murs, baignoires Jacuzzi, écrans de grandes dimensions...). Il s'agit le plus souvent d'établissements indépendants, de petites ou moyennes entreprises gérées parfois de façon familiale, et qui ne sont pas organisés en réseaux ou chaînes commerciales.

Au Brésil par exemple, plus de 5 000 motels sont fréquentés par une grande majorité des habitants, quels que soient l'âge, le milieu social et l'orientation sexuelle. Ces dernières années, les motels de grand luxe, ceux de l'agglomération de São Paulo notamment, alliant modernité et *high-tech*, ne se contentent plus d'héberger l'activité sexuelle de leurs clients, ils leur proposent ce qui est présenté comme une expérience complète de consommation, de loisir et de divertissement (prestations culinaires raffinées dans la suite, omniprésence des écrans, espace discothèque, ambiance *resort* avec piscines et cascades, bains relaxants et soins pour le corps, etc.) (2).

En Asie, l'essor des hôtels d'amour consti-

En Asie, l'essor des hôtels d'amour constitue un phénomène de grande ampleur.

tue un phénomène de grande ampleur. En Thaïlande, les premiers *road side hotels* apparaissent dès le milieu des années 1930. Le pays compte aujourd'hui à la fois des *love hotels*/motels dans les centres urbains (à Bangkok notamment) et des établissements situés à la campagne ou dans des zones semi-rurales, qui associent complexe de loisir (du type *resort*) et *love motel*.

Le Japon, qui abrite des *love hotels* modernes depuis les années 1960, est un cas à part. Rien moins que 30 000 établissements de ce type existent dans l'archipel ! Ils reçoivent quelque 500 millions de visites chaque année, soit une industrie très importante (3) (encadré).

Dans les années 1980, les *love hotels* surgissent en Corée du Sud, puis à Taïwan, territoire plus libéral que la Chine conti-

nentale. L'île abrite des établissements – à la décoration souvent thématique – d'un luxe parfois équivalent aux palaces. Dans d'autres territoires sous influence chinoise comme Hong Kong et Macao, par ailleurs ouverts depuis longtemps aux influences internationales, les hôtels ou motels d'amour sont aussi solidement implantés, de même qu'à Singapour, aux Philippines ou en Indonésie.

Dans les pays communistes d'Asie, l'essor des *love hotels* est bien plus récent. En Chine, le premier établissement de ce type (*adult hotel*) a ouvert ses portes en 2008. Il en existe désormais des centaines et le marché est en très forte expansion. Des franchises, des chaînes voient le jour, et leur popularité est grandissante. Au Vietnam, ce sont des *nha nghi* (« maison de repos ») qui ont poussé dans les principales villes du pays. Elles sont tolérées par le gouvernement malgré le joug moral que le Parti continue d'exercer.

Influences culturelles

En Océanie, des pays comme l'Australie ou la Nouvelle-Zélande, à la culture dominante anglo-saxonne, abritent depuis longtemps des motels du type nord-américain.

Et l'Europe, serait-elle rétive au *love hotel*/motel ? Pour des raisons historiques et culturelles, le motel nord-américain ne s'est jamais implanté en Europe du Nord, même si ces dernières années, certaines chaînes hôtelières se rapprochent du concept. De plus, grâce notamment aux réservations *via* Internet, des « hôtels de jour » situés dans les centres urbains rencontrent une nouvelle clientèle. La distinction entre hôtel d'une part et d'autre part *love hotel*/motel devient alors facilement poreuse. En outre, depuis une vingtaine d'années, des *love motels* d'inspiration sud-américaine s'implantent dans les périphéries urbaines d'Espagne et du Portugal, ou encore en Grèce. La raison tient souvent à l'histoire de ces pays. Ainsi, des générations d'Espagnols ou de Portugais avaient migré vers le Brésil, le Venezuela ou le Mexique dès ▶

Une invention japonaise ?

Le concept de *love hotel* serait-il né au pays du Soleil-Levant ? Le Japon est le pays qui abrite le plus grand nombre de *love hotels* au monde. Ils font depuis longtemps partie du paysage urbain. On peut faire remonter à quatre siècles la généalogie des *love hotels* nippons. L'existence de ces établissements serait à relier aux maisons de thé (*deai-chaya*) de la période Edo (1600-1868). Et, plus récemment, aux établissements connus au début du 20^e siècle sous le nom de *machiai* (des chambres urbaines spartiates) et *sobaya* (des chambres louées à l'heure dans les « bars à nouilles »).

Des *machiai* aux *love hotels*

Pourtant, les maisons de thé, de même que les *machiai* et *sobaya*, étaient utilisées principalement par les prostituées et leurs clients, tandis que les couples japonais avaient facilement des relations sexuelles à l'extérieur, dans les parcs notamment. Or, à la différence de ces anciens établissements, les *love hotels* japonais ne sont pas des lieux de prostitution, en tout cas ils sont loin d'être réservés exclusivement à des rapports sexuels tarifés. Couples mariés, jeunes amoureux, vieux amants s'y rendent aussi, de même que des hommes d'affaires ou des touristes cherchant un lieu de repos, pour quelques heures ou pour une nuit.

Mais, outre l'influence occidentale avec la relative ouverture du Japon lors de l'ère Meiji (1868-1912),



Maison de thé japonaise et femmes prêtes à accueillir des clients. Photographie datant de 1890.

Universal History Archives/UiG/Getty

l'influence directe des États-Unis – pays inventeur du motel nord-américain – sur l'archipel après la Seconde Guerre mondiale (période de protectorat) est indéniable.

Les matrices culturelles et historiques des *love hotels* contemporains de l'archipel sont donc plurielles.

En fait, ce sont les *enshuku* ou « *one yen dwellings* » (la chambre étant louée un yen par personne et par heure), apparus au Japon entre les années 1930 et 1960 et clairement influencés par l'esthétique occidentale (équipement moderne, lit deux places, porte à l'occidentale),

qui s'approchent le plus du *love hotel* contemporain. Celui-ci, avec ses intérieurs élégants et modernes (lits électriques, miroirs plafonniers, bains à bulles, salles de bains aux vitres transparentes), et explicitement organisé pour l'exercice de relations sexuelles, surgit au Japon à la fin des années 1960, et son succès n'est pas démenti depuis lors. ■ J.S.

Pour aller plus loin...

- **Japanese Love Hotels. A cultural history**
Sarah Chaplin, Routledge, 2007.
- «Private love in public space. Love hotels and the transformation of intimacy in contemporary Japan»
Ho Swee Lin, *Asian Studies Review*, mars 2008.

► la fin des années 1960 pour y ouvrir ou y gérer des motels. Certains de leurs descendants, revenus au pays, y ouvrent des établissements similaires.

Comment expliquer un tel succès planétaire ? On peut y voir une « américanisation du monde » indissociable de l'essor de la société de consommation et de loisir, et d'une certaine libéralisation des mœurs. La voiture individuelle, dont l'usage s'est considérablement banalisé, facilite l'accès au motel/love hotel. À défaut, elle permet l'exercice de relations sexuelles. En 2005, une personne sur deux dans le monde déclarait ainsi avoir déjà fait l'amour dans une voiture (4)...

Protéger son intimité

Dans les grandes agglomérations d'Asie et d'Amérique latine, la pénurie d'espace est une donnée importante : en raison de la pression foncière et des prix élevés des loyers, beaucoup de jeunes habitent chez leurs parents. Les love hotels offrent alors espace et confort, et permettent de fuir l'embarras familial, notamment pour les jeunes couples non mariés. En Asie du Sud-Est, on ne s'embrasse pas en public : exposer son intimité amoureuse est largement tabou. L'espace confiné du love hotel protège l'intimité et garantit l'anonymat. Il permet ainsi de maintenir la barrière de la pudeur tout en facilitant l'expression de sa sexualité. Le motel/love hotel est désormais un lieu accepté et populaire dans de nombreuses cultures asiatiques, un espace où les couples peuvent louer une chambre pour un usage privé sans craindre la stigmatisation sociale.

Dans des pays comme la Chine ou le Vietnam, longtemps très conservateurs en termes de mœurs (absence de sexe avant le mariage, injonction de fidélité, etc.), les habitudes sexuelles ont considérablement évolué avec la dernière génération. La perception de ces établissements a changé avec l'influence des médias et du marketing.

Mais le succès des love hotels/motels

s'explique aussi par le développement des services et équipements qu'offrent ces établissements : restauration, *home cinema*, karaoké, *pole dance* et ambiance night-club, vente d'accessoires sexuels, etc. Liés à de nouvelles habitudes de consommation, ils offrent la possibilité de rechercher des sensations nouvelles, d'explorer ses fantasmes, de connaître de nouvelles expériences considérées authentiques (5).

Du global au local

Certes, il faut relier l'apparition précoce de love hotels en Thaïlande, au Japon ou en Corée du Sud à l'influence ou à la présence américaine dans ces pays au 20^e siècle. Mais si le modèle initial nord-américain a partout servi d'inspiration, d'importantes variantes culturelles, nationales ou régionales sont venues se greffer dans la diffusion mondiale du love hotel. Le modèle du motel nord-américain a été partout largement réinterprété.

D'autres rapports au corps, au genre et à la sexualité, d'autres structures familiales, des conceptions de l'individu et de la collectivité qui diffèrent de celles de l'Occident, entrent en jeu. Cette altérité nourrit la spécificité des love hotels selon le pays (localisation, architecture et décor, équipements et services, organisation interne) et surtout les usages qui en sont faits par les clients. Ainsi au Japon, pays où l'imaginaire érotique est particulièrement raffiné, les racines historiques et culturelles des love hotels nationaux sont incontestablement plurielles et enchevêtrées, et enrichissent la singularité de cet établissement. Le modèle du love hotel japonais a lui-même inspiré l'implantation d'établissements similaires dans le reste de l'Asie.

Même si la standardisation des architectures et des paysages progresse, le global recrée toujours du local. L'essor de la *world culture* s'accompagne aussi de l'émergence de cultures locales singulières et dynamiques (6).

Le love hotel/motel fournit un cadre maté-

riel et un contexte commercial formalisé pour l'activité sexuelle. Peut-on pour autant affirmer que ces lieux conditionnent les manières de jouir à l'échelle du globe ? En fait, ce sont d'abord les représentations et l'imaginaire qui déterminent les pratiques, et celles-ci sont largement liées au contexte national ou régional.

Objet hybride, le love hotel/motel accompagne ou reflète les changements de mœurs (pratiques érotiques, habitudes de consommation et de loisir, relation au corps) plus qu'il les suscite. Il n'en reste pas moins que, presque partout désormais, le marché s'insère dans la sphère de l'intimité. Avec ces établissements, sortes de parcs thématiques des relations amoureuses, l'érotisme et la sexualité humaine – dans sa dimension hédoniste – sont facilement transformés en marchandises. Ce constat recoupe les analyses de la sociologue Eva Illouz (7) sur l'amour dans le contexte de l'hypermodernité capitaliste, ainsi que les travaux du sociologue Colin Campbell (8) qui voit une affinité élective entre l'« éthique romantique » et les pratiques de consommation contemporaines. ■

JÉRÔME SOUTY

(1) John Jakle, Keith Sculle et Jefferson Rogers, *The Motel in America*, Baltimore & Londres, The Johns Hopkins University Press, 1996.

(2) Jérôme Souty, *Motel Brasil. Une anthropologie des love hotels*, Riveneuve, 2015.

(3) Sarah Chaplin, *Japanese Love Hotels. A cultural history*, Routledge, 2007.

(4) Durex UK, « Global sex survey », 2005, cité par Nadine Cattant et Stéphane Leroy, *Atlas mondial des sexualités*, 2016.

(5) Matthew Alexander et al., « Love motels. Oriental phenomenon or emergent sector? », *International Journal of Contemporary Hospitality Management*, 2010.

(6) Comme l'ont montré les travaux de Arjun Appadurai, Homi K. Bhabha ou Kwane Anthony Appiah.

(7) Eva Illouz, *Consuming the Romantic Utopia. Love and the cultural contradictions of capitalism*, University of California Press, 1997.

(8) Colin Campbell, *The Romantic Ethic and the Spirit of Modern Consumerism*, Blackwell, 1987.

Se soigner en méditant

Depuis une trentaine d'années, psychologues et neuroscientifiques étudient les effets curatifs de la méditation. Souvent associée à des religions comme le bouddhisme, cette pratique peut-elle être véritablement thérapeutique ?

Matthieu Ricard est le plus célèbre des moines bouddhistes français. À 73 ans, il a médité plus de 60 000 heures. Les découvertes du neurologue Steven Laureys sur le cerveau de ce champion de la méditation sont étonnantes : sa matière grise (la structure du cerveau) et sa matière blanche (les connexions entre les neurones) sont largement plus développées que chez les autres individus de son âge (1). Les zones dédiées à l'attention, à la mémoire et à la perception (notamment des émotions) sont renforcées. « Si l'on compare les réseaux cérébraux à un réseau d'autoroutes, Matthieu Ricard dispose d'un nombre supplémentaire de voies de circulation et d'un meilleur contrôle de la densité de circulation », explique S. Laureys. Pour lui, il s'agirait des effets d'un entraînement intensif à la méditation.

Mais en quoi consiste cette pratique ? Tordons d'abord le cou à une première idée reçue : la méditation n'est pas forcément religieuse. Bien que leurs textes sacrés la mentionnent depuis longtemps, les bouddhistes n'ont pas tous l'habitude de méditer, loin de là. Il ne s'agit donc pas de pratiquer un rite zen, ni de chercher à atteindre une quelconque transe. Pas question non plus de faire le vide dans ses pensées. Pour S. Laureys, « méditer, c'est consacrer son attention au fonctionnement, au développement et à la santé de son cerveau et de sa conscience pour essayer de mieux

en comprendre les mécanismes ». Ainsi, il faut se concentrer sur le moment présent pour le vivre pleinement. L'attention peut se porter sur le corps, la douleur, les émotions, l'environnement... Il existe diverses formes de méditation, mais la plus utilisée en thérapie reste la « pleine conscience » (encadré). Outre l'attention focalisée, ce type de méditation requiert de ne pas juger ses pensées, en particulier lorsque des affects tristes ou anxieux surgissent. Il faut les accueillir tels quels, sans culpabiliser.

Évaluer son efficacité

Depuis une trentaine d'années, la méditation a franchi le seuil des hôpitaux psychia-

triques et des cabinets de psychologues. Le professeur de médecine états-unien John Kabat-Zinn a été pionnier, l'utilisant lors de thérapies cognitivo-comportementales (TCC) dès les années 1990. Mais si la méditation est sortie de l'enceinte religieuse, son usage thérapeutique ne va pas de soi, et peut susciter scepticisme voire méfiance. Le ministère de l'Éducation nationale avertit par exemple du risque de dérives sectaires quant à l'utilisation de la méditation sur les enfants hyperactifs (2). Pourtant, les études scientifiques montrent que le sujet est plus sérieux qu'il en a l'air (3). Du point de vue neurologique, tout d'abord. Certains effets sur le cerveau, que S. Laureys illustre par le cas de M. Ricard, sont généralisables : capacités attentionnelles augmentées, conscience du corps améliorée et émotions mieux contrôlées. Pour ces dernières, cela serait dû à des changements au niveau du cortex cingulaire antérieur. Cette zone permet, entre autres, de comprendre quels sont les événements à l'origine d'une émotion.

La méditation de pleine conscience

La méditation de pleine conscience consiste à fixer son attention sur son corps, sa respiration, ses sens, etc. Elle peut se pratiquer lors d'une séance dédiée ou bien dans le cours normal de la journée. Dans le premier cas, il faut vous concentrer sur quelque chose de précis. Votre respiration, par exemple. Sentez votre cage thoracique bouger. Imaginez les alvéoles pulmonaires se remplir, se vider. Si vous n'êtes pas entraîné, vos pensées vagabonderont

certainement (« ai-je pensé à mettre "beurre" sur la liste de courses ? »). Ce n'est pas un problème, mais il faut essayer de garder en tête l'objet de votre attention : la respiration. Voilà, vous méditez. Vous pouvez le faire sans interrompre le cours normal de vos activités, en buvant un café par exemple. Il suffit de vous concentrer sur votre breuvage, sur son parcours dans votre corps, sur la chaleur de la tasse qui se répand dans vos doigts... ■ H.A.



Theraketsana/Getty

Du côté des soins psychologiques, les chercheurs ont réussi à démontrer des effets positifs sur certaines pathologies : les douleurs chroniques, les rechutes dépressives, ainsi que l'anxiété et les troubles du sommeil. La méditation permet de mieux gérer la douleur, mais aussi d'éviter les ruminations dépressives (« *je suis triste* », « *je suis nul* ») et anxieuses (« *je ne vais pas y arriver* », « *je vais peut-être mourir* »). Le contrôle des émotions par la méditation a inspiré un programme de plus en plus utilisé : le MBSR (*mindfulness-based stress reduction*, réduction du stress par la méditation de pleine conscience). Aujourd'hui, on dénombre 240 hôpitaux dans le monde qui utilisent le MBSR avec leurs patients. C'est le cas de l'hôpital Sainte-Anne à Paris : « *Avec la méditation, on a moins tendance à se faire piéger dans ses ruminations, ses humeurs tristes* », affirme le psychiatre Christophe André (4). Il précise toutefois : « *Actuellement, on n'utilise pas la méditation pour soigner quelqu'un qui va mal. C'est une technique qui a plutôt*

sa place dans la prévention des rechutes. » Ce qui veut dire que méditer ne peut être un substitut aux soins psychiatriques (médication, psychothérapies).

D'éventuels effets indésirables

Alors, faut-il se lancer tête baissée dans la méditation pour devenir un athlète de la pensée ? Les bouddhistes avertissent de potentiels effets secondaires pour qui la pratiquerait trop : euphorie, visions, voire paranoïa. Pour le moment, de tels désagréments n'ont pas été recensés par les chercheurs. Mais en 2015, seul un quart des études s'est penché sur la question. Selon le neuroscientifique Nicholas Van Dam, « *si l'ego est altéré par une psychose ou un traumatisme, cela peut être dangereux pour la personne, en réveillant des tendances suicidaires par exemple* (5) ». Le chercheur met aussi en garde contre les généralisations abusives à partir de l'imagerie cérébrale des moines bouddhistes. La vie monacale et la maîtrise de la res-

piration sont autant de facteurs pouvant influencer les résultats des électroencéphalogrammes. Du reste, le principe actif de la méditation est encore mal compris. Les bénéfiques sont-ils dus à l'introspection, au rejet de pensées négatives, au contrôle de l'attention ? Répondre à cette question pourrait changer les pratiques des thérapeutes. ■

HUGO ALBANDEA

(1) Steven Laureys, *La méditation, c'est bon pour le cerveau*, Odile Jacob, 2019.

(2) Éduscol, « Prévention et lutte contre les dérives sectaires ».

(3) Alessandro Grecucci et al., « Mindful emotion regulation. Exploring the neurocognitive mechanisms behind mindfulness », *BioMed Research International*, 2015.

(4) Christophe André, *Méditer, jour après jour. 25 leçons pour vivre en pleine conscience*, L'Iconoclaste, 2011.

(5) Nicholas T. Van Dam et al., « Mind the hype. A critical evaluation and prescriptive agenda for research on mindfulness and meditation », *Perspectives on Psychological Science*, janvier 2018.

ÉDUCATION

Le syndrome de l'imposteur touche aussi les étudiants

Des chercheurs de l'université Brigham Young (États-Unis) ont mené une étude auprès d'étudiants d'un cursus élitiste et observé que 20% d'entre eux souffraient du syndrome de l'imposteur. Autrement dit, ces élèves avaient l'impression de ne pas mériter leur place dans cette université et craignaient d'être démasqués à tout moment. Lors d'entretiens avec les étudiants, les auteurs de l'étude ont cherché à savoir les moyens les plus efficaces pour surmonter ce sentiment d'illégitimité. Certains

tendent d'échapper à la pression scolaire en se réfugiant dans les jeux vidéo, et finissent par passer plus de temps à jouer qu'à réviser. D'autres préfèrent afficher devant leurs camarades une grande confiance dans leurs performances, refoulant leur mal-être intérieur. Quand au contraire ils choisissent de leur en parler à cœur ouvert, le résultat n'est d'ailleurs pas meilleur : cela empire la situation. En revanche, se confier auprès de quelqu'un d'extérieur (famille, amis ne faisant pas partie du même cursus, professeurs) est

bénéfique. «(Ces) personnes (...) semblent capables d'aider les étudiants à avoir une vision d'ensemble, à s'analyser de manière plus holistique plutôt que de se concentrer sur ce qu'ils ont l'impression de manquer dans un seul domaine», estime Joseph Bednar. Par ailleurs, les chercheurs notent qu'il n'existe pas de corrélation entre syndrome de l'imposteur et performance. Les élèves se sentant illégitimes sont aussi compétents que les autres, ils manquent juste de confiance en eux. Les auteurs suggèrent

aussi de prendre en compte ce sentiment d'illégitimité dans le monde du travail, en incitant les collaborateurs à parler de leurs échecs. De manière à ce que leurs collègues souffrant du syndrome de l'imposteur soient plus enclins à solliciter l'aide adéquate. ■

FLORINE GALÉRON

Richard Gardner et al., «“I must have slipped through the cracks somehow”: An examination of coping with perceived impostorism and the role of social support», *Journal of Vocational Behavior*, décembre 2019.

Des écrans tactiles pas si intuitifs

Tableau numérique interactif, classe informatique mobile, applications éducatives... De nouvelles technologies s'invitent régulièrement dans les écoles françaises. Souvent vantées pour leur caractère intuitif et motivant, elles n'échappent pas au regard critique des chercheurs. Ainsi, une étude récente en sciences de l'éducation incite à une meilleure exploration de l'usage des tablettes tactiles chez les jeunes enfants. Les trois auteurs décrivent «des enfants qui, après avoir "peint" en couleur sur la tablette, examinent le dessous de leur doigt pour savoir s'il est coloré». Cette attitude évoque à leurs yeux la difficulté à passer de l'atelier peinture à l'informatique. D'autant que les jeunes enfants



n'ont pas les mêmes capacités motrices que les adultes : doigts plus petits, contrôle moteur moins fin, vitesse d'enchaînement des gestes plus faible. Certes, cela n'a pas empêché les 25 sujets de 3 à

6 ans de réaliser seuls quelques tâches simples, comme un toucher bref ou un toucher-glisser. Mais quand, pour guider un personnage dans un labyrinthe, il faut incliner la tablette de droite à gauche et d'avant en

arrière, seuls 8% réussissent. En outre, ils ont été bloqués par des changements de modes opératoires : faut-il glisser le personnage dans sa maison ? Le guider en tapotant les flèches directionnelles ? Incliner l'écran ? «La difficulté propre à la technologie des tablettes influence de manière significative le franchissement rapide des obstacles», observent les chercheurs. En revanche, avec l'aide appropriée, les enfants réussissent les tâches demandées. L'étude montre ainsi que pour être une aide aux apprentissages, l'outil numérique doit d'abord être bien approivoisé. ■ H.A.

Chenchen Liu et al., «Jeunes enfants et tablettes tactiles. Appareils pour apprendre ou appareils à apprendre ?», *Recherches en didactiques*, n° 27, 2019/1.

PHILOSOPHIE

La sagesse de *Star Wars*, tu découvriras

Le neuvième épisode de *La Guerre des étoiles* sort le 18 décembre au cinéma, concluant provisoirement une saga entamée... en 1977 ! Le philosophe Gilles Vervisch, déjà auteur de *La philo contre-attaque* en 2015, récidive pour l'occasion avec *Star Wars, le retour de la philo* (Le Passeur, 2019), dédié aux dimensions politiques, existentielles ou encore métaphysiques du célèbre *space opera*. Car George Lucas rêvait de conjuguer un film de guerre du type *Apocalypse Now*, un récit de samouraï à l'image du cinéma d'Akira Kurosawa, des considérations spirituelles d'inspirations européenne et surtout asiatique – bouddhisme, taoïsme, bushidō... Ainsi les chevaliers Jedi, sorte de maîtres zen, apprennent à leurs jeunes élèves à se libérer des apparences pour découvrir la force tapie en toute chose. Ils s'opposent aux sombres Sith, parvenus à la tête d'un empire à force de manœuvres politiques et de stratégies d'asservissement. Leur affrontement illustre une opposition philosophique classique entre l'intuition et la technique. Les Jedi désapprennent à penser et à raisonner pour se fier à leur instinct. Ils privilégient de ce fait un mode de vie épuré, proche de la nature et ascétique. Le philosophie de Henri Bergson n'est pas loin, mais conjuguée aux stoïciens et aux épicuriens ! À l'inverse, leurs adversaires passés du côté obscur, les Sith, dont Dark Vador est devenu la figure emblématique, misent tout sur les calculs d'intérêts et la force brute. Rien ne leur semble procurer davantage de puissance que les innovations technologiques, les vaisseaux surpuissants, les « pistolasers » et bien sûr l'arme de destruction massive appelée « Étoile de la mort ». Cette ultime dérive d'une rationalité technique finit-elle inmanquablement par se retourner contre elle-même ? Réponse dans les ouvrages de Gilles Vervisch... ou sur les écrans ! ■

tement illustre une opposition philosophique classique entre l'intuition et la technique. Les Jedi désapprennent à penser et à raisonner pour se fier à leur instinct. Ils privilégient de ce fait un mode de vie épuré, proche de la nature et ascétique. Le philosophie de Henri Bergson n'est pas loin, mais conjuguée aux stoïciens et aux épicuriens ! À l'inverse, leurs adversaires passés du côté obscur, les Sith, dont Dark Vador est devenu la figure emblématique, misent tout sur les calculs d'intérêts et la force brute. Rien ne leur semble procurer davantage de puissance que les innovations technologiques, les vaisseaux surpuissants, les « pistolasers » et bien sûr l'arme de destruction massive appelée « Étoile de la mort ». Cette ultime dérive d'une rationalité technique finit-elle inmanquablement par se retourner contre elle-même ? Réponse dans les ouvrages de Gilles Vervisch... ou sur les écrans ! ■

FABIEN TRÉCOURT



Yoda, personnage de *Star Wars*. *L'Empire contre-attaque*, 1980.

ARCHÉOLOGIE

Les plus vieux bifaces d'Europe

Moulin Quignon, dans la Somme, était un site connu pour une célèbre affaire de fraude : en 1863, une mâchoire humaine récente avait été subrepticement glissée parmi d'autres restes archéologiques, entraînant le soupçon sur tous les résultats. La victime du canular n'était autre que Jacques Boucher de Perthes, celui qui avait prouvé l'existence de l'homme préhistorique en 1859 ! Depuis 2012, le réexa-

men des collections ainsi qu'une nouvelle fouille ont réhabilité le site maudit aux yeux de la communauté scientifique. Belle revanche : de nouvelles datations du sédiment, entre 670 000 et 650 000 ans, ont fait de Moulin Quignon le site acheuléen le plus ancien du nord-ouest de l'Europe. L'Acheuléen (de Saint-Acheul, dans la Somme) est la culture associée aux bifaces. Inventé en Afrique autour d'1,76 million d'années, le biface se

retrouve il y a environ 1 million d'années en Espagne (son artisan en Europe étant *Homo heidelbergensis*, l'ancêtre de Néandertal). Ce prodigieux « couteau suisse » préhistorique est-il arrivé en Europe via le détroit de Gibraltar, ou par les Balkans ? L'absence de sites anciens dans cette zone sème le doute. Pour certains préhistoriens, le biface aurait été réinventé sur notre continent et particulièrement en France, les hommes étant

confrontés à des changements climatiques et à un renouvellement important de la faune. Et pourquoi pas en baie de Somme ? ■

ROMAIN PIGEAUD

Arnaud Hurel *et al.*, « Moulin Quignon : la redécouverte d'un site », *L'Anthropologie*, octobre 2016.

Pierre Antoine *et al.*, « The earliest evidence of Acheulian occupation in Northwest Europe and the rediscovery of the Moulin Quignon site, Somme Valley, France », *Nature, Scientific Reports*, septembre 2019.

SOCIOLOGIE

Le nudge végétarien

Augmenter l'offre de plats végétariens en restauration collective permet de faire baisser la consommation de viande des clients. Pour arriver à cette conclusion, des chercheurs anglais ont fait passer de 25 à 50% la part de plats sans viande dans trois cafétérias universitaires. «*En doublant l'offre, nous avons observé (...) entre 40 et 78% d'augmentation des ventes de plats sans viande*», concluent-ils. Et les cafétérias n'ont pas observé de baisse globale de leurs recettes, signe que les carnivores ne se sont pas détournés du restaurant pour autant. Au contraire, la plus forte progression de consommation végétarienne est relevée chez les grands mangeurs de viande. Selon l'étude, cette expérimentation prouve l'efficacité du nudge («*coup de pouce*») dans les choix alimentaires. Changer l'offre en restauration collective suffit à modifier les habitudes des clients. La progression du végétarisme est même plus importante que lors de précédentes expérimentations proposant de moins mettre en avant la viande dans les cantines ou d'en offrir des portions réduites. ■ F.G.

Emma E. Garnett *et al.*, «Impact of increasing vegetarian availability on meal selection and sales in cafeterias», *PNAS*, 15 octobre 2019.

Agressions : neuf fois sur dix, un témoin réagit

Et si, contrairement aux idées reçues, intervenir lors d'une agression en public était la norme dans les centres-villes ? C'est ce qu'affirment les chercheurs de l'université de Lancaster qui ont analysé 219 agressions en public filmées par des vidéos de surveillance à Lancaster (Grande-Bretagne), Amsterdam (Pays-Bas) et au Cap (Afrique du Sud). Dans 90,9% des cas étudiés, au moins un témoin de la scène intervient, quel que soit le pays dans lequel l'agression a lieu et malgré des contextes très variés en termes de sécurité publique. Les chercheurs en psychologie constatent aussi que plus il y a de témoins, plus il y a de probabilités qu'au moins l'un d'entre eux réagisse. Ces résultats complètent les études menées depuis des décennies, qui montrent qu'à l'échelle individuelle, un témoin a moins de chances d'intervenir s'il n'est pas seul à assister à l'agression. Ici, les chercheurs ont voulu analyser la situation dans sa globalité et répondre à la question : «*est-ce qu'on me*

viendra en aide si j'en ai besoin ? » Très probablement. Une faible probabilité d'intervention individuelle va ainsi de pair avec une probabilité élevée qu'au moins une personne réagisse. À la question : «*Est-ce qu'on me viendra en aide si j'en ai besoin ?* », les chercheurs répondent donc : «*Très probablement.* » ■

ADÈLE CAILLETEAU

Richard Philpot *et al.*, «Would I be helped? Cross-National CCTV Footage shows that intervention is the norm in public conflicts», *The American Psychologist*, juin 2019.

Le premier enfant, un frein salarial pour les mères

Cinq ans après l'arrivée d'un enfant, les revenus salariaux des mères ont chuté en moyenne de 25% par rapport à une carrière sans maternité, rapporte l'Insee. Ce manque à gagner s'accroît à l'occasion d'un deuxième ou d'un troisième enfant, alors que chez les pères, aucun écart de revenus n'est observé. Le phénomène résulte moins d'une discrimination des employeurs que d'une plus faible participation au marché du travail. Avec la maternité, certaines femmes décident d'arrêter temporairement de travailler ou passent à temps partiel. Les pertes diffèrent grandement suivant le niveau de rémunération initial. Pour les femmes touchant les plus bas salaires, les revenus baissent de 38% avec un premier enfant. En effet, dans leur situation, il peut être plus intéressant financièrement de réduire son activité que de payer une nounou. Chez les femmes avec les salaires horaires les plus élevés, la maternité n'a quasiment aucun impact sur les revenus étant donné que peu



Catherine Delahaye/Getty

d'entre elles réduisent leur volume horaire. En revanche, les pères avec le même niveau de salaire creusent l'écart avec leurs homologues féminins en accroissant leur temps de travail. ■ F.G.

Pierre Pora et Lionel Wilner, «Les trajectoires professionnelles des femmes les moins bien rémunérées sont les plus affectées par l'arrivée d'un enfant», *Insee Analyses*, n° 48, octobre 2019.

HISTOIRE

10 000 homosexuels emprisonnés entre 1945 et 1978

La France a été le premier pays à dépénaliser l'homosexualité après la Révolution française. Mais certaines relations homosexuelles tombèrent à nouveau sous le coup de la loi à partir du régime de Vichy, et jusqu'en 1982. Au final, plus de 10 000 condamnations ont été prononcées en France entre 1945 et 1978. Dans l'écrasante majorité des cas, les prévenus furent condamnés à des peines de prison pour éviter la «contamination» du corps social. En étudiant les statistiques publiées annuellement par le ministère de la Justice, deux sociologues montrent que les condamnations ont avant tout concerné des hommes célibataires de moins de 40 ans, sans enfant.

Moins de 2% des personnes condamnées étaient des femmes, en raison de l'«invisibilité lesbienne» dans l'espace public – domaine des hommes – et d'une homosexualité féminine perçue certes comme anormale mais non dangereuse pour le corps social. Le traitement judiciaire de l'homosexualité dépendait aussi largement du statut social des personnes. 62% des condamnés sont issus de milieux populaires et seulement 5% sont issus des classes supérieures, peut-être parce que la bourgeoisie disposait de lieux privés pour ses activités illégales, alors que celles des classes populaires prenaient place dans l'espace public, où se trouve la police. Régis Schlagdenhauffen et Jérémie Gauthier montrent aussi que la déviance sexuelle était gérée différemment en fonction du milieu social : les peines de prison ont plutôt ciblé les ouvriers, alors que l'homosexualité bourgeoise faisait l'objet de fichages à des fins de pression et de chantage. ■ A.c.

Jérémie Gauthier et Régis Schlagdenhauffen, «Les sexualités "contre-nature" face à la justice pénale. Une analyse des condamnations pour "homosexualité" en France (1945-1978)», *Déviance et Société*, 2019/3.

SCIENCES HUMAINES

ABONNEZ-VOUS



Choisissez votre formule

ABONNEMENT 1 AN Entourez le tarif choisi	Simple 11 mensuels	Complet 11 mensuels + 4 GDSH
PARTICULIER FRANCE	48 €	65 €
ÉTUDIANT FRANCE <small>Sur justificatif de la carte d'étudiant en cours de validité.</small>	41 €	55 €
INSTITUTION ET PAYS ÉTRANGERS <small>(Entreprise, administration, association, bibliothèque).</small>	58 €	82 €

PAR AVION ajouter : 7 € pour un abonnement simple - 10 € pour un complet

2 numéros hors-série/an

OPTION HORS-SÉRIE
9,90 € SEULEMENT* !

PRIX UNIQUE TOUTES DESTINATIONS

* Cette option est strictement réservée aux abonnés.



Cochez les cases correspondantes :

- OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de _____ €
- OUI, j'ajoute l'option Hors-Série au prix de _____ €
- OUI, je choisis l'acheminement par avion au prix de _____ €

Je règle aujourd'hui la somme de _____ €

Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

Par Carte bancaire

Expire le

Cryptogramme

(3 derniers chiffres CB)

Date et signature obligatoires :

Mes coordonnées :

Nom	Prénom
Société	
Adresse	
CP	Ville
Pays	
Courriel	
Profession/Cycle et filière (pour les étudiants)	

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à l'adresse :

Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex

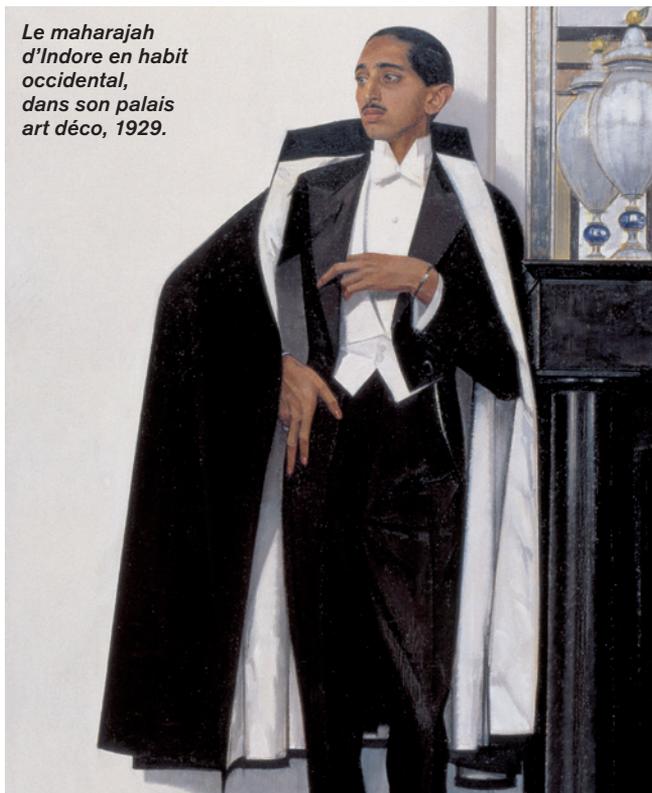
Abonnez-vous par téléphone au **03 86 72 17 39** - Code **321**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 - 89004 Auxerre Cedex ou dpo@scienceshumaines.fr

CULTURE

Folies art déco aux Indes britanniques

Une chaise de Le Corbusier, des lampes en métal et une sculpture de Brancusi réunies dans un palais indien... C'est le rêve fou d'un jeune maharajah de la dynastie Holka, une de ces familles princières que l'Angleterre a laissé subsister en Inde, moyennant la suzeraineté de la reine Victoria. Pris dans le processus d'occidentalisation encouragé par les Britanniques, le jeune homme est un habitué de la Côte d'Azur. C'est aussi un amoureux des arts modernes européens. Dans sa capitale, Indore, il se fait construire à partir de 1929 un palais aux lignes épurées, dessiné par un architecte allemand d'avant-garde – ce sera la première résidence indienne à posséder l'air climatisé... Meubles, tapis, vaisselle ou luminaires art déco



Le maharajah d'Indore en habit occidental, dans son palais art déco, 1929.

y sont livrés depuis l'Europe par des artistes et artisans de luxe, bien heureux de trouver là un débouché. Au passage, ce mécénat témoigne de l'extraordinaire globalisation des arts décoratifs dans l'entre-deux-guerres : c'est le cas par exemple de ce tapis européen aux formes abstraites, dessiné par un artiste brésilien, avec des techniques empruntées aux savoir-faire berbère et mexicain, et qui ornera l'une des salles du palais indien... Ce mobilier féérique est aujourd'hui visible au musée des Arts décoratifs à l'occasion d'une exposition provisoire. ■

HÉLÈNE FROUARD

Exposition « Moderne Maharajah, un mécène des années 1930 », musée des Arts décoratifs, Paris 1^{er}, jusqu'au 12 janvier 2020.

Pascal Cadieux/Collection Al Thani/Adagp, Paris, 2019

Les versions du Coran en ligne

Au nom de « Dieu clément et miséricordieux », d'« Allah, le bienfaiteur miséricordieux » ou d'« Allah, le tout miséricordieux, le très miséricordieux » ? À vous de choisir ! C'est ce que montre le site *Coran 12-21*, conçu par deux chercheurs, spécialistes pour l'un de littérature arabe, pour l'autre de littérature de la Renaissance. Les principales versions du Coran qui circulent actuellement en France y sont réunies, chacune accompagnée d'une présentation détaillée et d'une bibliographie. On trouve d'abord le texte arabe, fruit d'« un long processus de canonisation du corpus coranique »

achevé seulement en 1924, dans l'édition publiée au Caire. Suivent trois traductions en français dont les deux plus utilisées aujourd'hui dans notre pays. Et enfin la première traduction intégrale du Coran en Europe, en latin, réalisée au 12^e siècle, à la demande du clunisien Pierre le Vénérable dans le contexte de la *Reconquista* espagnole. Destiné aux scientifiques comme aux croyants et aux simples curieux, ce travail est bien utile pour éviter toute approche essentialiste du texte sacré. ■ H.F.

Coran 12-21, Traductions du Coran en Europe, 12^e-21^e siècle, editions.ihpc.huma-num.fr/coran12-21

C'est quoi ce cirque ?

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le cirque sans oser le demander : la Bibliothèque nationale de France et le Centre national des arts du cirque ont mis en ligne une *Encyclopédie des arts du cirque*. Acrobatie, jonglerie, magie, dressage ou clowns : de nombreux documents (affiches, photographies, dessins, extraits vidéo), accompagnés de textes de chercheurs, permettent de découvrir cet univers magique et son histoire, des formes anciennes jusqu'aux pratiques contemporaines. ■ H.F.

BnF/CNAC, Encyclopédie des arts du cirque, <http://cirque-cnac.bnf.fr/>

ÉTHOLOGIE

Pas d'embouteillage chez les fourmis !

C'est une étude à laquelle songera tout lecteur averti coincé dans un embouteillage. Pourquoi les fourmis ne sont-elles jamais prises dans des ralentissements alors qu'elles se déplacent dans des colonnes bien plus denses que le trafic routier sur la Côte d'Azur en plein été ? Des scientifiques du Centre de recherche sur la cognition animale (CNRS/université Toulouse III) et de l'université d'Arizona (États-Unis) ont observé les réactions d'une espèce particulière de ces hyménoptères, la fourmi d'Argentine, que l'on retrouve dans le sud de l'Europe. L'expérience consistait à installer un nid et une source de nourriture reliés par un pont dont la largeur était variable.



Rick-fyur/Shutterstock

Dans le nid, le nombre d'individus allait de 400 à 25 600 afin de faire varier les flux et les densités sur les ponts.

Les 170 observations retenues ont révélé que le flux ne ralentissait pas même en cas de très fortes densités. Très efficaces, les fourmis accélèrent en fait jusqu'à atteindre la capacité maximale d'individus supportés par la route. Elles craignent

d'autant moins les collisions qu'elles sont protégées par un exosquelette qui supporte bien mieux les chocs qu'une carrosserie de voiture. Lorsque le pont est définitivement trop bondé, elles changent de stratégie. Au lieu d'aller rejoindre l'imposante cohorte, elles préfèrent attendre sagement que la densité du flux diminue avant de partir à leur tour chercher de la nourriture,

ce qui n'affecte absolument pas cette activité. Certes, aucun feu rouge ni aucun péage ne vient contrarier leur trajet, mais peut-être ce modèle se révélera-t-il inspirant pour réguler la circulation humaine. ■

MYRIAM DETRUY

Laure-Anne Poissonnier et al.,
« Experimental investigation of ant traffic under crowded conditions », *eLife*,
22 octobre 2019

SCIENCES HUMAINES

BULLETIN DE PARRAINAGE

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :
Sciences Humaines - Libre réponse 60546
89019 Auxerre Cedex

*Un moyen simple et rapide
de soutenir votre journal
et de faire plaisir à un proche...*

Offrez
1 an de lecture
au tarif préférentiel de
39€

Oui, j'offre 1 an d'abonnement à Sciences Humaines
(soit 11 mensuels) au tarif de 39 € au lieu de 66,70 €.

LES COORDONNÉES DE LA PERSONNE QUE JE PARRAINE

M. Mme

Prénom _____ Nom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions commerciales. Pour connaître les modalités de traitement de vos données et d'exercice de vos droits (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 - 89004 Auxerre Cedex ou dpo@scienceshumaines.fr

Je règle aujourd'hui la somme de 39 € par :

Chèque bancaire ou postal à l'ordre de Sciences Humaines

Carte bancaire n° _____

Date d'expiration _____

Cryptogramme _____
(les 3 derniers chiffres ou dos de la carte)

Date et signature obligatoires

MES COORDONNÉES

M. Mme

Prénom _____ Nom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

N. B. : attention, il s'agit d'un tarif découverte réservé aux parrains et marraines des nouveaux abonnés, ce tarif ne peut pas être utilisé pour un réabonnement.

Pour aller plus vite...
03 86 72 17 39

Code PARR321





Non, les plantes ne pensent pas !

L'idée d'un monde végétal à la fois conscient et sensible a de plus en plus d'adeptes.

Mais est-ce parce qu'une plante est capable de s'adapter qu'elle est forcément « intelligente » ? Et, si elle est sensible, ressent-elle vraiment de la douleur ? Sans doute pas.

JEAN FRANÇOIS DORTIER



Henzi Wöhner/Look-Photo/Getty

et contribue à réduire notre empreinte carbone. Mais depuis plusieurs jours, Alfred bénéficie de ma part d'un regain d'intérêt. Car quelques scientifiques et vulgarisateurs de talent ont infiltré et décrit la vie secrète des plantes. Selon eux, les arbres mèneraient en toute discrétion une existence bien plus trépidante qu'il y paraît.

Stefano Mancuso, pionnier de la « neurobiologie végétale », va jusqu'à soutenir que les plantes, bien qu'elles n'aient ni cerveau ni système nerveux, sont « intelligentes » (*L'Intelligence des plantes*, 2018). Les plantes n'ont pas d'yeux ? Pourtant, elles voient. Elles n'ont pas de nez ? Cela ne les empêche pas de sentir. Pas de

que des parents arbres vivent avec leurs enfants, on ne peut plus les abattre sans réfléchir ni ravager leur environnement en lançant des bulldozers à l'assaut des sous-bois. » Voyons cela de plus près.

Les végétaux sont des êtres sensibles

Dans *L'Intelligence des plantes*, S. Mancuso entreprend tout d'abord de montrer que les plantes sont des êtres sensibles, « capables de percevoir le monde qui les entoure ». S'ils n'ont pas d'organe visuels comme les vertébrés, les végétaux sont capables de détecter la lumière et d'orienter leurs feuilles dans sa direction. C'est d'ailleurs pour elles une question de survie : une feuille d'arbre n'est rien d'autre qu'un panneau solaire qui se « nourrit » de lumière pour synthétiser sa propre matière organique, processus connu sous le nom de photosynthèse. Le tournesol est une plante héliotrope : il ne se contente pas de recevoir de la lumière à certaines heures d'ensoleillement, il se tourne vers le soleil (« tourne-sol ») pour profiter de ses rayons tout au long de la journée.

S. Mancuso enfonce le clou : non seulement les plantes sont sensibles à la lumière, mais elles « voient » les couleurs grâce à des photorécepteurs (phytochromes, cryptochromes et phototropines) qui absorbent les rayons lumineux en fonction de leurs différentes longueurs d'onde (rouge, infrarouge, bleu et ultraviolet).

Et les odeurs ? Les plantes disposent de propriétés olfactives, c'est entendu. Les fleurs parfument l'atmosphère pour attirer les insectes pollinisateurs. Mais les végétaux auraient aussi un odorat. S. Mancuso en veut pour preuve qu'un plant de tomate, lorsqu'il est agressé par des insectes, émet des molécules odorifères qui informent les plants voisins de son agression. Et ces derniers réagissent alors en produisant une toxine répulsive. Le hêtre fait encore mieux : pour se défendre, il émet certains effluves dans le but d'attirer des insectes prédateurs, lesquels vont neutraliser son agresseur. Quant au goût, les racines des plantes ▶

◆
Une feuille d'arbre
n'est rien d'autre
qu'un panneau solaire qui
se « nourrit » de lumière
pour synthétiser sa propre
matière organique.
◆

Acôté de chez moi vit un véritable génie et je ne m'en étais jamais aperçu ! Il est pourtant énorme : il est plus grand que ma maison de trois étages, il pèse plus lourd qu'un camion et ses bras ont plusieurs mètres de long... Son nom est Alfred, c'est le nom dont j'ai baptisé le grand platane planté à quelques mètres de l'entrée de ma maison. Alfred a environ 150 ans et son tronc est aussi large qu'un pilier de cathédrale.

Tous les jours, je passe devant Alfred sans lui accorder beaucoup d'importance : ce qui est injuste car il nous apporte de l'ombre, abrite des dizaines d'oiseaux et se pare de teintes splendides à l'automne. Bien serviable, Alfred, qui absorbe aussi sans broncher plusieurs dizaines de kilos de CO₂ par an,

langue ? Elles goûtent volontiers. Sans bouche ni oreilles ? Mais elles discutent entre elles à bâtons rompus. Pas de cerveau ? Elles savent néanmoins résoudre toute une série de problèmes de survie, comme s'alimenter, se reproduire, ou encore se protéger de leur agresseur. Bref, selon le botaniste italien, elles font preuve d'« intelligence ».

Une théorie séduisante qui, en plus de changer fondamentalement notre perception du monde vivant, soulève d'inquiétantes questions : les plantes ont-elles des émotions ? Ressentent-elles du plaisir ? De la douleur ? Pour Peter Wohlleben, ancien garde forestier et auteur du best-seller *La Vie secrète des arbres* (2017), cela ne fait aucun doute : « Quand on sait qu'un arbre est sensible à la douleur et a une mémoire,



Le thème de l'intelligence des plantes et celui de leur sensibilité sont de plus en plus présents dans l'espace public.

► se comportent sous terre à la manière de petites langues pourvues. L'extrémité de la racine, l'apex, est pourvue de papilles gustatives sous la forme de cellules caprices ultrasensibles; l'apex détecte l'eau, mais aussi l'azote, le phosphore, le magnésium et autres sels minéraux. Les végétaux ont d'ailleurs un goût comparable au nôtre: ils aiment le salé, apprécient l'épicé mais évitent les milieux trop acides. Le rôle de ces capteurs est de guider les racines vers leurs futurs festins.

Cinquième et dernier sens, le toucher. Incontestablement, certaines plantes en sont dotées: les plantes carnivores sont sensibles au contact sur leurs feuilles, qui peuvent se refermer pour emprisonner et digérer leur proie. Le bien nommé «mimosa pudique» a une faculté intéressante: ses feuilles se rétractent dès qu'on les effleure. Cette herbe rampante avait attiré l'attention de Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829). Le célèbre naturaliste eut l'idée d'une expérience et fit transporter en carrosse des petits pots de *Mimosa pudica* pour savoir si la plante finissait par s'habituer aux vibrations provoquées par les pavés. Ce fut le cas. Dès les premières secousses, les feuilles du mimosa se refermèrent immédiatement; mais au bout de quelque temps, elles finirent par se rouvrir.

S. Mancuso et ses collaborateurs ont réitéré l'expérience du mimosa pudique en laboratoire. Si la plante secouée finit par ne plus réagir aux stimulations, ce n'est pas en raison d'une «fatigue», comme le pensait Lamarck, mais parce qu'elle aurait gardé en mémoire le souvenir de ce *stimulus*. Décidément! Le mimosa est non seulement sensible au toucher, mais en plus, il posséderait une mémoire.

Résolutions de problèmes

Si les plantes perçoivent, mémorisent et communiquent entre elles (*encadré p. 23*), peut-on dire pour autant qu'elles sont intelligentes? Aucun doute pour S. Mancuso. Mais pour le comprendre, nous dit-il, il faut opérer une révolution mentale. Nous sommes habitués à associer l'intelligence à l'existence d'un cerveau; or, soutient notre botaniste, on peut résoudre des problèmes très complexes – ce qui est une définition possible de l'intelligence – en étant dépourvu.

Un exemple? La recherche de nourriture. Le développement racinaire permet aux plantes de détecter leurs aliments. Mais ce n'est pas suffisant, car toutes les ressources ne sont pas situées au même endroit du sol: le phosphore peut être présent ici, et l'azote, ailleurs, probablement dans une zone

peu hydratée – et donc peu attractive. La plante doit donc «faire des choix», autrement dit trouver un juste équilibre entre les différents secteurs où elle doit s'étendre. Pour se décider, la plante fait appel, selon S. Mancuso, à une forme d'«intelligence collective», comparable à celle des fourmis. Les racines ne sont donc pas de simples petits tubes d'alimentation qui réagissent à des *stimuli* basiques, comme «cherche de l'eau» ou «creuse vers le bas». Elles ressemblent beaucoup plus aux dendrites des neurones qui se propagent dans différentes directions, et se renforcent ou dépérissent en fonction des sollicitations. Charles Darwin (1809-1882) ne s'y était pas trompé, et avait déjà comparé le développement racinaire des plantes à une forme de cerveau primitif. Dans son ouvrage *Le Pouvoir de mouvement des plantes* (1880), il décrit notamment toute une série d'expériences menées avec son fils pour montrer comment les racines ou les tiges prennent leur décision pour s'orienter dans la bonne direction.

Même si S. Mancuso admet qu'on ne sait pas exactement comment fonctionne cette intelligence collective, il considère que leur recherche de nourriture a quelque chose de cette «intelligence en essaim» observée chez certains insectes. Les végétaux possèdent

une intelligence dispersée, sans centre organisateur, sans cerveau... mais une intelligence tout de même.

Sensibilité et intelligence : de quoi parle-t-on ?

Si on réduit l'intelligence à la capacité de résoudre certains problèmes, alors les plantes sont incontestablement intelligentes. Mais il y a un risque de confusion à donner à l'intelligence un sens aussi large : celui de ne plus savoir délimiter ni ses formes ni ses degrés. Les plantes savent s'adapter, à l'échelle collective comme à l'échelle individuelle. Elles sont même, d'un certain point de vue, plus intelligentes que les humains : les arbres ne savent-ils pas régénérer une branche coupée, ou réparer leur ADN (faculté grâce à laquelle le platane Alfred peut atteindre une si importante longévité) ? Enfin et surtout, toutes les plantes du monde sont capables de réaliser la photosynthèse, ce qui leur permet de produire leur propre organisme sans avoir à puiser dans d'autres organes vivants. Aucun animal, même humain, n'est capable d'une telle prouesse. Une maîtrise de la photosynthèse pourrait pourtant nous être bien utile : nous n'aurions en effet plus besoin de nous nourrir. Mais dirions-nous que les oiseaux sont plus intelligents que les humains parce qu'ils sont parvenus à voler bien avant les équipes d'ingénieurs qui construisent des avions ? Dirions-nous qu'un enfant d'un an qui parvient à monter des escaliers est plus intelligent que chacun des membres d'une équipe de développeurs tentant de faire reproduire la même performance à un robot ? Il y a là deux types d'intelligence en jeu : d'une part, l'intelligence pratique, présente chez les plantes et les animaux, qui permet d'effectuer une action complexe (marcher, voler, saisir un objet, etc.) ; d'autre part l'intelligence conceptuelle, qui consiste à analyser, décrire et expliquer les phénomènes qui se manifestent. Les oiseaux volent

Comment les plantes communiquent

L'idée que les plantes

«**communiquent**» a été énoncée pour la première fois dans les années 1980. Des chercheurs ont alors montré que les feuilles d'acacia, lorsqu'elles étaient dévorées par les antilopes, émettaient une molécule déclenchant chez leurs congénères situés à proximité la production d'un tanin toxique. En 1980, des centaines de koudous (grandes antilopes) auraient ainsi été intoxiquées dans un parc d'Afrique du Sud. D'autres phénomènes de ce type ont été observés depuis. Mais faut-il en déduire que les plantes «**communiquent**» entre elles ? C'est discutable. En effet, on parle généralement de communication quand un émetteur s'adresse intentionnellement à un récepteur pour lui adresser un message. Ce que font les oiseaux avec leurs chants ; ce que font les humains quand ils parlent entre eux, mais également quand ils se parfument par exemple («*Constatez comme je sens bon !*»). Mais le fait de produire des odeurs corporelles, comme la transpiration (qui a aussi un effet sur l'entourage)

relève-t-il aussi de la communication ?

Si cette odeur agit sur autrui, elle n'a cependant rien d'intentionnel. En élargissant le terme «**communication**» à tous les effets non intentionnels produits sur l'entourage, on admet qu'un animal dont l'odeur attire un prédateur «**communiquent**» avec lui ! Un tel usage du mot serait pour le moins déroutant.

Il n'en va pas de même pour les plantes. Lorsque l'acacia, le hêtre ou le haricot sont soumis à du stress, ils peuvent générer des molécules protégeant d'autres organismes à proximité. Est-ce à dire qu'ils communiquent entre eux ? Non. Quant à l'exemple des «**acacias lanceurs d'alerte**,» longtemps tenus comme la preuve même d'une communication végétale, ce phénomène est aujourd'hui considéré avec suspicion par les biologistes : le phénomène, rapporté une seule fois dans la revue d'un parc national, n'a jamais pu être vraiment confirmé depuis. ■ **J.-F.D.**

Source

• **Du bon usage des arbres**
Francis Hallé, Actes Sud, 2011.



Antilope koudou se nourrissant d'acacia.

Jean-François Me/Shutterstock



Maingard/Getty

La souffrance du haricot

Dans les années 1960, Cleve Backster, ancien agent de la CIA spécialisé dans les détecteurs de mensonges, eut une idée saugrenue, celle d'appliquer ses capteurs à des plantes vertes. Il crut alors repérer que celles-ci réagissaient négativement quand on les coupait, mais également qu'elles avaient des pensées hostiles à son égard ! Conclusion : non seulement les plantes éprouvent de la souffrance mais, en plus, elles sont télépathes ! L'idée a fait son chemin. Certains amis des plantes sont encore convaincus aujourd'hui que leur bonzaï et leur rhododendron se portent mieux quand ils leur parlent, ou quand ils leur font écouter Mozart. Plus sérieusement, la question de la souffrance inquiète les consommateurs que nous sommes tous. Si on admet qu'il ne faut pas manger de viande au motif que les animaux sont des êtres sensibles, que faire face à la souffrance potentielle d'une salade verte que l'on arrache de terre, découpe, essore, mâche et digère sans scrupule ? Pour rassurer ceux qui éprouveraient une panique morale

face à l'arbre qu'on élague à la tronçonneuse, les arguments rassurants ne manquent pas. Le premier consiste à rappeler que la douleur ne peut exister sans système nerveux. Couper un brin d'herbe n'est sans doute pas plus douloureux pour la plante que, pour nous, se couper les cheveux ou les ongles. Nos cheveux et nos ongles sont pourtant constitués de cellules vivantes, qui repoussent aussitôt après la coupe, comme l'herbe ou la branche. La douleur est chez les animaux comme chez l'homme un système d'alerte que le corps envoie au cerveau pour l'inciter à se protéger. Certaines personnes souffrent d'analgésie congénitale, une maladie rare qui empêche de ressentir toute douleur physique : elles sont en danger permanent car elles peuvent laisser leur main sur une plaque électrique brûlante sans rien ressentir. Les dommages sont graves et parfois irréversibles, puisque les organes endommagés, contrairement aux branches, ne repoussent pas... La douleur a donc un rôle adaptatif et une fonction d'alerte.

Système d'alerte

S'ils n'éprouvent pas de souffrance physique comme les animaux, les végétaux peuvent néanmoins ressentir une forme de stress. En 1996, Antoine Danchin publiait dans *La Recherche* un article, « Le cri du haricot », dans lequel il montrait qu'un haricot attaqué par des pucerons émet une molécule attirant les prédateurs des pucerons. N'est-ce pas la preuve d'un système d'alerte comparable à celui du système nerveux ?

Là encore, l'analogie avec le corps humain est éclairante. Notre système immunitaire s'attaque en permanence à des intrus qui pénètrent à l'intérieur de l'organisme. Les réactions immunitaires des anticorps sont indolores (de même que le fait de cligner des yeux pour se débarrasser des parasites est inconscient et insensible). Un système d'alerte et sa protection n'impliquent donc pas forcément la sensibilité.

Conclure que les plantes souffrent au motif que ces organismes subissent un stress, lancent des alertes et se protègent est donc une déduction abusive. ■ J.-F.D.

► mais ne savent pas expliquer le vol, les humains marchent mais savent expliquer le pourquoi du comment de la marche. Il y a dans la généralisation du terme « intelligence » un risque de confusion. En employant le mot pour désigner le savoir-faire de l'oiseau qui vole ou de l'araignée qui tisse sa toile, on finit par brouiller les frontières.

L'interprétation des informations reçues

Reprenons le cas de la perception (1). Nul doute que les plantes disposent d'une sensibilité à la lumière et réagissent en conséquence. Mais faut-il en déduire que la plante possède une « vision » de son environnement ? Les psychologues de la vision prennent soin de distinguer la sensation de la perception. La « sensation » est le fait d'être sensible à des *stimuli* – ici, des rayons lumineux – et d'y réagir. Selon cette définition, un capteur solaire électronique serait donc tout aussi « photosensible » que n'importe quel végétal. Cela ne veut pas dire que l'un comme l'autre analysent leur environnement. La « perception » fait intervenir un degré supplémentaire, celui qui consiste à interpréter les informations reçues – couleurs, formes, mouvements – pour échafauder une représentation de l'environnement à l'aide de schémas préétablis : ce cercle rouge sur fond vert est une pomme, cette tache grise qui bouge n'est qu'une ombre, etc. La plupart des animaux dotés d'un cerveau sont capables non seulement de percevoir des *stimuli* (variation de luminosité ou de couleur) mais d'en extraire des formes générales et de les identifier. Un poisson peut percevoir et donc identifier un rocher, une proie, un prédateur, un partenaire sexuel ou un rival... Si basique que soit sa perception, elle est organisée, et le monde qui l'entoure n'a rien de chaotique. Si je perçois l'arbre Alfred par ma fenêtre, lui ne me perçoit pas. À la limite, il pourrait ressentir la présence d'un de ses congénères qui lui fait en partie de l'ombre, mais il n'est

pas équipé pour identifier la moindre forme, faculté qui est pourtant à la portée de la première mouche venue.

Mémoire épisodique, mémoire sémantique

Les plantes ont-elles de la mémoire, comme l'affirme S. Mancuso ? L'expérience des plantes carnivores et celle du mimosa pudique semblent le prouver sans discussion. Mais faut-il vraiment parler de mémoire à propos d'un

◆ Une plante n'est pas équipée pour identifier la moindre forme ◆

type d'habitation élémentaire ? La mémoire des animaux va bien au-delà de la désensibilisation progressive à un *stimulus*. Elle est capable d'en retenir et d'en distinguer une grande diversité. Mon chat sait reconnaître le lieu où se trouvent ses croquettes, ceux où il va chasser, se reposer... À défaut d'avoir des souvenirs précis – faculté qui relève de ce qu'on appelle « mémoire épisodique » –, chaque être ou objet qu'il fréquente est associé à un mode d'emploi qu'il a intégré. Mon chat sait que les croquettes sont « *des petites boules marron rassemblées dans un récipient blanc* » ; il sait que le canapé est « *doux et qu'on peut y dormir* ». Cette forme de mémoire des savoir-faire associés à des objets ou situations, les psychologues la nomment « mémoire sémantique ». Or, rien de tel n'a été identifié chez les plantes.

Il existe un autre type de mémoire dont disposent tous les végétaux : leur ADN. La molécule d'ADN contient en effet un grand nombre d'informations, transmises de génération en génération, sur la façon de fabriquer des protéines.

Mais ce type de mémoire intergénérationnelle demeure figé à l'échelle de l'individu ; si les expériences acquises au cours de la vie agissaient sur le génome, cela reviendrait à admettre que Lamarck avait raison et qu'il existe une transmission héréditaire des caractères acquis. En l'absence de toute preuve, la « mémoire biologique » des plantes doit être considérée comme d'une tout autre nature. Les spécialistes de la mémoire s'attachent à distinguer différents types de mémoire, qui ont chacun leurs processus cognitifs associés. Dès lors, identifier toute forme de stockage d'informations sous le mot « mémoire » relève de la généralisation abusive. Comme pour l'intelligence, donner un sens trop général interdit de distinguer les nuances ; un gouffre sépare la mémoire proustienne que chacun édifie sur ses souvenirs subjectifs, de celle d'un ordinateur capable de stocker des millions d'informations, ou d'une petite feuille de mimosa pudique qui, a force d'être touchée, finit par ne plus réagir.

Pour cette raison, certains spécialistes de biologie végétale se sont démarqués des vues de S. Mancuso. Dans son livre *À quoi pensent les plantes ?* (2016), le biologiste Jacques Tassin, tout aussi émerveillé par la vie végétale que son confrère italien, dément l'idée d'un monde végétal conscient : « *Non, la plante n'est assurément pas intelligente. Elle ne mémorise rien, ni ne prévoit.* »

Ce qui me rassure un peu pour mes relations avec Alfred. Si mon platane me voyait comme je le vois, il se souviendrait de tous ceux qui sont passés devant la maison avant que nous y habitions avec ma femme. Peut-être nous jugerait-il, ou s'inquiéterait-il pour nous, du haut de ses 12 mètres et grâce à la sagesse acquise au cours de ses 150 ans d'existence. ■

(1) Voir Claude Bonnet, « Les trois étapes de la perception », in Jean-François Dortier (dir.), *Le Cerveau et la Pensée. Le nouvel âge des sciences cognitives*, nouv. éd., éd. Sciences Humaines, 2014.

Thomas Piketty, « Les inégalités sont un choix politique »

Thomas Piketty offre, avec *Capital et idéologie* (Seuil, 2019), une ample analyse des fondements idéologiques des systèmes inégalitaires, depuis les sociétés esclavagistes jusqu'au monde capitaliste d'aujourd'hui.

Avec son nouvel ouvrage, *Capital et idéologie*, l'économiste poursuit son étude des inégalités. Sa démarche reste historique et comparative, mais Thomas Piketty entend ici répondre aux critiques d'occidentalo-centrisme : il donne une place importante à l'analyse de pays comme la Chine, l'Inde et ceux du Moyen-Orient, avec l'ambition de donner une lecture globale du phénomène. Et surtout, il met en avant le rôle des idéologies dans le maintien des inégalités, liant histoire politique et histoire économique.

Vous partez du principe que toutes les sociétés humaines ont besoin de justifier les inégalités. Pourquoi ?

L'histoire des sociétés humaines tourne autour de la recherche d'un monde plus juste. Les idéologies religieuses et politiques, à la Révolution française par exemple, ont toujours eu à leur cœur un objectif visant à promouvoir une certaine forme de justice et d'égalité. Les êtres humains ont besoin de donner du sens à leur existence, notamment sociale : ils se sou-

cient forcément de la vie des autres et veulent trouver une raison d'être à l'état de la société. Aucune élite ne peut se contenter de posséder davantage d'argent ou de pouvoir que les autres de façon explicitement arbitraire. Cela n'existe pas. Il faut un discours sophistiqué qui explique et justifie l'organisation sociale, et donc les inégalités. Ces discours doivent être un minimum plausibles et reposent souvent sur un mélange de sincérité et d'hypocrisie. J'essaie de les prendre au sérieux, de ne pas partir du principe que les inégalités ne sont justifiées que par intérêt.

Comment, dans vos travaux d'économiste, êtes-vous arrivé à la question des idéologies politiques ?

En travaillant sur mon premier ouvrage, *Les Hauts Revenus en France au 20^e siècle* (2006), j'ai été frappé par la réduction des inégalités pendant le siècle dernier. Elle s'est d'abord faite dans la violence des guerres. La France a créé l'impôt sur le revenu plus tard que ses voisins, en 1914, non pas pour financer des écoles mais pour financer la guerre, alors même que le pays aimait à se dire féru d'égalité depuis la Révolution française. Dès mon premier ouvrage, j'ai donc été confronté à un paradoxe, à l'hypocrisie d'un discours qui ne se transforme en actes que pour faire face à une crise violente. Dans *Capital et idéologie*, j'ai voulu aborder la question des discours justificateurs et des idéologies de façon plus frontale, comprendre ces écarts entre les discours et les actes. On ne peut pas mettre les inégalités dans une branche de la recherche, et les idéologies et la politique dans une autre : les deux se nourrissent réciproquement. Les idéologies politiques sont une façon d'essayer de donner du sens à l'économie, de trouver une forme juste d'organisation économique. C'est pourquoi j'essaie de rapprocher l'histoire économique et l'histoire politique.



Rachel Torres/Alamy

Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et professeur à l'École d'économie de Paris, Thomas Piketty s'est fait connaître du grand public en 2013, en publiant *Le Capital au 21^e siècle*, vendu à 2,5 millions d'exemplaires. Il y retraçait l'évolution de la répartition des richesses depuis le 18^e siècle, en s'appuyant sur la World Inequality Database2, qu'il a cocrée en 2011.

Pourquoi la France a-t-elle tardé à mettre en place l'impôt progressif sur le revenu, par rapport à ses voisins européens ?

Les élites de la III^e République arguaient que la France était déjà devenue égalitaire, par la grâce de la Révolution française. Elles pensaient, ou voulaient faire croire, que la propriété privée était beaucoup plus morcelée en France qu'au Royaume-Uni ou en Prusse. Or, quand on regarde les archives successorales de la France d'avant 1914, on voit une concentration de la propriété industrielle, immobilière et financière tout aussi extrême que chez ses voisins. D'ailleurs, cette concentration augmente tout au long du 19^e siècle, ce qui atteste d'un échec de la Révolution par rapport à sa promesse de diffusion des richesses. Certes, la promesse d'égalité est en partie tenue, puisque les privilèges fiscaux et juridiques de la noblesse et du clergé ont été abolis. Mais pour le reste, on s'est contenté de retranscrire dans un langage nouveau – celui du droit de propriété – des

inégalités de l'Ancien Régime. Par exemple, les corvées sont rebaptisées des loyers : un paysan qui, sous l'Ancien Régime, devait des jours de travail gratuit à son seigneur, doit maintenant lui payer un loyer agricole. Avec cette pirouette, on passe d'un régime inégalitaire à un autre : les inégalités ne sont plus liées au statut, mais à la propriété, qui est sacralisée. Les droits de succession, jusqu'à la fin du 19^e siècle, ne sont que de 1 %, quel que soit le montant de la fortune.

Il y a pourtant eu débat sur la redistribution de la propriété...

Oui, bien sûr, il y a même eu des propositions très intéressantes de systèmes d'impôt progressif sur les successions et sur le revenu. Par exemple, Thomas Paine proposait de doter chacun d'un capital terrien. Sur le plan intellectuel, les propositions sont là. Mais les révolutionnaires n'ont pas voulu entreprendre de redistribution explicite de la propriété. ▶

► Pourquoi ?

Il y a la peur du vide et du chaos. C'est un « refus pandorien » de la redistribution des richesses : ouvrir la possibilité d'une redistribution, c'est ouvrir la boîte de Pandore des origines de la propriété. À quel moment juge-t-on qu'elle devient excessive ? Comment arriver à un consensus sur des degrés d'imposition ? Cette question difficile fait peur. Certes, ceux qui s'opposent à la redistribution sont souvent ceux qui n'y ont pas intérêt. Mais il me semble qu'on peut aisément comprendre les réticences de l'époque, puisque ce type de redistribution n'avait jamais été expérimenté. Sous la III^e République, lors des débats sur l'impôt sur les successions, certains députés proposent de le faire passer de 1 à 2 ou 3 % pour les plus riches. On leur répond : ensuite, vous demanderez quatre, et où s'arrêtera-t-on ? Il faut attendre 1901 pour que l'impôt sur les successions devienne progressif.

Cet argument « pandorien » existe encore, mais me semble plus difficile à tenir aujourd'hui. Le 20^e siècle nous a montré qu'il était possible de réduire largement les inégalités sans conduire au chaos. De nos jours, brandir la menace de l'instabilité dès que l'on parle de progressivité fiscale me semble dénoter un certain oubli des expériences historiques.

Les fortunes mirobolantes peinent visiblement à tirer la croissance vers le haut.

Les inégalités se sont considérablement réduites au cours du 20^e siècle. Quelles ont été les mesures les plus efficaces ?

Des premières lois sociales voient le jour dans les années 1900. En France, les députés votent par exemple la loi sur les retraites ouvrières et paysannes en 1910. L'après-guerre voit le développement de la sécurité sociale, un financement beaucoup plus important de l'éducation et de la santé. La révolution bolchevique a constitué une pression sur les élites des pays capitalistes pour qu'elles acceptent des politiques sociales. Ces politiques sociales sont financées par des taux d'imposition bien plus élevés qu'au début du siècle. Le taux marginal supérieur de l'impôt sur le revenu, qui s'applique sur la plus haute tranche, atteint en moyenne 80 % aux États-Unis, 89 % au Royaume-Uni, 60 % en France entre les années 1930 et 1980. Résultat : les inégalités chutent, la mobilité sociale s'accroît, la croissance est solide.

Comment expliquer que les inégalités repartent à la hausse dans les années 1980 ?

Les raisons de ce basculement sont politiques et idéologiques. Il y a deux ruptures importantes dans les années 1980-1990 : la chute du communisme et l'arrivée du reaganisme. À partir des années 1960-1970, l'échec économique et social du système soviétique fondé sur la propriété étatique est de plus en plus flagrant, même s'il faut reconnaître qu'il a permis certains progrès en termes d'éducation et de santé comparé au régime tsariste précédent. L'effondrement de l'URSS en 1989 crée une forme de désillusion face à l'idée même d'une économie juste, d'un dépassement du capitalisme, qui va être exploité par des groupes très conservateurs, que j'appelle les néopropriétaires. Les trajectoires russe et chinoise en sont les exemples les plus flagrants. En Russie aujourd'hui, il n'y a aucun impôt progressif sur le revenu : c'est 13 % pour tout le monde. Même Trump n'oserait pas ! Quant à l'impôt sur les successions, c'est bien simple : en Russie comme en Chine, il n'y en a pas. En Chine, l'échec dramatique du maoïsme et de la révolution culturelle, où l'on envoyait les enfants de propriétaires ou d'intellectuels se faire rééduquer à la campagne, a également joué un rôle important dans la justification des inégalités. En Russie, en Chine ou ailleurs, les groupes dominants exploitent volontiers les échecs communistes pour justifier l'absence de redistribution.

Dans les années 1980, aux États-Unis, Reagan veut redynamiser la croissance en baissant drastiquement les impôts. Quels sont les effets d'une telle politique ?

Reagan affirme en effet qu'abaisser les impôts sur les plus riches allait encourager l'innovation et dynamiser la croissance. Il promet aux Américains que de plus en plus de gens vont faire fortune et que les salaires de chacun vont croître comme on ne l'a jamais vu. Il fait donc chuter les impôts sur les plus riches : le taux marginal sur les plus hauts revenus descend aux alentours de 40 % dans les années 1980-1990. La plupart des pays d'Europe suivent une trajectoire idéologique et fiscale similaire. En France, après un pic à 70 % au début des années 1980, le taux d'imposition marginal sur les plus hauts revenus diminue pour atteindre 50 %. Si ce discours néopropriétaire à la Reagan a une part de cohérence d'un point de vue théorique, l'histoire lui donne tort. Trente ans plus tard, avec le recul, on constate que la croissance aux États-Unis est deux fois plus faible depuis Reagan qu'avant lui : entre 1950 et 1990, elle est de 2,2 % en moyenne, contre 1,1 % entre 1990 et 2020. Les fortunes mirobolantes peinent visiblement à tirer la croissance vers le haut.

Cette politique repose aussi sur une sacralisation de la réussite des plus riches...

Oui, Ronald Reagan présente les milliardaires comme des êtres suprêmes, qui se seraient enrichis par leur seul mérite, leur travail acharné et leurs idées brillantes. C'est une vision presque monarchique de l'économie. Mais Bill Gates n'a pas inventé les ordinateurs tout seul dans son coin. Ce sont des milliers de chercheurs en informatique fondamentale, tout un système éducatif et des infrastructures de recherche, qui font la réussite de quelques-uns. La propriété est toujours sociale : elle dépend d'un système public qui a permis des accumulations de connaissance et d'expertise depuis des siècles. Ce qui ne veut pas dire que B. Gates et les autres n'ont aucun mérite. Mais il ne faut pas sacraliser la personne individuelle. La croissance me semble plutôt relever d'un large accès de la population aux services de base que sont l'éducation et la santé.

La période contemporaine a vu s'imposer un modèle méritocratique. Où puise-t-il ses racines ?

Certains historiens du Moyen Âge estiment qu'il apparaît dès la fin du travail forcé, du servage et de l'esclavage. Les pauvres deviennent libres, ils ne sont plus objets du seigneur : il convient donc de les dominer autrement, non plus comme objet, mais comme sujet, et donc par un discours méritocratique. On commence à développer des discours sur leurs faiblesses morales et intellectuelles. Mais le discours méritocratique prend une tout autre dimension à la fin du 19^e siècle, avec l'arrivée du suffrage universel. Je cite dans mon livre un incroyable discours d'Émile Boutmy, le fondateur de Sciences po. Il explique que les classes supérieures doivent travailler leurs capacités et leur supériorité intellectuelle afin de pouvoir conserver leur hégémonie politique en invoquant le droit du plus capable. Bref, c'est par instinct de survie que les classes élevées quittent l'oisiveté et inventent la méritocratie, pour éviter que le suffrage universel les dépossède. Les privilèges sociaux se perpétuent sous les atours du mérite et des dons personnels. Cet argument méritocratique est un pilier de l'idéologie néopropriétaire actuelle.

Vous proposez de taxer davantage les riches et la propriété, ce qui suscite des désaccords : on vous reproche de vouloir « spolier » ou « éradiquer » les riches, d'en faire des « boucs émissaires »...

Ces réactions trahissent une des leçons du livre : la peur d'ouvrir la boîte de Pandore de la redistribution, de rebattre les cartes, d'interroger les origines de la propriété, est toujours là. Je peux comprendre, je n'en veux à personne. Mais c'était davantage justifié au 18^e

ou au 19^e siècle, quand on n'avait pas les expériences de social-démocratie du 20^e siècle en exemple. Grâce à des impôts plus progressifs, la propriété a été redistribuée, l'éducation partagée, et la croissance a suivi. Je ne prétends pas du tout que mes conclusions sont les seules possibles, mais je demande à chacun de commencer par s'imprégner de ce qui a été fait dans différents pays, à différentes époques, pour prendre du recul. Il est vrai qu'un certain nombre de personnes n'ont pas l'air prêtes à discuter de façon apaisée. Dès que j'évoque ces expériences de taux d'imposition à 70, 80 ou 90 %, beaucoup arrêtent d'écouter et commencent à s'énerver. Qu'est-ce que je peux faire ? Ce sont des réactions épidermiques. J'écris des livres pour que les gens prennent le temps de la réflexion et du recul historique.

Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, ces réactions ne sont pas que le fait des plus riches...

En effet. Cela montre que les positions des uns et des autres sur les inégalités ne sont pas seulement déterminées par leurs intérêts individuels, ce qui est plutôt une bonne chose. C'est avant tout un débat d'idées, dans lequel il y a souvent un manque de connaissances, d'où ma volonté d'apporter du matériel historique au débat. Comme ce sont des questions compliquées, les opinions se forment à partir d'intuitions personnelles, ou de l'avis du voisin en qui on a confiance... Beaucoup ignorent sincèrement le succès du 20^e siècle en matière de réduction des inégalités : je pense qu'il y a une amnésie historique sur ces décennies. Alors, j'ai l'espoir que la diffusion des connaissances fasse évoluer les consciences, ou tout du moins évite que le débat soit verrouillé sur des grandes certitudes du type « taxer la propriété entrave la croissance » ou bien « l'État ne peut rien dans une économie-monde ». C'est essentiel. Si l'on refuse toute délibération rationnelle sur une économie juste, sur la possibilité d'une justice sociale et démocratique, le grand récit de substitution est le récit identitaire. Si l'on ferme le débat économique en disant qu'il n'existe aucune politique économique alternative, et que l'État ne peut rien faire à part contrôler ses frontières, alors il ne faut pas s'étonner d'observer ensuite un repli identitaire, avec un conflit politique tournant entièrement autour de l'identité et de question de frontières.

Vous êtes malgré tout optimiste ?

Bien sûr. Je pense qu'il y a un mouvement à long terme d'apprentissage de la justice sociale et que la phase régressive que nous connaissons depuis les années 1980-1990 n'est qu'une parenthèse. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR GAËTANE POISSONNIER





Le pouvoir de la littérature

Dossier coordonné par Héroïse Lhérété

Devenir lecteur, c'est toujours faire l'expérience du changement : franchir le seuil entre la petite enfance et l'âge de raison, explorer d'autres mondes, changer d'époque, investir d'autres vies que la sienne, incorporer d'autres visions du monde. Cette « occupation » (j'occupe le territoire du texte autant qu'il occupe mon esprit) peut avoir des répercussions durables. C'est pourquoi les livres furent parfois considérés avec méfiance. On les soupçonnait de rendre soit mous, soit fous. Les temps ont changé. La littérature apparaît de plus en plus comme un outil de connaissance, de développement personnel et d'émancipation. En nous plongeant dans des univers sociaux et mentaux, elle élargit notre compréhension de l'histoire, de la sociologie, de la psychologie. Les philosophes la parent de vertus morales : elle développerait notre empathie et notre tolérance. Elle aurait même le pouvoir de réparer les âmes blessées et les sociétés morcelées par les crises, en ressoudant par le verbe la communauté des vivants. Comment et jusqu'où la littérature agit-elle ? Pourquoi sommes-nous si nombreux à y puiser des ressources ? Qu'y cherche-t-on et qu'y trouve-t-on ? ■

Les livres ont du pouvoir

Sources inépuisables de connaissances sur le monde et sur soi, les livres peuvent contribuer à façonner nos personnalités et nos modes d'existence.

HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

Qu'est-ce qu'un livre qui compte dans une vie? C'est un livre qui résonne et qui nous fait vibrer. Il excite notre pensée, notre sensibilité et notre imagination, comme la vibration d'une corde de violon fait résonner son «âme», cette pièce de lutherie placée au cœur de l'instrument. Il dessille notre regard, intensifie nos émotions, révèle des passions sourdes, attise un feu de souvenirs personnels, nous fait rire, nous console, nous soigne, nous inspire, nous convainc, nous embarque, nous nourrit, amplifie notre vie. Par sa puissance, il laisse une empreinte. «*Peu de livres changent une vie*, souligne le romancier Christian Bobin. *Et quand ils la changent, c'est pour toujours.*»

Formation de soi

Une telle expérience diffère de la lecture ordinaire, qui nous informe, nous distrait, et résulte parfois d'une obligation scolaire ou professionnelle. Les coups de foudre littéraires, ceux qui saisissent et transportent le lecteur, surviennent à un moment sensible. Souvent entre la fin de l'enfance et le début de l'âge adulte, moment de formation de soi, ou encore dans les phases d'épreuves, de changement ou de reconstruction: deuils, séparations, enfancement, maladie... Les nombreux témoignages recueillis par la rédaction de *Sciences Humaines* montrent leur pouvoir durable (p. 35): Renan Larue est devenu végétarien à 17 ans, après avoir été remué par le plaidoyer d'Ovide dans

Les Métamorphoses; Laurence Delamotte s'est installée en Algérie pour vivre au plus près des fantômes d'Albert Camus; Anne-Claire Thérizols affirme avoir appris la passion amoureuse dans *Le Silence de la mer*; Michel Pastoureau ne serait pas devenu historien s'il n'avait dévoré *Ivanhoé* à 18 ans...

Le choc littéraire s'explique parfois par un effet-miroir: le lecteur croit se déchiffrer lui-même à travers les mots d'un autre. Comme si le texte littéraire mettait en musique les pensées et émois jusque-là confus, restés en sourdine. Ainsi l'écrivain Grégoire Bouillier relate-t-il la stupeur qu'il ressentit à la lecture de *L'Odyssée*: «*Chaque vers semblait écrit à mon intention et s'infusait en moi, s'écoulant par mes yeux et mes oreilles. J'étais la lecture même (encadré ci-dessous).*»

Moins exceptionnellement, tel ou tel livre peut contribuer à une prise de conscience. La lecture que fit Stend-

hal de *La Nouvelle Héloïse* le fit «*honnête homme*»: «*Je pouvais encore, après cette lecture faite avec larmes et dans des transports d'amour pour la vertu, faire des coquinerie, mais je me serais senti coquin (1).*» Et combien ont quitté les rangs du Parti communiste français après avoir lu *L'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne (p. 40)?

Rêver, penser, tirer des fils

Pourquoi certains livres nous parlent-ils autant, au point de nous changer? Une réponse tient à l'espace-temps qu'ils instaurent. L'expérience littéraire autorise l'exercice de la réflexivité. Dans nos vies denses et hyperconnectées, elle ouvre un théâtre en marge du monde, à l'écart de son tumulte et de ses influences, où l'on peut enfin «être à soi»: rêver, penser, se poser des questions, tirer des fils, tisser des liens. Proust évoque finement «*le miracle fécond d'une communication*

«J'étais la lecture même»

«*Jamais auparavant je n'avais connu semblable expérience avec un livre, et par la suite non plus. C'était comme si j'offrais mon visage au soleil. Chaque vers semblait écrit à mon intention et s'infusait en moi, s'écoulant par mes yeux et mes oreilles. J'étais la lecture même.*

Ou plutôt, c'était L'Odyssée qui me déchiffrait. Car tout s'éclairait soudain à sa lumière. D'inouïes coïncidences surgissaient entre ce que je lisais et ce que je vivais, les frontières étaient abolies et je pouvais voir entre les lignes par où moi-même étais passé. En filigrane des aventures d'Ulysse se révélaient les miennes, non pas identiques, mais reprises. Charybde et Scylla, les bœufs du Soleil, le cyclope... j'avais, à ma manière, vécu tout cela.» ■

Grégoire Bouillier, *Rapport sur moi*, Allia, 2002.



Mara Wilson
dans *Matilda*
(1996).

AF/Alamy

au sein de la solitude». Par le détour d'un texte, dont je ne retiens d'ailleurs qu'une partie qui me convient, je suis renvoyé à moi; à travers les mots d'un autre, je discute avec moi-même, fabrique des associations d'idées, trame des histoires. Là où l'écran d'ordinateur barre l'horizon, le livre incite à voir plus loin: «*Ne vous est-il jamais arrivé, lisant un livre, de vous arrêter sans cesse dans votre lecture, non par désintérêt, mais au contraire par afflux d'idées, d'associations? En un mot, ne vous est-il pas arrivé de lire en levant la tête?*», interroge Roland Barthes (2).

Du philosophe Sénèque jusqu'au neuropsychiatre Boris Cyrulnik, nombreux sont les penseurs à avoir conçu la lecture comme un tremplin vers la vie spirituelle. Méditation, rêverie, voyage mental... Les bons livres nous transportent, dans tous les sens du terme.

B. Cyrulnik témoigne ainsi du rôle que tinrent les romans pendant son enfance fracassée par la perte de ses parents et la maltraitance des institutions: ils furent ses «*porte-rêves*», confie-t-il (p. 46). Aiguillonné par eux, le petit garçon put s'inventer un monde de beauté et d'affectivité, protecteur et doux. De même, la petite Matilda, héroïne géniale de Roald Dahl, trouva-t-elle dans la lecture l'embarcation susceptible de l'éloigner de l'enfer familial. En compagnie de personnages exaltants, elle mena une vie parallèle, plus excitante et plus large. «*Ainsi navigua-t-elle sur d'antiques voiliers avec Joseph Conrad, explora-t-elle l'Afrique avec Ernest Hemingway et l'Inde avec Rudyard Kipling. Ainsi assise au pied de son lit, dans sa petite chambre d'un village anglais, visita-t-elle de haut en bas le vaste monde.*»

Encyclopédie du réel

Matériau sensible, pourvoyeur de clés magiques vers des mondes rêvés, le roman constitue simultanément une voie d'accès privilégiée à la complexité des êtres et des situations. C'est «*une forme de documentation sociale incomparable*», affirme le sociologue Jean-Louis Fabiani (p. 40). Le roman va partout. Il explore les recoins et les replis du monde. Davantage que les sciences humaines, plus catégoriques, il sait raconter le mouvement de la vie, le surgissement de l'aléatoire, l'irrationnel, le minuscule, le sensuel, le délicat, l'éphémère: le bruit d'un pas sur la bruyère, le tremblement d'une main ou le battement d'un cœur, le parfum d'une madeleine ou la luminosité d'un «*petit pan de mur jaune*». Soucieux des détails, il se présente comme une ency- ▶

Comment paraître cultivé ?

Les grands lecteurs ne sont pas nécessairement les gens les plus cultivés, car ils ont tendance à oublier ce qu'ils ont lu précédemment. C'est ce que souligne Pierre Bayart dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* : « Les personnes cultivées le savent – et surtout, pour leur malheur, les personnes non cultivées l'ignorent –, la culture est d'abord une affaire d'orientation. Être cultivé, ce n'est pas avoir lu tel ou tel livre, c'est savoir se repérer dans leur ensemble (...) et être en mesure de situer chaque élément par rapport aux autres. » Ce paradoxe conduit l'auteur à distinguer trois « bibliothèques » :

- la bibliothèque collective regroupe l'ensemble des livres sur lesquels repose une certaine culture à un moment donné. Il est possible – et souvent rentable – de parler de Joyce ou de Bourdieu sans avoir lu leurs livres.
- la bibliothèque intérieure est composée de « livres intérieurs », qui ont compté pour nous et façonné notre personnalité.
- la bibliothèque virtuelle est un espace ludique de communication sur les livres. Par nos discussions, nous réinventons sans cesse nos lectures. ■ H.L.

Pierre Bayart, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Minuit, 2007.

► clopédie du réel. Vincent Jouve montre sa capacité à susciter non seulement des émotions et des rêves, mais de l'intérêt, cette « disposition d'esprit inclinant à la compréhension (3) ». On retrouve d'ailleurs souvent des romanciers à la source des vocations des chercheurs en sciences humaines et sociales : Dostoïevski pour Edgar Morin, Flaubert pour Pierre Bourdieu, Hector Malot pour Sartre, Proust pour Gilles Deleuze, George Eliot pour Mona Ozouf... La littérature nous ouvre donc aux autres, tout en nous incitant à un retour à soi. Introduisant en nous de l'ailleurs et de l'altérité, elle nous relie à la longue chaîne des destinées humaines. Lisant, j'investis tour à tour l'existence d'un commissaire de police, d'un amoureux transi, d'un prisonnier, d'une reine, d'une malade ou d'un orphelin. M'identifiant aux personnages, je profère mentalement leur discours, reprenant à mon compte leur phrasé et leurs idées. Je simule leurs aventures, je vibre à leur contact (p. 42). Michel Picard, dans *La Lecture comme jeu* (1986), parle de « modélisation par une expérience de la réalité fictive ». Cette expérience élargit la nôtre et explique l'intimité exceptionnelle que nous ressentons avec certains personnages. Nous les sentons vivre, parler, agir « en nous ». « Certains personnages sont tellement

ancrés dans ma vie que je pense à eux comme à des êtres vivants. Quand j'ai une décision difficile à prendre, je m'interroge sur ce qu'ils feraient à ma place... », témoigne Delphine Espagno-Abadie (p. 35).

Selon Marielle Macé, auteure de *Façons de lire, manières d'être* (4), cette projection mentale explique l'effet puissant de certains récits littéraires. Lisant une histoire, nous sommes amenés à interroger notre style de vie. Qui voulons-nous être ? Quelle place pouvons-nous tenir dans ce monde ? À ces questions, nous apportons des réponses différentes selon les âges et les circonstances de la vie. Dans la solitude de nos lectures, nous voyons surgir des modèles – ou des contre-modèles – pour travailler notre identité et conduire notre existence. « Avec les livres, ce sont d'autres hommes qui nous offrent le moyen d'être homme, c'est-à-dire soi-même, véritablement, dans la communauté partagée », souligne l'historienne Danielle Sallenave (5).

Remède et poison

Le pouvoir du livre est aujourd'hui paré de toutes les vertus. On loue la lecture, on l'encourage, on lui consacre des fêtes et des salons, on en plébiscite les bienfaits sur les enfants (p. 58). Il n'en a pas toujours été ainsi. La fiction littéraire

a parfois été soupçonnée d'amollir le corps, de pervertir les esprits, de dépraver les mœurs, de dérégler les cœurs. Tout pouvoir est ambivalent. Le livre peut soigner (p. 54) ; mais il peut aussi tuer. La publication des *Souffrances du jeune Werther* entraîna une vague de suicides. Le roman exerce l'empathie, pas nécessairement l'humanisme : on peut s'identifier à un tyran ou un pervers. Quant à la rêverie enclenchée par le livre, elle peut se muer en un pernicieux refuge : certains se murent dans la lecture pour éviter la relation humaine. Ce fut le cas, par exemple, de l'écrivain Jean Genet à l'adolescence (6). On peut s'enfermer dans la lecture sans parvenir à s'en nourrir, tout comme on peut détester lire et bien vivre malgré tout.

Qu'est-ce qu'un livre qui compte ? C'est celui qui essaime dans notre âme et notre vie, répond Edgar Morin dans son dernier livre, *Les souvenirs viennent à ma rencontre* (2019). S'immisçant entre l'existence réelle et la vie intérieure, les livres germinent et nous grandissent. « Le Livre a eu une importance primordiale pour moi, justement parce que je ne me suis pas enfermé dans les livres : je n'ai cessé d'être emporté par le Vivre ; je n'ai pas vécu dans les livres, mais les livres ont été omniprésents dans mon vivre et ont agi sur lui. Le Livre a toujours stimulé, éclairé, guidé mon vivre, et réciproquement mon Vivre, demeuré à jamais interrogateur, n'a cessé d'en appeler au Livre. » ■

(1) Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, 1890, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 1973.

(2) Roland Barthes, *Le Bruissement de la langue*, Seuil, 1984.

(3) Vincent Jouve, *Pouvoirs de la fiction. Pourquoi aime-t-on les histoires ?*, Odile Jacob, 2019.

(4) Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Gallimard, 2011.

(5) Danielle Sallenave, *Boomerang*, France Inter, 9 septembre 2019.

(6) Boris Cyrulnik, *La nuit, j'écrirai des soleils*, Odile Jacob, 2019.

Un auteur a changé ma vie

Il arrive qu'un livre exerce un effet puissant et durable sur son lecteur : il enclenche une vocation professionnelle, donne le goût du voyage, fait bifurquer l'existence. En voici quelques témoignages. Si vous avez vécu une telle expérience, nous vous invitons à ajouter le vôtre sur notre site Internet, scienceshumaines.com.



**DELPHINE
ESPAGNO-ABADIE**

Maîtresse de conférences en droit.

« *La littérature m'a sauvée* »

« **L**a littérature m'a sauvée dans plusieurs circonstances : d'abord à la mort de mon père, j'avais 16 ans, la littérature a été un refuge. Lire un roman me permettait d'oublier ma tristesse, ma souffrance, au moins le temps de la lecture. Cette situation se répète dès que je perds un être aimé : je me plonge dans l'univers d'un auteur ou d'un roman comme si cela me permettait d'oublier mon chagrin. Je lis également beaucoup dans les périodes tristes ou monotones de ma vie, pour trouver un nouvel univers, commencer une autre vie. Souvent, j'entre totalement dans le monde de l'écrivain. Quand j'aime un livre, j'aime ses personnages. D'ailleurs, une fois le livre terminé, ce sont des personnages qui m'accompagnent. Certains sont tellement ancrés dans ma vie que je pense à eux comme à des êtres vivants. Quand j'ai une décision difficile à prendre, je m'interroge sur ce qu'ils feraient à ma place...

Pour moi, le roman est un moyen d'oublier mais aussi de me protéger. Pour citer quelques livres qui font partie de ma vie quotidienne :

- Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie* (1994) : j'ai une profonde tendresse et admiration pour l'héroïne Modesta et une grande admiration pour l'auteur, dont j'aime l'univers, les livres, l'histoire personnelle ;

- Albert Cohen, *Le Livre de ma mère* (1954) : c'est un ouvrage qui fait partie de ma vie, dont j'ai lu un passage à l'enterrement de ma mère. C'est d'une tendresse infinie. Un très beau livre.

- Victor Hugo, *L'homme qui rit* (1869) ;

- Denis Diderot, *Jacques le fataliste* (1796).

J'ai beaucoup d'affection pour quelques héros récurrents de romans noirs : Harry Bosch (Michael Connelly), Dave Robicheau (James Lee Burke), Harry Hole (Jo Nesbo)... Dennis Lehane et tous ses livres, Philip Roth, j'adore Nathan Zuckerman... Il y a de nombreux auteurs espagnols et latino-américains aussi : Javier Cercas, Jaume Cabré, Leonardo Padura (j'adore le personnage Mario Conde), Gabriel Garcia-Marquez.

Pour moi la vie ne se conçoit pas sans la lecture, plus particulièrement sans la lecture de romans. » ■



DR

RENAN LARUE

Professeur à l'université de Californie, à Santa-Barbara (États-Unis), spécialiste de l'histoire du végétarisme.

« Ovide m'a rendu végétarien! »

« Depuis tout petit, je dévorais les textes de mythologie gréco-latine. Je dévorais aussi la viande et surtout la charcuterie, dont je n'imaginai pas pouvoir me passer. Quelques semaines avant mes 18 ans, je commençai la lecture des *Métamorphoses* d'Ovide. J'étais en extase devant ce très long poème mythologique dont la dernière partie prend un tour philosophique. Ovide cède en effet alors la parole à Pythagore, le plus illustre penseur de l'Antiquité. Autour de lui sont réunis pour l'écouter le roi Numa et sa cour. Pythagore commence par expliquer que la viande et le poisson sont des nourritures abominables parce qu'ils sont le produit d'une violence que nulle nécessité ne peut justifier. C'était la première fois que j'étais confronté à ce genre d'idées. Les arguments pythagoriciens d'Ovide me stupéfièrent. Il avait objectivement raison; sa

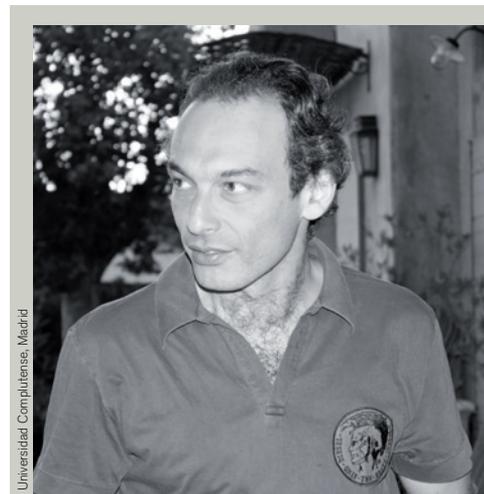
démonstration était implacable. Je refermai le livre, me dirigeai vers la cuisine où ma mère préparait un jambonneau pour le dîner. Je lui dis, un peu ébranlé tout de même, que je n'en mangerai pas, et que je ne mangerai plus jamais d'animaux. Les *Métamorphoses* m'avaient ouvert les yeux sur ce problème moral que représente la consommation de viande. J'aurais pu militer au sein d'une association, mais j'eus plutôt le désir de creuser la question. J'ai ainsi consacré au végétarisme une thèse de doctorat et une bonne partie de mes travaux ultérieurs. Le poème d'Ovide a joué un rôle capital dans mon cheminement intellectuel et dans ma carrière. Je n'exercerai pas le métier que j'exerce, je ne vivrais pas où je vis, si je n'avais lu, à 17 ans, ce vieux poème écrit il y a deux mille ans. » ■

« Jay Gould a transformé ma vision du vivant »

« J'ai toujours été sensible au style des auteurs. Au lycée j'adorais la littérature, puis je suis venu à la philo par des stylistes comme Nietzsche, Foucault, Deleuze... En parallèle de ma thèse de philosophie, j'ai eu envie de lire un peu de biologie. C'est là que j'ai découvert les chroniques de Stephen Jay Gould pour le magazine américain *Natural History* (1). Je ne comprenais pas tout, mais ça me fascinait! Je ne savais pas qu'on pouvait écrire un texte scientifique avec autant de verve, d'humour, d'anecdotes... C'était super rigoureux, et en même temps il illustrait ses idées avec des exemples tirés du sport, du cinéma, de dessins animés, de la pop culture. Il était capable d'aborder des problèmes profonds – sur le sens de l'évolution, sur les limites de la sélection naturelle, sur la contingence... – et en même temps d'être un écrivain de combat: contre les instrumentalisation racistes de sa discipline,

contre les résurgences du créationnisme, etc. J'adorais cette façon de marier la recherche scientifique, un style littéraire et l'action politique. Pour moi, ça a été un modèle, même si je n'ai jamais eu le sentiment d'écrire aussi bien! En tout cas, ça m'a clairement poussé à faire mon métier. Et ça a transformé ma vision du monde vivant. Depuis, je me promène avec un regard plus curieux sur l'environnement. J'observe les végétaux, les animaux, les insectes. Je m'interroge automatiquement sur leur comportement biologique, leur évolution, leur place dans les systèmes écologiques... Moi qui étais nul en SVT au lycée! Très citoyen et pas du tout intéressé par ces choses-là... » ■

(1) Ces chroniques sont réunies dans une dizaine d'ouvrages de « Réflexions sur l'histoire naturelle »: *Darwin et les grandes énigmes de la vie*, *Le pouce du panda*, *Quand les poules auront des dents*, etc. (éd. du Seuil).



Universidad Complutense, Madrid

PHILIPPE HUNEMAN

Philosophe de la biologie.

« Posséder un livre pour incorporer l'autre »

« Lorsque j'étais en classe de CMI, j'ai été momentanément attirée, captivée, par une camarade de classe dont le nom est assez répandu pour être mentionné, elle s'appelait Laurence Martin. Elle possédait des attributs que je n'avais pas et que je lui enviais : elle était rousse avec des taches de rousseur, elle avait l'audace de porter des cheveux très courts, et elle avait une passion, elle aimait l'histoire. Elle ne l'aimait pas parce que c'était une matière scolaire, elle l'aimait vraiment, gratuitement, librement et cette passion, n'appartenant qu'à elle, la distinguait. Un jour, j'ai vu qu'elle lisait un livre, *Chronique du règne de Charles IX*. Je ne me suis pas occupée à l'époque du nom de l'auteur, Mérimée, il me suffisait du titre pour savoir que c'était un livre d'histoire. J'ai demandé ce



ELOÏSE LIÈVRE

Écrivain et professeure en sciences humaines.

livre à mes parents. Je ne me souviens d'aucune autre scène d'achat de livre dans mon enfance, seulement de celle-là. Je suis allée avec mon père à la librairie

Georges, qui était juste en face du lycée où il travaillait, et il m'a acheté le livre. Je ne l'ai jamais lu. *Chronique du règne de Charles IX* est resté un ouvrage que je possédais sans même peut-être l'avoir ouvert, ou à peine. Il n'en était pas moins un objet magique. Je crois que ce dont j'ai eu l'intuition, c'est du caractère existentiel du livre, et même de son caractère organique. Il y avait dans mon désir de posséder ce livre quelque chose de l'ordre du cannibalisme : s'incorporer l'autre pour absorber sa force. J'en retiens deux traits fondamentaux de ce que sont le livre et la lecture :

1) On croit que la lecture des livres est une activité intellectuelle, or c'est tout le corps qui lit, toute la personne, et le livre est un prolongement du corps humain, comme les histoires ou les pensées qu'il contient.

2) La transmission et la circulation des livres sont essentielles, parce que ce sont précisément des parts de sujets vivants, des morceaux d'existences, des morceaux de corps qui s'échangent, et que c'est peut-être la seule façon qu'il nous reste de former fraternité. » ■

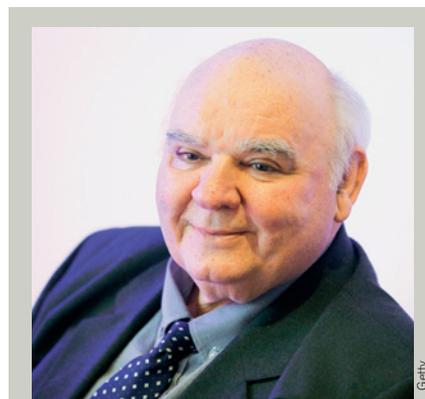
« Ivanhoé a façonné une génération d'historiens »

« *Ivanhoé* fait partie de ces œuvres qui façonnent notre imaginaire. Je ne suis pas le seul à avoir été fasciné par le roman de Walter Scott. Les historiens Jacques Le Goff et Georges Duby m'avaient confié que la lecture de ce livre avait aussi déterminé leur choix de travailler sur le Moyen Âge. Pour ma part, j'ai connu l'histoire d'*Ivanhoé* d'abord par le film de Richard Thorpe, une production hollywoodienne des années 1950 que j'ai vue cinq fois de suite à l'âge de 8 ans, dans le cinéma paroissial d'un petit village breton lorsque je passais mes vacances chez ma grand-mère. J'ai ensuite lu le roman (paru en 1819), d'abord dans une version simplifiée, ce qui a suscité ma passion pour le Moyen Âge. Tous les thèmes y sont présents : le tournoi, la croisade et le siège du châ-

teau fort, mais aussi le roi prisonnier, la rançon, les chevaliers, les templiers, les hors-la-loi, les procès en sorcellerie, le tout peint et mis en scène avec une accumulation de détails (armes et armures, vêtements, couleurs, armoiries, mobilier)...

Ce roman a été décisif pour moi. Je l'ai lu dans son intégralité lorsque j'étais en classe préparatoire. Au début de ma carrière, j'ai d'ailleurs tenu un séminaire durant trois ans sur le livre de Walter Scott, ce qui a dû, je pense, ennuyer plus d'un de mes étudiants!

C'est ainsi que j'ai décidé de m'intéresser aux symboles qui nous parlent de l'imaginaire des hommes du passé : les armoiries et les blasons, puis le bestiaire héraldique médiéval, qui a été le sujet de ma thèse. » ■



MICHEL PASTOUREAU

Historien.

« Patrick Chamoiseau a enclenché quelque chose en moi à long terme... »

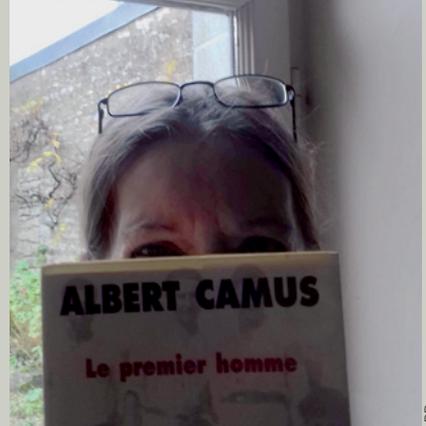


**CÉCILE
VAN DEN AVENNE**

Sociolinguistique spécialiste du contact colonial et des pratiques langagières en Afrique de l'Ouest.

« J'ai toujours été une très grosse lectrice. Après le bac, j'ai fait une année de khâgne, puis d'hypokhâgne, beaucoup de grec et de latin, avant d'intégrer une licence de lettres classiques. Et là, ça a été une déception terrible! Je me trouvais face à un enseignement de la langue que je trouvais très ringard. Il y avait un côté absurde: on traduisait un texte de Pascal dans un faux latin, figé quelque part entre César et Cicéron... À la fin de la troisième année, j'ai été invitée en Martinique par une amie. C'est à peine si je savais où c'était, je ne connaissais rien aux DOM-TOM ou à l'histoire coloniale. J'ai demandé conseil à la mère de mon amie. Elle

m'a recommandé un petit roman de Patrick Chamoiseau, *Antan d'enfance* (1990), le premier tome d'une autobiographie romancée. C'est l'histoire d'un petit garçon martiniquais qui quitte le cocon familial pour aller à l'école. Il y découvre une langue dont il ne soupçonnait pas l'existence: le français, supposé être sa propre langue, alors que lui ne parle pas du tout comme ça à la maison! Il prend donc conscience d'une situation linguistique très particulière, issue de l'histoire coloniale de la Martinique, mais avec un regard d'enfant et beaucoup de naïveté. À travers lui, on ressent toute la violence symbolique qui peut être attachée à ces situations... L'autre chose qui m'a marquée, c'est l'invention d'une langue d'écriture: ce n'était ni du créole ni du français créolisé, mais quelque chose à mi-chemin entre les deux. C'est très beau, parfois déroutant, et toujours fascinant. Surtout pour quelqu'un comme moi, qui avait mal vécu sa formation en lettres classiques! D'un coup, un espace s'est ouvert, comme si mes yeux s'étaient dessillés. Je découvrais à la fois une histoire coloniale, sociale, politique... Mais aussi des dynamiques linguistiques et un rapport moins figé à la littérature. Ça a clairement fait basculer mes intérêts. Je pense que c'est ce qui m'a poussée à faire des recherches sur le contact colonial et les pratiques langagières. Patrick Chamoiseau a enclenché quelque chose en moi sur le long terme. » ■



**LAURENCE
DELAMOTTE**

Retraîtée de la fonction publique.

« Je suis allée jusqu'à quitter mon pays »

J'ai 12 ans, je suis en cinquième. Madame Guggenheim nous donne un devoir de français, une suite de mots ensoleillés, et nous invite à lire *Noces* de Camus. Je ne connais pas ce nom. Ce sera une fulgurance. Je lis *Noces*, puis *L'Été* (1938); je cherche qui est ce Camus. Un enfant pauvre, comme moi qui souffre alors d'être vêtue de vêtements récupérés çà et là, quand d'autres dans mon collège ont déjà des sacs Hermès. Un constat: même issu d'un milieu modeste, on peut s'en sortir. L'intelligence n'a rien à voir avec le paraître. J'ai lu et relu Camus, je le relis encore avec la même vénération. Ça fait soixante ans que ça dure. Son amour de la vie, sa soif de justice, ses engagements politiques et sociaux, ses questionnements sur la mort, sa recherche permanente de vérité, le tout saisi avec des mots simples qui résonnent en moi. Il m'a tellement parlé de l'Algérie que je suis allée jusqu'à quitter mon travail, mes amis, mon pays pour m'installer dans un village perdu de Kabylie, loin du confort et de la facilité, mais riche de tout ce qu'il aimait. Ce furent les plus belles années de ma vie. Je dois à Camus la lecture d'une multitude d'écrivains: Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun, Kateb Yacine, Emmanuel Roblès, Jules Roy, Isabelle Eberhardt, Yasmina Khadra, Kamel Daoud, etc. Je remercie son instituteur, Louis Germain. Sans lui, Camus serait peut-être devenu un très bon footballeur, mais je n'aime pas le foot. Et je remercie ma professeure, qui portait toujours trois bigoudis dans les cheveux et balançait son bras en nous disant: "Pénétrons pénétrons, mes enfants, en classe de latin." Sans son conseil de lecture l'année de mes 12 ans, ma vie aurait été différente. Oui, c'est toute ma vie qui a été influencée par ce philosophe. » ■

« Orwell a éveillé ma conscience politique »

« 1984 était au programme du collège quand j'étais en troisième. J'étais effrayée par ce monde où toute liberté était sous contrôle. D'autant qu'on étudiait aussi les systèmes totalitaires en cours d'histoire. Cette lecture a éveillé ma conscience politique. Je suis devenue plus soucieuse des questions de liberté publique. Après mon bac, j'ai commencé des études de droit. Puis je me suis réorientée en lettres modernes, et enfin en sciences du langage, sans jamais cesser de lire Orwell. Beaucoup de ses préoccupations sont devenues les miennes. Par exemple, je suis très attentive aux débats sur les lois de surveillance, ou sur le contrôle des communications sur Internet. C'est

fou comme des systèmes imaginés par Orwell s'invitent désormais dans nos quotidiens. Je suis aussi très soucieuse de l'évolution des discours politiques. Quand Emmanuel Macron dit qu'il n'aime pas le mot « pénibilité » car cela donnerait le sentiment que le travail est pénible, il emploie une technique rhétorique proche de celles décrites par Orwell. Réduire, restreindre ou appauvrir la langue revient à cadrer la façon dont nous nous représentons le monde. Quand la langue est étriquée, nos croyances le sont également. Cette préoccupation m'a poussée à consacrer mes recherches à l'acquisition du langage chez les enfants, ainsi qu'à former de futurs enseignants sur les enjeux attachés à la didactique du français. » ■



MARIE LEROY-COLLOMBEL

Maîtresse de conférences en sciences du langage.

« Le Silence de la mer m'a appris à me taire »



ANNE-CLAIRE THÉRIZOL

Journaliste.

« J'étais ado quand j'ai lu *Le Silence de la mer* (1940). Une vague m'a emportée. Curieusement, ce silence assourdissant dans lequel se muriaient les hôtes du soldat allemand était plus

fort que tous les dialogues du monde. Derrière la peur de l'ennemi chez le vieil homme et sa nièce, derrière la dignité de ce silence qui était leur seule arme de résistance, je n'ai vu que l'amour. Les questions sans réponses d'un soldat aimable, je ne les ai pas retenues, à peine lues. Je n'ai vu que le feu des regards entre lui et la jeune femme, que j'imaginai éperdument amoureux sans pouvoir se le dire. Un amour passionnel, irrépensible, naissait au mauvais endroit, au mauvais moment, mais balayait la vanité de la guerre. J'avais déjà ressenti la passion une première fois avant de la rencontrer à la lecture de cette nouvelle. Et quand je l'ai rencontrée, elle a provoqué exactement les mêmes émotions, ce mélange de bonheur extrême et de souffrance. Je n'ai jamais relu ce livre, j'aurais eu peur d'être déçue, je ne sais même pas si cette histoire d'amour y est suggérée ou si je l'ai imaginée, mais je crois sincèrement qu'elle a été déterminante pour ma vie amoureuse tout entière. La passion ou rien. Quitte à souffrir. Et puis *Le Silence de la mer* m'a sans doute aussi appris à me

taire quand les mots sont inutiles, à croire en la force des émotions, à apprendre le renoncement comme grande et peut-être ultime épreuve de l'existence. Il me reste, encore aujourd'hui, le bruit du ressac imaginé, ce vert profond à la fois trouble et translucide, ces âmes éternelles des personnages qui me tiennent encore compagnie. Il y a tant de beauté dans la tristesse qu'elle nous console parfois. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTINE FOURNIER,
FABIEN TRÉCOURT ET HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

Appel au lecteur

Et vous ? Avez-vous été marqué ou transformé par la lecture d'un livre ? Lequel ? Pourquoi et comment a-t-il agi sur vous ?

En quoi vous a-t-il changé personnellement ?

Participez à notre enquête en publiant votre témoignage sur www.scienceshumaines.com.

Le roman, une science humaine ?

Les récits littéraires racontent des trajectoires humaines,
documentent la vie sociale et s'insinuent là où il est impossible d'enquêter.
Ils nous outillent pour explorer et comprendre le monde.

JEAN-LOUIS FABIANI

Professeur de sociologie, Central European University (Vienne, Autriche). Il a récemment publié *Sociologie de la Corse* (La Découverte, coll. « Repères », 2018).

La littérature a une existence beaucoup plus ancienne que les sciences de l'homme. Elle a exercé toute une série de fonctions qui ne correspondent pas seulement à l'invention de formes, mais qui relèvent directement d'enjeux de connaissances: transmettre la mémoire d'un groupe, manifester la cohérence d'une culture, décrire les transformations du monde. On pourrait lire ainsi le poème d'Homère aussi bien que les œuvres les plus remarquables de la littérature médiévale. Au 19^e siècle, le triomphe du roman moderne est allé de pair avec la mise en avant de son aptitude à dire le monde tel qu'il était et, peut-être surtout, tel qu'il changeait. Ainsi, Honoré de Balzac entendait faire concurrence à l'état civil: sa *Comédie Humaine* était animée par la volonté de rendre compte objectivement de l'ensemble de la réalité sociale. Gustave Flaubert consacrait un temps infini à vérifier l'exactitude de ses descriptions et Zola envisageait sa mission comme celle d'un savant qui se consacre à l'analyse clinique des pathologies sociales.

Vers ce qui est invisible ou interdit d'accès

D'une manière générale, la littérature demeure une forme de documentation sociale incomparable. La fiction ne détruit pas la puissance du réel, mais elle l'ordonne selon une trame narrative qui en fait saillir les points les plus puissants. Elle

va partout, y compris vers ce qui est invisible ou interdit d'accès. Rappelons que les sciences sociales sont des entreprises qui ont prospéré dans les sociétés ouvertes, pour reprendre les propos de Karl Popper, et qui supposent un degré minimal de la liberté d'enquêter et la possibilité de publier ses résultats. C'est pourquoi la littérature est un recours nécessaire

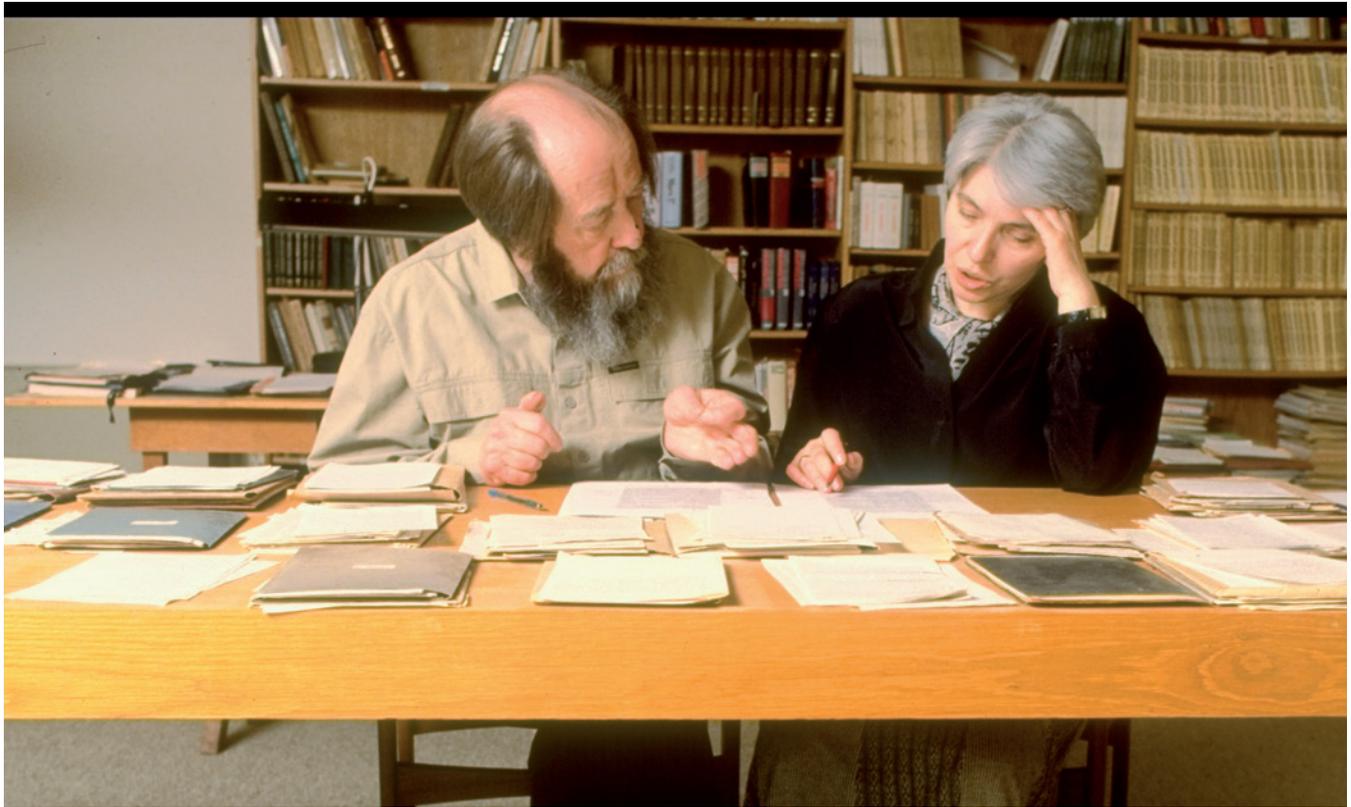
lorsqu'on veut savoir ce qui se passe dans les sociétés fermées. Il n'y a pas de sociologie de la forme concentrationnaire du goulag, mais il y a une ample littérature, probablement l'une des plus fortes du 20^e siècle, qui nous a mis en contact avec une réalité qui serait demeurée abstraite, et que d'ailleurs plusieurs sociologues occidentaux tendaient à nier, ou à tout le moins à minimiser, lors de la parution des œuvres d'écrivains dissidents. À ce titre, *L'Archipel du Goulag* (1973), d'Alexandre Soljenitsyne, peut être lu comme un récit

La sociologie, une troisième culture ?

Dans son ouvrage classique *Les Trois Cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie* (1), Wolf Lepenies pose la question de savoir où se situent les sciences sociales dans l'ordre des connaissances. Leur naissance, au 19^e siècle, vient brouiller la vieille bipartition entre deux cultures: science et littérature. En dépit de tous leurs efforts pour prendre «*le tour ésotérique qui convient à toute science*», selon l'injonction d'Émile Durkheim dans *Les Règles de la méthode sociologique* (1895), les sciences sociales n'atteignent jamais la dimension impersonnelle d'un compte-rendu en langage formel. Cela ne veut pas dire que les sociologues sont condamnés à raconter des histoires en

se libérant de l'exigence de vérification que leur statut de science exige. Ils n'ont pas les libertés que donne la fiction. Certains d'entre eux continuent de refuser que leur discipline appartienne à une troisième culture qui ne serait pas celle des sciences exactes. Il reste que leur «science» est rendue spécifique par la nature de leur matériau: l'histoire et ses formes contingentes, le choc permanent des structures et des événements, et le surgissement de l'inattendu, du coup de théâtre, même dans les formes les plus déterministes en apparence du déroulement de l'action. ■ J.-L.F.

(1) Wolf Lepenies, *Les Trois Cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, MSH, 1997.



Steve Liss/The Life Images Collection/Getty

Alexandre Soljenitsyne (1918-2008), écrivain russe nobélisé en 1970 et dissident soviétique, auteur, entre autres, de *Une journée d'Ivan Denissovitch* (1962) et de *L'Archipel du goulag* (1973), compilation de témoignages de prisonniers du goulag.

d'investigation, fondé sur plusieurs centaines de témoignages, comme le pendant des entretiens semi-directifs auxquels ont recourus les sociologues.

Cette dimension documentaire n'est pas réservée au passé ou à des situations extrêmes. Si l'autonomisation du champ littéraire a conduit à l'émergence d'une littérature plus abstraite depuis James Joyce et surtout depuis l'avènement du nouveau roman français, il n'en reste pas moins qu'un retour à l'assise documentaire de l'écriture de fiction est clairement perceptible depuis quelques années. Des écrivains, parmi les plus talentueux de leur génération, ont entrepris de dire le monde à travers leurs textes. On citera ici l'entreprise de Laurent Mauvignier, dont l'extraordinaire *Dans la foule* (2006) s'appuie sur le drame du stade de football du Heysel, en Belgique, où plusieurs dizaines de supporters moururent écrasés dans un phénomène de panique. Maylis de Kerangal, sans sacrifier les exigences de la forme littéraire, a produit des ouvrages d'une grande acuité sur des phénomènes sociaux, comme *Naissance d'un pont* (2010) ou *Réparer les vivants* (2014). Il faut aussi reconnaître à Michel Houellebecq, particulièrement dans *Les Particules élémentaires* (1998) et *Sérotonine* (2019),

la capacité de rendre compte avec une lucidité mordante des aspects les moins engageants de notre vie collective. Enfin, qui veut faire la sociologie de la Corse contemporaine a tout intérêt à s'inspirer des romans de Jérôme Ferrari, comme *Le Sermon sur la chute de Rome* (2012) et *À son image* (2018), en l'absence d'une véritable sociographie du nationalisme corse et des puissantes transformations qui ont affecté l'île depuis un demi-siècle.

Sociologie : les dangers d'un flirt avec la fiction

La littérature réussit, presque intuitivement, à capturer les différents replis du monde social, et quelquefois même à en pressentir les transformations. C'est pourquoi elle est plus que jamais indispensable à notre compréhension du monde, particulièrement dans une société où priment l'image et l'information continue. La grande sociologie n'a d'ailleurs pas dédaigné à lui emprunter certains de ses outils : ainsi Pierre Bourdieu admettait-il volontiers qu'il s'était inspiré, pour trouver son style, de « deux modèles conscients, Proust et Flaubert » : « Les rhétoriques en cours en sociologie étaient complètement inadéquates », ajoutait-il (1). Réciproquement,

Jacques Dubois note combien Proust fut un éminent sociologue (2). Je rapprocherais aussi Bourdieu de La Bruyère, tant *La Distinction* (1979) s'apparente à la littérature morale de l'âge classique. Quelques sociologues poursuivent une double carrière de romancier et de savant : c'est le cas de Randall Collins (*Civil War Two*, 2018) et de Kaoutar Harchi (*L'Ampleur du saccage*, 2011), par exemple.

Il reste que la sociologie court un risque à trop pousser son flirt avec la littérature. Elle a ses spécificités, dont elle peut s'enorgueillir. Ce qui fait sa force, c'est bien de pouvoir contrôler, au moins jusqu'à un certain point, le mode de production des données et les conditions de leur analyse. Ce faisant, les sociologues renoncent à une partie de leurs ambitions narratives, mais gagnent la capacité de mettre leurs travaux à l'épreuve de la discussion critique, condition nécessaire à la vitalité de leur discipline, mais aussi au débat démocratique. ■

(1) Pierre Bourdieu, « Secouez un peu vos structures ! », in Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin (dir.), *Le Symbolique et le Social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, Presses universitaires de Liège, 2015.

(2) Jacques Dubois, *Le Roman de Gilberte Swann. Proust, sociologue paradoxal*, Seuil, 2018.

Quand les personnages vibrent en nous

Qu'on les trouve drôles, touchants, héroïques, lâches ou odieux, les personnages de fiction nous émeuvent souvent davantage que nos voisins de palier. Mais pourquoi nous attachons-nous à des êtres de papier ? Et que nous apporte cette expérience ?

VINCENT JOUVE

Professeur de littérature française à l'université de Reims Champagne-Ardenne, il est l'auteur notamment de *Pouvoirs de la fiction. Pourquoi aime-t-on les histoires ?*, Armand Colin, 2019.

Comment expliquer qu'on puisse être ému par des êtres qui n'existent pas ? Et, même, plus ému par des êtres qui n'existent pas que par des êtres qui existent ? Comme Umberto Eco le remarquait naguère (1), nous pouvons compatir si nous apprenons que notre meilleur ami a été abandonné par sa bien-aimée ; mais personne ne s'est jamais suicidé en apprenant qu'un de ses amis a subi une rupture amoureuse. Or, on sait qu'un certain nombre de lecteurs des *Souffrances du jeune Werther* (1774) se sont donné la mort en apprenant que le héros s'est suicidé à cause de son amour infortuné. Les psychologues ont même appelé ce phénomène « l'effet Werther ». Comment est-il possible qu'on soit plus affecté par ce qui arrive à Werther, personnage de fiction, qu'à ce qui arrive à l'un de nos amis bien vivants ?

Avant d'examiner ce paradoxe, commençons par rappeler une loi psychologique banale : ce qui nous concerne possède un degré d'importance supérieur à toute autre chose – on réagit aussitôt si on entend son nom cité dans une conversation. Or, en tant que lecteur, je suis nécessairement concerné par ce qui se passe dans le monde du texte dans la mesure où je ne me contente pas de regarder ce monde : je l'aide à

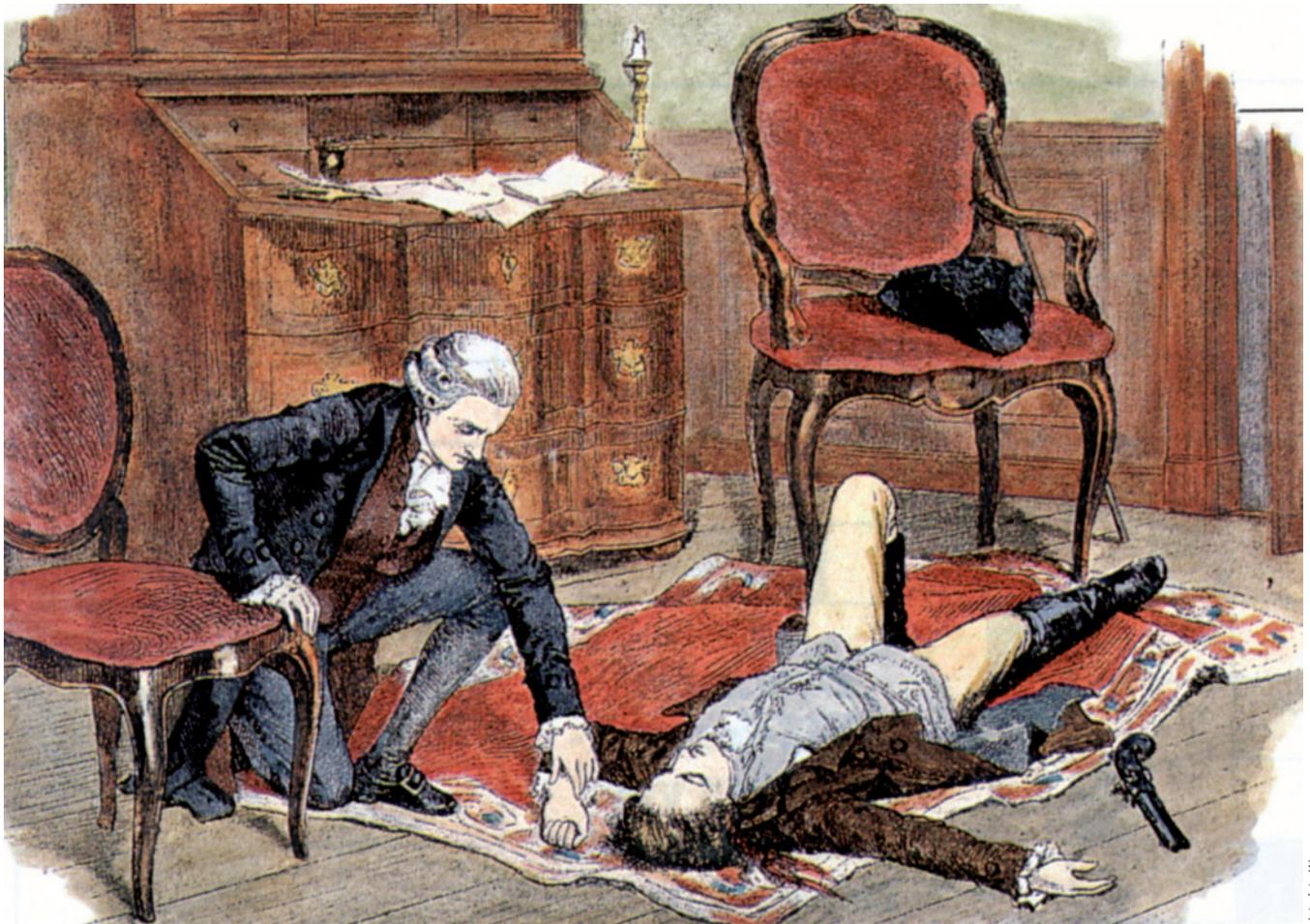
naître, je le fais vivre, c'est de moi qu'il tire sa substance. Les personnages, éléments fondamentaux de l'univers du récit, sont une parfaite illustration de cette règle. À proprement parler, ils n'ont aucune existence. Lorsqu'un texte nous dit de l'un d'eux qu'il est triste ou joyeux, il faut, pour que cette tristesse ou cette joie acquière un semblant de consistance, que nous, lecteurs, projections sur cet être de papier ce que nous savons, par expérience, de la tristesse ou de la joie. Comprendre le comportement d'un personnage suppose de simuler ses états mentaux par projection analogique, autrement dit de lui prêter notre vie intérieure.

Empathie sèche, empathie humide

C'est ce qu'ont montré les psychologues Daniel Kahneman et Amos Tversky dans un test souvent cité (2). On proposait aux participants le scénario suivant : deux individus, A et B, se rendent à l'aéroport pour prendre l'avion. Ils manquent tous les deux leur vol, mais B ne rate son avion que pour une poignée de minutes alors que A est arrivé à l'aé-

roport longtemps après le décollage. À la question « qui de A ou B éprouve la plus grande frustration ? », 96 % des sujets répondent que c'est B. Selon D. Kahneman et A. Tversky, les sujets soumis au test ont tous répondu sur la base de ce qu'ils auraient ressenti dans la même situation. Ils en concluent qu'on ne peut donner du sens aux comportements d'autrui qu'en se mettant mentalement à sa place. Lire une histoire, c'est simuler, sur la base des indications textuelles, les croyances et les désirs qui donnent vie aux êtres de fiction.

Le texte littéraire, par son fonctionnement même, oblige ainsi tout lecteur à l'empathie. J'emploie ici le terme dans son acception la plus restreinte : la capacité que l'on a de se mettre à la place d'autrui, de comprendre ses émotions sans pour autant les ressentir. Certains auteurs, comme Jacques Hochmann, font cependant une distinction entre l'« empathie sèche » et l'« empathie humide » (3). Si l'empathie sèche se caractérise par une compréhension distante, dénuée de toute affectivité, l'empathie humide n'est pas exempte d'une certaine dose de contagion émotionnelle et conduit à ressentir en partie les émotions d'autrui. Cette distinction est très intéressante pour l'analyse littéraire : dans la lecture, l'empathie humide est variable selon les lecteurs (certaines



Gravure représentant une scène du roman de Goethe *Les Souffrances du jeune Werther*, 19^e siècle.

situations toucheront tel individu et pas tel autre); en revanche, l'empathie sèche (dans la mesure où elle est nécessaire à la compréhension) s'impose à l'ensemble des destinataires.

Bien entendu, notre relation aux êtres de fiction ne se limite pas à l'empathie. Nous pouvons également ressentir de la sympathie pour un personnage, voire nous identifier à lui. Concernant cette dernière modalité, précisons qu'il existe deux sortes d'identification qui n'ont pas grand-chose à voir l'une avec l'autre : je peux m'identifier à un personnage parce qu'il correspond à ce que je suis ou, au contraire, parce qu'il incarne ce que je voudrais être. Si je me retrouve dans Joseph K., le protagoniste du *Procès* de Franz Kafka, parce qu'il me ressemble (il mène une existence ordinaire, ne bénéficie d'aucun don ou talent particulier, n'envisage aucune aventure exotique), je prends plaisir à me projeter dans Lagardère, héros virevoltant du roman de cape et d'épée de

Paul Féval, précisément parce qu'il ne me ressemble pas et que je peux vivre à travers lui une vie plus exaltante, faite d'aventures, d'héroïsme, de duels au fleuret et de longues chevauchées.

Les dimensions constitutives de la personnalité

Mais la complexité de l'identification fictionnelle ne s'arrête pas là : le moi étant pluriel, ce que j'aimerais être peut se subdiviser entre ce que chacune des

dimensions constitutives de ma personnalité aimerait être. Schématiquement (si l'on en croit la psychanalyse), notre malheureux moi est sans cesse tirillé par les pressions contradictoires du surmoi et du ça. Le surmoi (ou idéal du moi) renvoie aux exigences morales, aux principes éthiques du sujet. Le ça, « lieu » des pulsions, est régi par la libido : son but premier est d'atteindre le plaisir immédiat.

On est ainsi en mesure de dégager quatre personnages types en termes d'investissement du lecteur.

- **Le délégué** est celui qui me représente dans la fiction. Très proche de mon moi ordinaire, ce n'est pas le personnage que je désire être, mais celui dans lequel je me reconnais. Cette reconnaissance se fonde sur des paramètres culturels et personnels (le personnage agit comme j'agirais dans une situation semblable) mais aussi sur des critères textuels : c'est celui dont la position au sein du monde fictionnel se rapproche le plus ▶

◆
*Lire une histoire,
 c'est simuler les
 croyances et les désirs
 qui donnent vie aux
 êtres de fiction.*
 ◆

► de la mienne ; il voit ce que je vois, il sait ce que je sais. Que je le veuille ou non, quand je lis *Le Procès*, mon point de vue sur l'histoire se confond inévitablement avec le point de vue de Joseph K.

● **Le modèle**, c'est le personnage que je voudrais être parce qu'il incarne les valeurs positives auxquelles j'aspire mais que je n'arrive pas toujours à honorer, soit par défaillance personnelle, soit en raison des obstacles du monde. C'est celui qui, dans la littérature populaire ou le roman idéaliste, a en général le statut de héros. C'est Ivanhoé, Jean Valjean, tel protagoniste de Jules Verne ou d'Eugène Sue. Il fait ce que j'aurais aimé faire, placé dans la même situation que lui, mais sans être sûr que j'en aurais eu la force ou le courage.

● **L'alibi**, c'est le personnage auquel je prends plaisir à m'identifier parce qu'il me permet de réaliser imaginativement (voire inconsciemment) un idéal narcissique de toute-puissance. C'est le prêtre libertin de Sade abusant de la malheureuse Justine, le comte de Monte-Cristo profitant de son immense fortune pour châtier ses ennemis, Rambo ou James Bond tirant sur tout ce qui bouge au prétexte de faire régner l'ordre et la justice. C'est le personnage du défoulement qui

fait ce qu'on ne pourrait éthiquement (et pratiquement) pas faire dans la réalité.

● **Le familier**, enfin, c'est le personnage qui m'est sympathique dans la fiction parce que je le connais intimement et qu'en conséquence je me sens concerné par ce qui lui arrive. La relation avec le familier ne relève donc pas de l'identification mais de l'attachement affectif. Dans la mesure où je sais à peu près tout d'eux, je peux considérer don Quichotte, le père Goriot ou le chevalier Des Grieux comme des familiers.

La littérature nous ouvre à l'altérité

Il y a dans tout récit un jeu permanent entre ces quatre types qui peuvent ou non se combiner. Dans *Madame Bovary*, par exemple, le personnage de Charles fait d'abord figure de délégué (au début du roman, mon accès à l'histoire passe par son point de vue et je découvre Emma à travers son regard), mais il devient assez vite un familier (je ne tarde pas à le connaître intimement). En revanche, Charles ne sera jamais un modèle (il n'incarne pas ce que je voudrais être) ni un alibi (je ne peux vivre à travers lui aucune satisfaction narcissique).

Les choses se compliquent encore dans la mesure où l'identification est mobile, réversible et peut changer d'une ligne à l'autre. Penchons-nous sur l'épisode de l'exécution de Milady dans *Les Trois Mousquetaires*. La place du lecteur n'est pas claire (ou, plutôt, elle ne cesse de varier) en raison du point de vue perceptif changeant : lorsque le texte me fait partager la peur et l'angoisse de la condamnée (qui s'apprête à être décapitée en pleine forêt par une nuit de pleine lune), je me mets à sa place et elle fait figure de déléguée. Mais, lorsque le récit me place du point de vue du bourreau, ce dernier fonctionne comme alibi et je peux éprouver du plaisir à assister à cette scène de pure cruauté. Comme, par ailleurs, tous les personnages masculins prétendent agir au nom de la morale et du bien public (tout bien pesé, ne débarrassent-ils pas l'humanité d'une tueuse en série ?), il est possible (et cela était certainement le cas pour nombre de contemporains de Dumas) de voir en eux des modèles.

La littérature a donc le grand avantage de répondre à toute la palette de nos désirs, avec de probables effets cathartiques (elle fait office de « soupape »). Mais ses « pouvoirs » ne s'arrêtent pas là. D'une part, elle nous confronte aux différentes facettes de notre identité en nous amenant à actualiser une série de moi possibles qui, sans cette immersion dans le monde du texte, seraient restés pour la plupart à l'état virtuel. D'autre part, en nous obligeant à reproduire mentalement les pensées et sentiments de chaque personnage, elle nous ouvre à l'altérité. C'est là, sans doute, l'un de ses effets les plus profonds : développer notre compréhension des autres par la prise de conscience de notre humanité commune. ■

(1) Umberto Eco, « Quelques commentaires sur les personnages de fiction », <http://journals.openedition.org/sociologies/3141>.

(2) Daniel Kahneman et Amos Tversky, *Judgment under Uncertainty. Heuristics and biases*, Cambridge University Press, 1982.

(3) Jacques Hochmann, *Une histoire de l'empathie*, Odile Jacob, 2012.

L'identification en psychanalyse

Pour Sigmund Freud, qui la définit comme « le processus par lequel une personne se transforme en assimilant un trait ou un attribut d'une autre personne », l'identification joue un rôle majeur dans l'élaboration de notre identité. Elle a d'abord une fonction fondatrice : c'est la première étape dans la construction du moi

(l'enfant cherche à imiter les figures parentales, qui font office de référence). Mais elle a aussi une fonction matricielle : les premières identifications de l'enfance servent de modèles aux processus ultérieurs grâce auxquels le sujet poursuit son développement. Tout au long de la vie, l'individu va en effet

continuer à se construire par identifications inconscientes à travers les modèles qu'il rencontre dans la réalité (personnalités, artistes, figures politiques), mais aussi dans la fiction, les arts et la littérature. Comme le résume Jacques Lacan, le moi est constitué par « un bric-à-brac d'identifications ». ■ v.j.

Harry Potter, un sorcier très politique

Le célèbre sorcier de Poudlard a envoûté toute une génération de lecteurs, contribuant à modeler ses valeurs politiques.

Si votre chatte s'appelle Professeur McGonagall, que pour rien au monde vous ne fréquenteriez un Serpentard et que votre sport favori est le « quidditch », aucun doute : vous êtes un fan d'*Harry Potter*, la célèbre saga de J. K. Rowling. Vous n'êtes pas seul : avec près de 500 millions d'exemplaires vendus dans le monde, la série est l'un des plus grands succès littéraires de l'histoire. On ne compte plus les enfants qui se sont identifiés au petit sorcier à la cicatrice en forme d'éclair. Cela aurait-il des effets sur leur vision du monde ? Pour les « *potterheads* » (les fans d'*Harry Potter*), c'est certain : « *Harry Potter a changé ma vie* », clament-ils avec enthousiasme sur les réseaux sociaux. Comme l'explique un jeune lecteur, perché sur son balai (presque) volant : « *Il ne faut pas se leurrer, ces livres nous apprennent quand même la vie... Toute cette génération qui a été bercée par Harry Potter a une façon de penser qui est totalement en marge de ce que les gens pensent en général* (Audrey Tuailleon Demésy, « *Le quidditch moldu* ». De l'imaginaire à la réalité », *Questions de communication*, 2017/1). »

Des jeunes plus tolérants

Lire *Harry Potter* transformerait la vision du monde de ses lecteurs, vraiment ? Anthony Gierzynski, éminent professeur de science politique à l'université du Vermont (États-Unis), a voulu en avoir le cœur net. Nos opinions politiques se construisent au cours d'interactions complexes avec la famille, les amis, les médias, les institutions. Quel a pu être le rôle du petit sorcier ? A. Gierzynski a donc mené une vaste enquête auprès de 1 141 étudiants, âgés de 6 à 16 ans en 1997, c'est-à-



Daniel Radcliffe dans le rôle d'Harry Potter.

dire lors de la parution du premier tome de la série. Ils ont été classés selon leur lien avec les aventures de Potter. Tous ont été ensuite exposés à diverses questions relatives à leur pensée politique : ressenti face aux minorités (musulmans, Afro-Américains, sans-papiers, homosexuels, etc.), à la tolérance politique, à l'égalité, à l'autoritarisme, à la peine de mort, à la torture, etc. Les résultats sont nets : avoir lu tous les livres d'*Harry Potter* (versus quelques-uns seulement ou aucun) est corrélé à des réponses témoignant d'une plus grande tolérance, d'une croyance dans les vertus de la politique, d'un refus de la violence, de la torture et de la peine de mort. Par exemple, 37 % des fans d'*Harry Potter* sont favorables à la peine de mort, contre

plus de 46% chez les lecteurs partiels ou non lecteurs. De même, 37,2% des lecteurs systématiques valorisent l'égalité, contre 29,5% chez les non-fans. Et lors des élections présidentielles de 2008, 58% de ces *potterheads* ont voté pour Barack Obama (contre 45% des non-fans) et 15% seulement se sont prononcés pour son concurrent républicain John McCain (contre 23% des non-fans).

Ces associations ont été confirmées même après le contrôle statistique d'autres variables. Par exemple, le rapport particulier des lecteurs systématiques d'*Harry Potter* à la peine de mort ou à la torture se confirmait, quelle que soit par ailleurs leur orientation politique (des très libéraux aux très conservateurs). Une étude de plus petite échelle, menée en Europe deux ans plus tard auprès de scolaires et lycéens italiens et d'étudiants britanniques, confirme cette tendance : la lecture d'*Harry Potter* a conduit les jeunes s'identifiant le plus au petit sorcier à se déclarer plus tolérants vis-à-vis de groupes discriminés (immigrants, homosexuels, réfugiés). Avec la saga *Harry Potter*, son auteure J. K. Rowling aurait donc offert à la jeunesse une petite baguette magique pour changer le monde... ■

HÉLÈNE FROUARD

Pour aller plus loin...

■ **Harry Potter and the Millennials. Research, methods and the politics of the muggle generation**

Anthony Gierzynski avec Kathryn Eddy, The John Hopkins University Press, 2013.

■ **«The greatest magic of Harry Potter. Reducing prejudice»**

Loris Vezzali et al., *Journal of Applied Social Psychology*, vol. XLV, n° 2, 2015.

Boris Cyrulnik

Lire, rêver et vivre

La lecture active la rêverie et l'exploration mentale. Elle aide à se raconter des histoires, processus vital aussi bien pour les individus que pour les sociétés.

À quand remontent vos premiers souvenirs de lecture ?

J'ai un souvenir précis. Mes parents avaient disparu pendant la guerre. Ils n'étaient pas morts, ils avaient disparu... J'ai été recueilli à Bordeaux par une famille de Justes, la famille Farges. Un jour, après la Libération, alors que je jouais sous une table, j'ai entendu Mme Farges se fâcher contre sa fille, Margot: « *Mais tu ne comprends donc pas que ses parents ne reviendront jamais? Jamais!* » J'avais 7 ans. J'ai compris que mes parents étaient morts. Morts-disparus; je n'aurai jamais de certificat de décès. Cela va peut-être vous paraître étrange, mais ma première réaction a été de me dire: « *Il faut que j'apprenne à lire car on doit parler d'eux dans un journal; ainsi je saurai qui ils sont.* »

Derrière ce désir, il y avait aussi la volonté de comprendre ce qui pouvait bien se passer dans la tête des autres. J'ai eu très tôt l'intuition que seuls les livres permettaient ça: visiter d'autres mondes mentaux. Je voulais aussi pouvoir écrire l'histoire de mes parents, pour donner un peu de dignité à leur disparition, comme George Perec. En même temps, j'espérais devenir médecin, car on m'avait dit que c'était le rêve de ma mère. Voici donc le point de départ fantasmagorique de ma trajectoire de vie. Je me disais que rien ne pouvait rendre plus heureux que d'être médecin et écrivain.

Dans votre dernier livre, *La nuit, j'écrirai des soleils*, vous écrivez que les livres vous ont « sauvé ». De quelle manière ?

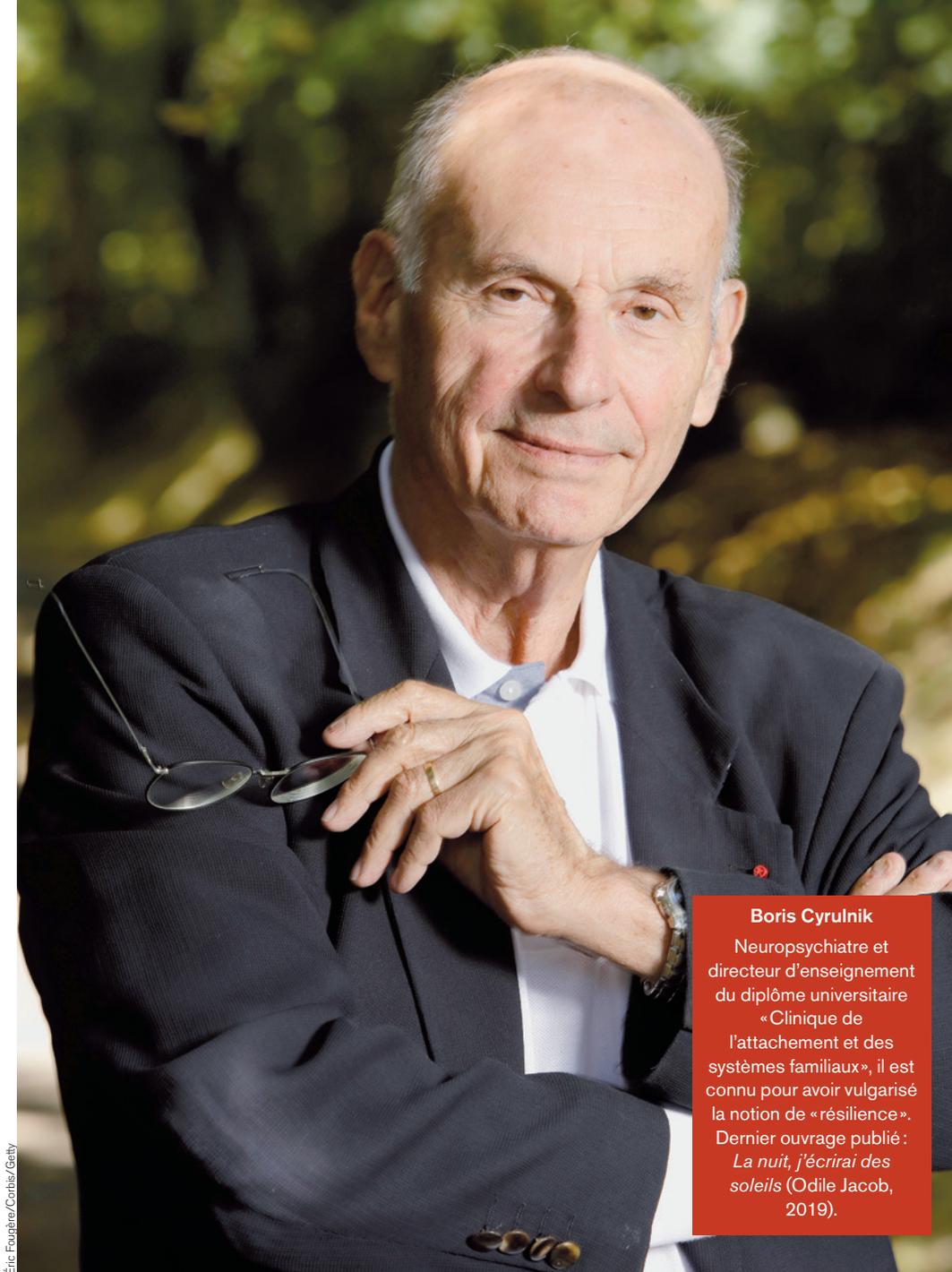
J'ai vécu un risque mortel pendant la guerre, mais j'ai reçu de l'affection. Les Justes qui m'ont recueilli me sécurisaient. À la Libération en revanche, j'ai connu un désert affectif. Je suis passé d'institution en institution. Beaucoup étaient maltraitantes, avec des moniteurs hostiles et brutaux. La seule beauté à laquelle j'avais accès était dans la rêverie. Les livres avaient ce mérite immense de m'offrir des prétextes à rêverie, ils m'aidaient à me fabriquer des histoires. Je ne lisais pas comme aujourd'hui, pour trouver des idées ou passer du bon temps. C'était tout autre chose. La rêverie permet de se façonner un univers qui nous convient. J'ai retrouvé ça chez les enfants qui ont grandi dans les orphelinats roumains. Ils se créaient des

univers de beauté avec des papiers de bonbons et des ficelles dorées, dont ils imaginaient qu'une maman les avait donnés à son enfant. Ils en tiraient des rêveries merveilleuses, souvent avec des animaux. Ces jeux leur permettaient de déclencher une sensation affective. Je me souviens pour ma part d'une rêverie où je trouvais un tronc d'arbre creux; je descendais sous la terre; j'y trouvais de la lumière et des animaux auprès desquels je trouvais un refuge face à la brutalité du monde. Je vivais dans un monde clivé. D'un côté, il y a le réel sordide, méchant, mortifère, hostile, méprisant. De l'autre, il existait un monde de beauté, de chaleur, d'affectivité, intensément ressenti. Le fait de lire et de rêver m'ouvrait la porte de cet univers-là.

Dès que vous savez lire, écrivez-vous, vous devenez lecteur, vous n'êtes plus le même, vous venez de changer votre manière d'être humain.

Qu'est-ce qui change à ce moment-là ?

C'est une idée que j'emprunte à l'éthologue Vinciane Despret. Avant d'avoir accès à l'écrit, le jeune enfant évolue dans une première planète. Il suffit qu'il soit entouré d'humains pour apprendre à parler. La planète des mots parlés est une planète interactive: elle passe par une imprégnation qui commence dès le stade fœtal. Lorsqu'une femme enceinte parle, les basses fréquences de sa voix font vibrer la bouche et la main du fœtus. À la naissance, le petit humain a donc déjà un nœud de familiarité avec ce géant sensoriel qu'il appellera « maman ». La planète des mots lus ou écrits est très différente. L'enfant n'y accède que par un effort intellectuel. Il doit aller chercher la signification de ces graphèmes, de ces bâtons, de ces BA-BA, s'entraîner pour les décoder et les écrire. Alors que le langage parlé s'acquiert dans la continuité, il existe un Rubicon du langage écrit. Ce ne sont d'ailleurs pas les mêmes zones du cerveau qui sont façonnées lorsqu'on apprend à parler et à lire. Le développement du langage oral sculpte une partie antérieure du lobe temporal gauche, alors que l'apprentissage de l'écrit modèle la partie postérieure du lobe temporal gauche. On change donc neurologiquement!



Eric Fougère/Corbis/Getty

◆
« Les livres
avaient ce
mérite immense
de m'offrir
des prétextes à
rêverie. »
◆

Boris Cyrulnik

Neuropsychiatre et directeur d'enseignement du diplôme universitaire « Clinique de l'attachement et des systèmes familiaux », il est connu pour avoir vulgarisé la notion de « résilience ». Dernier ouvrage publié : *La nuit, j'écrirai des soleils* (Odile Jacob, 2019).

Superhéros ou princesses, les enfants se passionnent souvent pour des héros stéréotypés. Pourquoi ?

Le besoin de héros est une preuve de vulnérabilité. Si l'on a confiance en soi, on n'a pas besoin de héros, on a juste besoin de jouer avec quelqu'un que l'on estime. Une petite fille qui joue à être une princesse cherche une image compensatoire. Elle ne se sent pas princesse, et s'en inquiète. Quand un garçon se rêve en Superman, c'est le signe qu'il se sent petit : il a besoin de rêver qu'un jour il sera grand et fort. On retrouve ce mécanisme chez les adultes. Ce ne sont pas les riches qui se passionnent pour les familles royales, mais les gens du peuple. Et j'ai souvent croisé des gens très pauvres qui dépensaient un fric fou dans les jeux d'argent : ils se donnaient le rêve, à travers ces dépenses, de gagner un jour cet argent dont ils avaient besoin. Il s'agit d'un mécanisme compensatoire, respectable, mais qui témoigne d'un sentiment de malaise. Il s'observe aussi à l'échelle collective. En période de guerre, la littérature

grouille de généraux courageux, de beaux soldats qui se sacrifient, des pioupious, des bidasses, avec parfois l'humour pétomanie qui va avec ; alors qu'en temps de paix, ces personnages nous ennuiant, et cet humour nous échappe. Nous n'en avons plus besoin.

Se projette-t-on de la même manière dans la fiction selon qu'on lit un livre ou qu'on regarde un film ou un dessin animé ?

Non, car on ne pense pas de la même manière. Quand je lis ou écris, j'utilise des abstractions : des bâtons et des ronds, des lettres. Ce sont ces signes abstraits qui déclenchent une émotion, un intérêt, une réflexion... Lorsque je vois passer une princesse dans son carrosse à la télévision, ma réaction est suscitée par une image. L'émotion peut être délicieuse dans les deux cas, mais l'outil déclencheur est différent : l'arbitraire du signe d'un côté, l'image de l'autre. L'écrit favorise une pensée abs-

► traite, tandis que l'image enclenche une pensée analogique. La pensée par image est plus archaïque; c'est celle qui domine chez le paysan, qui est le premier à voir que la terre manque d'eau, ou chez le maquignon, seul à voir que le cheval boîte... Je fais cette distinction sans aucune condescendance. Mais à l'heure où l'image se développe à une vitesse folle, il faut avoir conscience qu'il y a là deux manières de savoir, de comprendre le monde, peut-être même deux styles existentiels. Le langage écrit ouvre davantage sur l'exploration, le rêve et l'utopie.

Certains philosophes affirment que la lecture, en nous proposant toute une palette de caractères humains, exercerait notre capacité d'empathie. Qu'en pensez-vous ?

Les livres sont des porte-parole. Ils permettent de pénétrer d'autres mondes mentaux et servent donc une pédagogie de l'empathie. Prenons l'exemple d'un parent blessé, marqué par un traumatisme, dont le flot d'émotions entrave la capacité à se raconter. On peut dire à son enfant: «*Lis ce livre, tu comprendras ce que ton père n'ose pas te dire.*» Cependant, l'empathie a aussi des versants pathologiques, elle ne rend pas nécessairement plus humaniste. Quand j'étais petit, j'étais enchanté par le *Journal des voyages*, qui glorifiait la colonisation. Cette lecture me mettait des paillettes dans la tête. Je m'enthousiasmais devant les exploits de glorieux explorateurs. Mon empathie n'allait pas jusqu'à m'éclairer sur le fait que nous massacrons d'autres civilisations en imposant la nôtre. Nous savons aujourd'hui que l'empathie est un processus de développement continu, qui peut s'arrêter en cours de route. En vieillissant, j'ai fini par me demander s'il était légitime d'imposer notre conception de la vie en société, en méprisant les mœurs des autres et en pillant leurs biens.

Le *Journal des voyages* est le type même de lecture qui suscite une empathie partielle: il ne s'y communique qu'une vision du monde, souvent édulcorée. Les auteurs, s'adressant à l'ami idéal, cherchent à créer une collectivité de gens qui penseront tous comme eux. On retrouve ce type de récits héroïques, favorisant l'identification et l'admiration, dans les régimes totalitaires.

Vous avez beaucoup travaillé sur la notion de résilience. Le livre en est-il un instrument possible ?

Clairement, oui. Un livre saura dire avec élégance, de manière convaincante, ce que je ne sais ou n'ose pas dire. Il est un représentant de soi, un délégué narcissique. Il est mon soutien, mais représente aussi un lien avec autrui. Quand j'étais enfant, je pensais qu'être juif, c'était être condamné à mort. Ce n'était pas une idée absurde: autour de moi, tout le monde avait disparu et j'avais bien compris qu'on voulait me tuer. J'entendais dire qu'il relevait de l'hygiène raciale d'éliminer la «vermine» juive qui semait la peste dans le monde entier. Que si on arrivait à éradiquer les Juifs, le monde connaîtrait mille ans de bonheur. C'était le seul discours que je connaissais; il me semblait donc légitime. Quand sont

parus *Le Dernier des Justes* (1959) d'André Schwarz-Bart, *Les Guichets du Louvre* (1960) de Roger Boussinot ou *Un sac de billes* (1973) de Joseph Joffo, j'ai ressenti un réconfort énorme. Grâce à ces livres, les Juifs devenaient des gens émouvants, affectifs, rigolos ou pas. Ils étaient des familles, composaient un monde humain que j'ignorais jusque-là. Ces livres m'ont donc véritablement fait du bien. J'étais très sensible à la formulation. Ce qui soigne, ce n'est pas de lire ou dire des mots, c'est l'élaboration d'une forme verbale, l'artisanat de l'écriture, l'agencement des prosodies. Quand la parole est élaborée, elle donne une autre forme à l'expérience vécue.

L'écriture remplit-elle la même fonction ?

Oui. D'ailleurs, je lisais aussi pour apprendre à mieux écrire. Je voulais m'exprimer de manière précise, sans bafouiller. Qu'il s'agisse de fiction ou d'essai, de lecture ou d'écriture, le monde sur le papier est un univers d'inventions, une création verbale. Nos blessures s'y métamorphosent grâce au travail des mots et l'intention de faire une phrase à partager. C'est ça qui fait du bien. Face à un beau texte, j'éprouve un plaisir physique. Je me dis: «*Qu'est-ce que c'est bien dit! Que j'aime ce monde de beauté, de courage, de précision, de générosité! Ce monde inventé sur le papier, c'est ça le vrai monde, c'est celui-là qui vaut la peine d'être vécu.*» Au sens propre: ça vaut la «peine» de lire ou d'écrire, parce qu'ensuite on se sent bien.

Nous avons tous en nous une bibliothèque intérieure, avec quelques trésors qui, plus que les autres, nous parlent et parlent de nous. Quels sont les livres qui ont compté dans votre vie ?

Il y a eu *Un sac de billes* qui m'a soigné de mon malheur d'être né juif. *Oliver Twist* (1837), orphelin comme moi, grand résilient. *Sans famille* (1878) a été très important. Rémi était à la fois mon porte-parole et mon porte-rêves. Malgré l'abandon, la solitude et la série de catastrophes qu'il connaissait, il trouvait toujours un moyen de transformer son malheur en poésie, en inventant des pièces de théâtre avec des chiens, des chats et des singes... Je lisais ses aventures avec éblouissement. Il y a aussi eu Jules Vallès - *L'Enfant* (1879) et *L'Insurgé* (1886) - qui me disait qu'il fallait s'engager socialement pour participer à l'aventure humaine. J'ai eu une période où j'aimais beaucoup Maupassant: il racontait bien le monde glauque dans lequel je vivais, tout en montrant qu'il était possible de le faire évoluer. Il y avait dans ses nouvelles une dimension quasi médicale à laquelle j'étais déjà sensible. Maupassant, poursuivant une sémiologie sociale, me disait qu'en observant les symptômes, on pouvait s'attaquer à les faire disparaître. Il y en aurait encore beaucoup à citer, qui tiennent chacun leur rôle dans mon monde mental. Mais ceux-là, à coup sûr, trônent en bonne place dans ma bibliothèque intérieure. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ



L'écrivain Jean-Paul Dubois parraine une enfant angolaise sans-papiers à Tournefeuille, dans la banlieue de Toulouse, 2006.

Photo: POR / La Dépêche du Midi / MaxPPP

Les écrivains peuvent-ils changer le monde ?

Dans un contexte de crise, de nombreux écrivains affirment leur utilité sociale, convaincus qu'ils peuvent par leurs récits améliorer les vies ordinaires et réparer une société en miettes. À tort ou à raison ?

La littérature pour réparer le monde ? Cette idée fait désormais l'unanimité. Elle se décline de manières multiples. « Fécamp : une biographie recueille la parole de patients en fin de vie », titre *Le Parisien* ; « Une pharmacie poétique s'ouvre, pour le bien-être de tous », raconte *ActuaLitté* ; « Les romans qui nous aident à vivre », promeut une émission de France Inter ; « Les histoires lues aux enfants peuvent les rendre plus empathiques », avance *Slate* ; « Comment lire des livres aide à vivre plus long-

ALEXANDRE GEFEN

Directeur de recherche au CNRS et critique littéraire, il a publié, entre autres, *Réparer le monde. La littérature française au 21^e siècle*, Corti, 2017.

temps », démontre *Santé magazine*... Lire, écrire, partager ses lectures : autant d'activités que notre société considère désormais comme utiles à nos vies, parce qu'elles leur donnent du sens et de la force. L'âge classique s'était plu à faire des belles lettres une forme d'éducation et d'enseignement moral ; apparentée à la

plus haute philosophie, l'âme romantique avait fait de la littérature une forme de plaisir suprême, détaché et supérieur. On dirait que notre époque à la fois hédoniste et inquiète veut, quant à elle, rapporter la littérature à un principe de bien-être individuel et social. Que l'on s'appuie sur la psychologie de la lecture, la psychanalyse ou au contraire les sciences cognitives, l'heure est à proclamer les bénéfices individuels de la littérature, son utilité sociale, à défendre la productivité morale de la fiction et les bénéfices de l'ironie réflexive. Alors que ▶

► la littérature était précédemment considérée comme un passe-temps inutile, les écrivains sont aujourd'hui vus comme des acteurs à part entière essentiels de nos vies et de nos cités. «Bibliothérapie», fabrication de récits en hôpitaux ou en ephad, ateliers d'écriture, groupes de lecture, résidences d'écrivains, rencontres en librairie convergent pour justifier, encourager et financer ce que Valéry Larbaud appelait il y a encore un siècle un «*plaisir impuni*», au point que les lignes de distinction entre littérature et médecine, littérature et action sociale, littérature et convivialité, littérature et éthique se brouillent parfois désormais. Le vieux concept de catharsis, le principe psychologique d'une identification aux personnages, ou encore la notion éthique d'empathie, sont mobilisés pour comprendre les effets de la littérature: une équipe de chercheurs néerlandais s'intéresse à la capacité de la fiction à développer notre empathie en nous transportant dans d'autres vies dans un article paru dans le prestigieux *PlosOne*, alors que la non moins fameuse revue *Science* publie une étude soulignant les gains en termes de compétence sociale et de compréhension d'autrui.

Une longue tradition philosophique

Les bénéfices de la littérature sont d'abord individuels. Il existe à leur propos une profonde tradition philosophique qui n'a attendu ni les redécouvertes de neurosciences ni les théoriciens du développement personnel et de l'optimisation de soi en contexte néolibéral. Revenant à une conception humaniste de la lecture, celle d'un Montaigne, et reprenant à Hannah Arendt l'idée qu'une vie doit être réélaboree par l'imagination pour être pleinement vécue, Paul Ricœur a proposé la notion d'«*identité narrative*», concept philosophique qui permet de lier les herméneutiques du sujet et les récits littéraires. D'une part, la construction du sujet est un processus de narration apparentée à celui de la fiction, faisant de chacun une sorte de romancier de sa vie («*l'his-*



Philippe Lançon reçoit le prix Fémina en 2018 pour *Le Lambeau*, livre dans lequel il raconte l'attentat de Charlie Hebdo au cours duquel il a été blessé.

toire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même», écrit Ricœur); d'autre part, cette construction toujours à refaire (*l'autopoiesis*) emprunte ses modèles aussi bien au récit historique qu'à la fiction: elle se nourrit d'histoires. La valeur de la lecture autant que celle de l'écriture littéraire se trouvent donc justifiées par la philosophie morale la plus exigeante. La fiction littéraire ne tend pas à perturber nos conduites de vie en nous divertissant ou en nous arrachant à nous-mêmes: au contraire, elle participe de la connaissance de soi, contribue au perfectionnement moral, éclaire l'action, aide à recoudre nos déchirures individuelles et collectives.

Le magnifique récit de Philippe Lançon, *Le Lambeau*, témoigne de la reconstruction dans la littérature et par la littérature de ce journaliste blessé lors de l'attentat de *Charlie Hebdo*. Il manifeste formidablement de la puissance de l'art pour surmonter un trauma individuel. Il rejoint en cela toute une tradition de textes qui font du récit un contre-feu à la maladie, aux blessures, au viol ou au deuil, d'Annie Ernaux à Christine Angot en passant par Chloé Delaume ou Camille Laurens. Mais derrière les effets psychologiques de l'écriture et de

la lecture, s'esquisse un projet plus vaste d'intervention et d'action dans lequel la littérature est supposée changer le monde, non selon le mot d'ordre existentiel ou politique d'un romantisme révolutionnaire, mais plus discrètement, par sa capacité à dévoiler, analyser, reformuler, mettre en scène les faits, à recenser, critiquer et retravailler les discours, en dessinant des pistes de transformation par sa capacité à créer des communautés virtuelles et à dessiner en poésie ou en fiction des possibles.

Dévoiler et réparer

La littérature veut nous aider à mieux vivre dans nos existences ordinaires, mais aussi faire face au monde, agir, remédier aux souffrances sociales. Parce qu'elle met des mots sur les maux, et permet aux individus et aux communautés de se réapproprier leurs histoires, elle serait d'abord «*réparatrice*», pour reprendre une formule empruntée à l'humaniste juif Isaac Louria, qui évoquait la tâche immense de «*réparer le monde*» (*tikkun olam*) et que le roman de Maylis de Kérangal a repris dans un titre resté célèbre: *Réparer les vivants* (2014). Dans un essai paru en 2017, *Réparer le monde*, je fais l'hypothèse que la promesse d'une littérature qui guérirait, qui soignerait, qui aiderait, qui

Christophe Archambault/AFP

sauverait ou, du moins, qui «ferait du bien», a fait retour dans une littérature française contemporaine. Tout se passe, me semble-t-il, comme si, dans nos démocraties privées de grands cadres herméneutiques et spirituels collectifs, le récit littéraire promettait de penser le singulier, de faire mémoire des morts, de donner sens aux identités pluralisées en constituant des communautés: en mettant des mots, comme le fait François Bon par exemple, sur la désindustrialisation (*Daewoo*, 2004), ou en évoquant comme Marie-Hélène Lafon les vies décentrées des petits paysans de province, les écrivains vont retisser les territoires. En explorant les béances de l'histoire officielle, ses impuissances, ses refus, la littérature va permettre de combler le récit national en faisant entendre la voix des invisibles ou en dévoilant les angles morts: Éric Vuillard dévoilera les indignités françaises de 1936 (*L'Ordre du jour*, 2017), Patrick Modiano exhamera le nom de Dora Bruder dans le roman du même nom, Laurent Mauvignier reviendra sur les acteurs oubliés de la guerre d'Algérie (*Des hommes*, 2009). Face au présent, à

la mondialisation, au libéralisme économique, les écrivains tenteront de saisir le devenir de nos formes de vie, qu'il s'agisse comme Éric Reinhardt de penser la vie des cadres d'une multinationale (*Le Système Victoria*, 2011), d'accompagner avec Arno Bertina un abattoir industriel en grève (*Des châteaux qui brûlent*, 2017), ou de s'intéresser au quotidien de ceux qui travaillent à la Défense avec Vincent Message (*Cora dans la spirale*, 2019).

Les politiques de la littérature

Les écrivains actuels témoignent d'une attention toute particulière à la question de la vulnérabilité, celle des SDF ou des migrants, que ce soit à travers le recours à l'enquête documentaire (*Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas, 2010), la méditation personnelle (*À ce stade de la nuit* de Maylis de Kérangal, 2015) ou la pure fiction (*La Mer à l'envers* de Marie Darrieussecq, 2019). On peut y déceler une ultime forme d'alerte et de «justice poétique», pour emprunter une formule à la théoricienne américaine des vertus éthiques du roman, Martha Nussbaum. Quant aux nombreux récits s'attachant à l'écologie, ils manifestent le désir de sauver par le souvenir des lieux ravagés par l'Anthropocène (les méditations sur les espaces sauvages de Jean-Loup Trassard, par exemple), la volonté de se faire l'avocat des espaces sauvages et de proposer par la littérature une attention décentrée de l'humain, voire un nouveau panthéisme réintégrant au monde humain le monde naturel. Non seulement la littérature va stimuler notre vigilance en produisant des dystopies*, non seulement elle enrichit notre réflexion de mondes contrefactuels*, mais elle nous rend sensibles à l'altérité ordinaire que nous côtoyons: vies banales ou bancales, existences fragiles, invisibles ou menacées.

Ces tentatives peuvent-elles vraiment changer le monde? Cette littérature d'intervention née en même temps que la crise n'est-elle pas un pis-aller lorsque les outils de transformations sociales

deviennent impossibles? Que penser des formes d'intervention directe de l'écrivain dans la cité: demander aux écrivains d'accompagner des sans-emploi, d'aller dans les hôpitaux, de prendre soin des sans-papiers, n'est-ce pas une manière de renoncer à l'action et au politique, en oubliant l'horizon collectif et les cadres globaux nécessaires pour penser les problèmes sociaux ou écologiques? Pis, demander à un roman de fournir du bien-être, de participer au développement personnel, n'est-ce pas, par une ruse du néolibéralisme, exiger de la littérature qu'elle participe de la performance du sujet, de son adaptabilité à la brutalité économique, et souscrire à un programme sociétal imposé de résilience?

La littérature doit-elle devenir utile?

La tradition de l'art pour l'art revendique l'absolue autonomie du champ littéraire, comme l'a montré Pierre Bourdieu dans *Les Règles de l'art* (1992). La question n'est pas que française. Une œuvre peut-elle en même temps produire une forme originale, un style, une analyse juste et une projection politique pertinente? Un récent papier du *New Yorker*, sous la plume de Lee Siegel, demandait si la «littérature devait devenir utile». L'idée kantienne que l'art est une «finalité sans fin» reste la base sur laquelle l'art moderne s'est construit, en rompant avec toute assignation à produire de la morale. Mais elle semble désormais bien en décalage avec les pratiques contemporaines qui mettent les œuvres au service d'analyses sociales, de réparations historiques, de compréhensions identitaires, de revendications écologiques: que la littérature se perde dans ce tournant éthique et politique ou qu'elle gagne une justesse descriptive et une pertinence critique lui conférant une légitimité nouvelle, qu'elle se dissolve ou se transforme dans la quête d'un humanisme du bien-être et du vivre-ensemble, sera assurément la question centrale de nos futurs débats sur la nature et le rôle de l'art. ■

MOTS CLÉS

DYSTOPIE

Récit de fiction mettant en scène une société imaginaire dominée par un pouvoir totalitaire ou une idéologie mortifère. 1984 de Georges Orwell ou *Farhenheit 451* de Ray Bradbury sont des classiques du genre. À travers la fiction d'anticipation, l'auteur entend généralement avertir le lecteur des dangers d'une idéologie émergente.

HISTOIRE COUNTERFACTUELLE

Récit tirant le fil d'un scénario historique alternatif. Que se serait-il passé si Ponce Pilate avait gracié Jésus, si la Révolution française n'avait pas eu lieu ou si Hitler avait gagné la guerre? À la rentrée littéraire 2019, Leonora Mínoa imagine dans *Rouge impératrice* une Afrique dominant l'Occident et Laurent Binet dans *Civilizations* un monde où Christophe Colomb n'aurait pas découvert l'Amérique.



La librairie indépendante Obliques sise à Auxerre (Yonne).

Oui, l'édition résiste !

En crise, la littérature ? Pas si simple. Certains titres littéraires conquièrent en masse les lecteurs français.

PALOMA BLANCHET-HIDALGO

« **L**a crise de la lecture n'est pas un vain mot », déclare l'éditrice Sabine Wespieser. « Il n'y a plus de gros lecteurs », estime quant à lui Claude de Saint-Vincent, directeur général du groupe éditorial Média-Participations. Le Syndicat national de l'édition (SNE) a annoncé, en juin 2019, une baisse de 4,38 % du marché par rapport à 2017. En cause, selon Vincent Monadé, président du Centre national du livre (CNL) : la montée en puissance de la culture d'écran ou la diversification de l'offre de loisirs. Une tendance que dessinent depuis une trentaine d'années les rapports consacrés à la lecture de livres dans

la population française. En témoignent les enquêtes officielles sur les pratiques culturelles des Français, conduites à l'initiative du ministère de la Culture en 1973, 1981, 1988, 1997 et 1998.

Un livre vendu sur quatre est un roman policier

Et pourtant, les Français lisent ! Des essais aux livres pratiques, en passant, bien sûr, par la littérature. C'est bien ce que révèle le grand rapport sur les pratiques de lecture dans l'Hexagone, publié en mars 2019 par le CNL et Ipsos - une enquête réalisée auprès de 1 000 personnes de 15 ans et plus. Ce baromètre, publié tous les deux ans depuis 2015,

rend compte d'une certaine stabilité : malgré la concurrence des autres industries culturelles, en 2019, 88 % des Français se disent lecteurs. Il s'agit de lecteurs toutes catégories : romans, essais, dictionnaires, livres scientifiques.

Mais qu'en est-il des publics lisant de la littérature ? On constate quelques évolutions remarquables depuis 2017 : un accroissement de la part d'hommes lecteurs (85 % contre 79 %), une augmentation de la part des 15-24 ans (91 % contre 82 %) comme des 65 ans et plus (96 % contre 89 %). Surtout, les Français ont modifié leurs habitudes de lecture : alors qu'elles étaient à la marge de la littérature « générale », selon le jargon des éditeurs,

les littératures populaires et les lectures de «mauvais genres» ont explosé (bande dessinée, manga, littératures de l'imaginaire, littérature policière). Le roman, dans sa diversité, donc, est plébiscité à 74 % et les bandes dessinées-mangas-comics à 51 %. Les 15-24 ans, globalement plus lecteurs qu'en 2017 (+8 points), élisent à 57 % les livres de science-fiction et de fantastique. Deux genres littéraires, en particulier, progressent : les romans de science-fiction et les mangas, dont la France demeure le deuxième consommateur mondial, après le Japon. Le polar et le roman policier ne sont pas en reste. V. Monadé estime qu'en France, un livre vendu sur quatre est un roman policier. On pense, notamment, aux thrillers psychologiques de Mary Higgins Clark ou de Patricia Cornwell, aux policiers d'Harlan Coben, ou encore à la française Fred Vargas, dont le dernier roman, *Quand sort la recluse*, a été vendu en trois fois plus d'exemplaires qu'*Un appartement à Paris*, de Guillaume Musso ! Or, le profil type du grand lecteur, avance V. Monadé, est féminin. Car, si 31 % des Français lisent plus de vingt titres – de littérature ou non – par an, les femmes sont de plus grandes lectrices encore. Elles ont lu 26 livres en moyenne au fil de l'année écoulée, quand leurs homologues masculins n'en ont lu que 17. Déjà, les résultats de la dernière enquête statistique sur les pratiques culturelles menée par le

Sur liseuse aussi

On compte, selon l'étude Ipsos de 2019, 24% de lecteurs de livres numériques. Ce lectorat mixte (49% de femmes contre 51% d'hommes) reste plutôt marqué : jeune (40 ans en moyenne), CSP+ (32%), étudiant (18%) et francilien (25%). Comme pour la littérature papier, l'enquête fait apparaître une proportion croissante d'amateurs de romans de science-fiction (52% contre 34% en 2017) et de mangas-comics (40% contre 32% en 2017). ■ P.B.-H.

sociologue Olivier Donnat en 2008 mettaient en lumière la prédominance des femmes en la matière, grandes lectrices de fiction tous âges confondus (1). Pour cet auteur, il s'agit même d'une « opposition » entre les sexes, qu'on retrouve dans toutes les catégories sociales : « *Au sein des catégories les plus cultivées, cette opposition porte sur les grands auteurs ou la "bonne littérature" d'une part et les livres d'art et les essais d'autre part, dans les catégories intermédiaires, entre les best-sellers et les livres de reportage ou de sciences et techniques, alors que dans les milieux d'employés ou ouvriers, elle met aux prises les romans sentimentaux et les livres pratiques (2).* »

Publics multiples

Mais le type de lecture est-il vraiment déterminé par le milieu social ? Dans son essai *La Distinction* (1979), Pierre Bourdieu révélait comment les classes supérieures se distinguaient en s'appropriant les pratiques culturelles tenues pour les plus nobles et « légitimes ». La hiérarchisation sociale du public, théoriserait-il, sous-tend la hiérarchie des produits culturels. Cette analyse classique est aujourd'hui contestée. Car nous serions entrés, selon le sociologue Hervé Glévairec (3), dans un régime de « pluralité des ordres culturels » : les « mauvais genres » semblent aussi « légitimes » que la « littérature générale ». De même, à partir d'une de ses enquêtes sur la pratique de la lecture en prison, le sociologue Jean-Louis Fabiani (4) considère que, dans une réalité culturelle de plus en plus complexe, la multiplicité des publics prévaut. Aussi, leur évaluation sur une échelle de « légitimité » s'avère dépassée.

De fait, la « crise » sans cesse déplorée de la lecture – un stéréotype en vogue dans les médias – ne touche qu'une forme particulière de littérature : le corpus canonique de la « grande » littérature, dont les contours sont flous et susceptibles de varier selon les époques. Les propos déclinistes sur la baisse de la lecture occultent en réalité le succès de nombreux ouvrages littéraires. Une bipolarisation s'accélère, constate Olivier

La vitalité de la littérature jeunesse

La littérature jeunesse se porte bien, comme le rappelle la sociologue Sylvie Octobre (1). En atteste l'attrait des adolescents pour les séries : *Twilight* de Stephenie Meyer, *Harry Potter* de J. K. Rowling, ou encore *Les Chevaliers d'émeraude* d'Anne Robillard. En 2018, les ventes de livres jeunesse en librairie indépendante atteignaient 17 %, en deuxième position après la littérature (27 %). Une progression de + 1,9 % en 2018, selon le Syndicat de la librairie française (SLF). ■ P.B.-H.

(1) Sylvie Octobre, « Comment lire à l'ère des smartphones ? La lecture et les jeunes », in Françoise Legendre (dir.), *Bibliothèques, enfance et jeunesse*, Cercle de la librairie, 2015.

Nora, directeur des éditions Grasset, avec, d'un côté, « *de moins en moins de références qui se vendent de plus en plus et, de l'autre, de plus en plus de références qui se vendent de moins en moins* ». *Da Vinci Code*, le célèbre thriller ésotérico-religieux de Dan Brown, n'a-t-il pas séduit plus de 500 000 lecteurs français, dès sa parution, en 2004 ? *Ce qui ne me tue pas*, quatrième tome de la saga policière *Milénium*, écrit par le Suédois David Lagercrantz, n'a-t-il pas été vendu à 6 millions d'exemplaires en France en 2015 ? Conclusion : oui, les Français lisent encore. Leur prédilection ? « Mauvais genres » et *best-sellers*. ■

(1) Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Enquête 2008*, La Découverte, 2009.

(2) Olivier Donnat, « Lecture, livre et littérature à l'ère numérique », *L'Observatoire*, 2010/3.

(3) Hervé Glévairec et Michel Pinet, « De la distinction à la diversité culturelle. Éclectismes qualitatifs, reconnaissance culturelle et jugement d'amateur », *L'Année sociologique*, 2013/2.

(4) Jean-Louis Fabiani, *Après la culture légitime. Objets, publics, autorités*, L'Harmattan, 2007.

La littérature, remède à nos douleurs

En mettant des mots sur nos pensées les plus confuses, en nous touchant et en nous berçant de sa musicalité, la littérature fait du bien à l'âme.

Tel est le pari de la bibliothérapie, dont les usages progressent et se diversifient.

RÉGINE DETABEL

Écrivaine et formatrice en bibliothérapie. Auteure de *Les livres prennent soin de nous*, Actes Sud, 2015, elle a créé le concept de bibliocréativité, auquel elle consacre ses formations.

On peut compter sur les livres. Romans d'hier ou d'aujourd'hui, recueils de poésies, certains livres nous épaulent à divers moments de notre existence. Non pas ceux qui nous délivrent des conseils ou des formules plates, mais plutôt ceux qui interrogent le monde d'une manière créative. Par leur puissance d'humanité, par leur force d'expression, ils prennent soin de nous. Ils

ont le pouvoir de nous apaiser par l'ordre de leur syntaxe, le rythme et la musicalité de leurs phrases, et même par le toucher sensuel de leur papier. Par les récits qu'ils nous soumettent, ils ont ce

pouvoir étonnant de nous arracher à nous-mêmes, à notre douleur, pour nous emporter vers de nouvelles destinations, souvent insoupçonnées.

D'où vient donc ce pouvoir d'agir sur nous ? Les livres nous offrent d'abord une éducation sensible. Ils éveillent notre attention à certains moments de la vie, auxquels ils donnent du sens et de l'importance. De tout petits détails du quotidien, de la nature, du corps, jusqu'aux grandes expériences humaines, comme l'art d'aimer. « *Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour* », disait déjà La Rochefoucauld. « *Je ne serais peut-être jamais tombée amoureuse si je n'avais pas lu* » À la recherche du temps perdu... » témoigne encore la psychanalyste Catherine Millot. Même si les non-lecteurs peuvent tomber amoureux, la culture amoureuse fait néanmoins partie de ces grandes histoires qui se transmettent, s'enseignent et, oui, s'apprennent... Chaque expérience humaine s'est ainsi constituée d'abord dans un récit.

Robinson Crusoé, manuel de survie

Robinson Crusoé (1), le *best-seller* de Daniel Defoe, paru il y a trois cents ans, est souvent présenté en bibliothérapie comme le grand livre des gestes de survie. Il peut en effet être lu comme un livre de ressources, notamment face à la dépression.

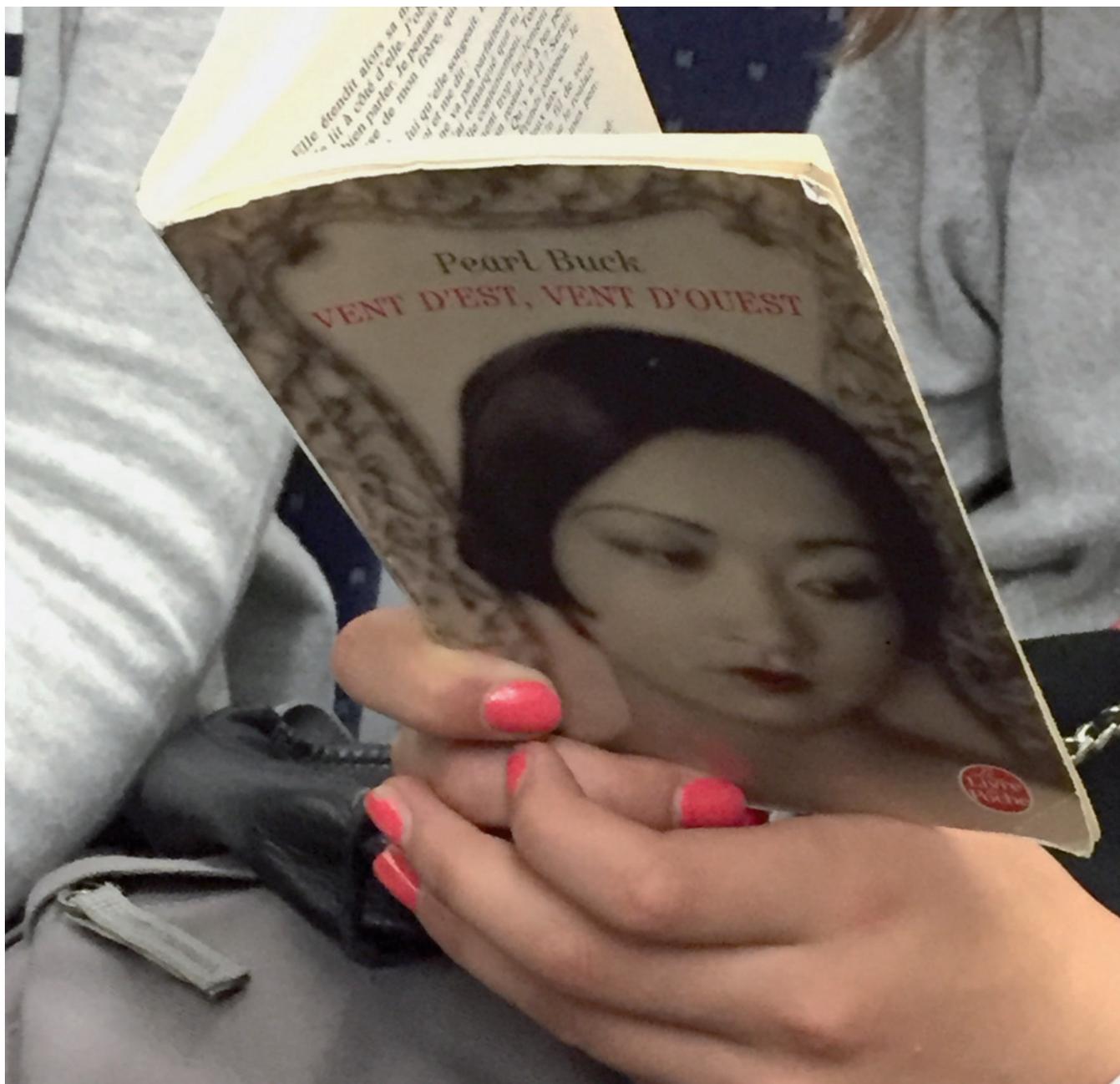
La force de ce roman consiste d'abord à mettre des mots sur les sensations physiques de l'abandon. Mais Robinson ne se contente pas de rester à pleurer sur la plage en agitant les bras dans l'espoir qu'un navire viendra le chercher. Il doit entamer – et le lecteur avec lui – le grand ballet des gestes qui sauvent : des mouvements ténus au début (rassembler quelques pierres pour le foyer, couper du bois) puis de plus en plus complexes et symboliques (planter un arbre, raboter une planche, adopter un animal). Tous les gestes de retour à la vie sont

énumérés, toutes les sensations physiques du mouvement sont présentes. Ainsi, le lecteur, après s'être identifié au naufragé, se prend-il au jeu de la sortie de l'abîme. Ranimé par Robinson, vivant avec lui chaque geste de reprise de soi, il respire quand il a enfin le courage de monter une tente au lieu de dormir à la belle étoile, et puis de sculpter une pirogue. Il ressent de la joie devant ces gestes positifs : le bois flotte, donc le naufrage s'éloigne, et même si la douleur et l'oppression sur la poitrine sont toujours fortes, la noyade fait moins peur. Robinson aide ainsi à apprivoiser progressivement le désespoir, autorise des modifications de nos manières de penser, actionne la remontée, ouvre enfin la voie à la résilience. ■ R.D.

(1) Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, 1719, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2001.

L'expérience intérieure

Dans un autre registre, André Gide avait observé, durant la Grande Guerre, que les journalistes qui n'étaient pas allés au front avaient pourtant fourni les éléments de langage qu'utilisèrent ensuite les soldats pour se raconter au retour des tranchées. On se raconte et on se pense, presque toujours, avec les mots



Élise Lièvre

et expressions employés par d'autres avant nous. Plus encore, explique Jean Starobinski, théoricien de la littérature, nos sentiments et nos émotions sont largement tributaires des formes langagières ou artistiques dans lesquelles ils se sont exprimés. On ne peut saisir ce que nous ressentons, nos inclinations, nos états d'âme, que s'ils se sont laissés représenter dans une forme verbale. Voilà pourquoi, selon lui, l'expérience intérieure serait indissociable de ces phrases qui offrent à nos émotions les plus intimes le modèle possible de leur expression.

Le pouvoir de la littérature s'exerce aussi d'autres manières. Parce qu'elle

La lecture active le corps

Où notre corps est-il tandis que nous lisons ? Il s'affaire. Des microcontractions musculaires, des mouvements involontaires du larynx ou de la bouche accompagnent la pensée. L'essai de Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être* (2011), nous éclaire sur la part physiologique de la lecture : « *L'expérience concrète du sens a une véritable dimension motrice, et pas seulement intellectuelle. "Regardant" faire ou penser des personnages, nous esquissons en effet des gestes ou des quasi-gestes; (...) la compréhension n'est pas inerte, elle*

consiste justement à activer en nous des "simulations" gestuelles (...). »

Dans les études conduites autour des « neurones miroirs », on fait également l'hypothèse que la lecture d'un verbe qui décrit un corps en mouvement, ou simplement celle du nom d'un outil, activeront les mêmes états mentaux que le fait de courir ou d'accomplir effectivement telle ou telle action. Au fond, lire un mouvement, c'est déjà le simuler. La lecture la plus apparemment passive est donc en fait une occupation terriblement active! ■ R.D.

La maladie, un thème romanesque

La romancière anglaise Virginia Woolf (1) trouvait étonnant que la maladie ne figure pas parmi les thèmes majeurs de la littérature, à égalité avec l'amour, alors qu'elle nous touche si souvent et si profondément. Pourquoi n'y aurait-il pas de grands romans consacrés aux modifications des états de conscience causées par la grippe ? Ou des odes à la rage de dents ? La douleur, la dépendance ou la vulnérabilité ne sont pas des accidents de parcours, qui n'arriveraient qu'aux autres, mais bien le lot de tous. Dans ces épreuves, nous avons mal à toute notre vie (2), à tout notre être, et ne sommes jamais réductibles à un simple problème physique, purement

médical (3). Mais, pour parler de la maladie, il faut inventer une nouvelle langue, capable de dire la souffrance. À la suite de Virginia Woolf, pionnière, la littérature du 20^e siècle a produit de grands romans sur l'épreuve de la maladie. Citons par exemple *Mars de Fritz Zorn* (1979), *La Tanière éclairée de Max Blecher* (1989), *Hors de moi de Claire Marin* (2008), *D'autres vies que la mienne*, d'Emmanuel Carrère (2009), *Réparer les vivants de Maylis de Kerangal* (2014) ou *Une joie féroce de Sorj Chalandon* (2019). ■ R.D.

(1) Virginia Woolf, *De la maladie*, 1930, rééd. Rivages, 2018.

(2) David Le Breton, *Tenir. Douleur chronique et réinvention de soi*, Métailié, 2017.

(3) Rita Charon, *Médecine narrative. Rendre hommage aux histoires de maladies*, Sipayat, 2015.

► est musicale ou porteuse de symboles et de figures de style, elle se fait *stimulus* du psychisme et vient nous toucher en amont même de tout effort de compréhension.

Enfin, en lisant, chacun crée un « espace à soi », entame un dialogue intime avec lui-même, favorisant la reconquête de sa position de sujet. L'écrivain Pierre Guyotat parle du « geste de texte », geste thérapeutique qui relance une personne vers sa créativité, vers sa subjectivité, en l'extrayant, ne fût-ce que momentanément, de l'emprise du réel.

Action thérapeutique

Pour toutes ces raisons, la littérature peut soigner. L'idée d'utiliser les mots dans une perspective thérapeutique n'est d'ailleurs pas nouvelle. Elle est née il y a des milliers d'années quand, autour du premier feu de camp, quelqu'un a pris la parole pour raconter une histoire de chasse ou de dieu... Diodore, historien grec du 1^{er} siècle av. J.-C., considérait les livres comme des « remèdes de l'esprit ». Depuis l'Antiquité, le corps, la littérature et le soin ont souvent évolué ensemble.

Le terme de bibliothérapie est apparu en 1961. Le *Webster International* en donnait alors la définition suivante : « La bibliothérapie est l'utilisation d'un ensemble de lectures sélectionnées en tant qu'outils thérapeutiques en médecine et en psychiatrie ; et un moyen de résoudre des problèmes personnels par l'intermédiaire d'une lecture dirigée. »

La pionnière de la bibliothérapie anglo-saxonne, Sadie Peterson Delaney (1889-1958), a mené ses premières expériences cliniques dans un hôpital de l'Alabama, autour de 1916, pour tenter de soulager les nombreux troubles psychiques des militaires traumatisés par les horreurs de la Première Guerre mondiale. En France, en 1946, la psychothérapeute Lucie Guillet s'est mise à lire de la poésie à voix haute dans son cabinet. La poésie, affirmait-elle, synthétise trois pouvoirs – le rythme, la sonorité et la pensée – aptes à réguler phobies, anxiété, découragement, mélancolie, et à apaiser en cas de chocs moraux ou sentimentaux.

Il y a aujourd'hui dans le monde plusieurs courants bibliothérapeutiques, de valeurs très inégales, mobilisant des

outils très différents. Le bibliocoaching, surfant sur la vague des ouvrages de développement personnel, se contente souvent de prescrire au patient des titres en rapport avec son problème. D'autres approches, voisines de l'art-thérapie, conjuguent lectures et ateliers d'écriture ou d'arts plastiques. La lecture en groupe, à voix haute, est souvent plébiscitée, car elle confère au texte une chaleur sensorielle et permet aux uns et aux autres de partager leurs impressions. Depuis les années 2000, la bibliothérapie gagne en reconnaissance, notamment dans le monde anglo-saxon, et commence à être intégrée à certaines psychothérapies, notamment auprès de patients souffrant de troubles de l'attention ou de phobies sociales. La bibliothérapie peut aussi être mobilisée par des soignants, en milieu hospitalier, face à bien des maux : la tristesse, l'isolement, le sentiment de l'absurde, le désespoir, le besoin de sens...

Espèce fabulatrice

Quel que soit le degré d'exigence de ces différents courants, leur dénominateur commun est l'utilisation du pouvoir des histoires. Car s'il va de soi qu'il est important de raconter des histoires aux enfants, on oublie peut-être trop vite que les adultes et les sujets âgés, bien portants ou non, en ont besoin tout autant. Quels que soient notre âge et notre situation, nous avons toujours besoin d'histoires. L'écrivaine Nancy Huston (1) nous appelle « l'espèce fabulatrice » parce que nous avons besoin de raconter, et d'abord à nous-même, chaque instant de notre vie. Et cela en toutes circonstances, même les plus pénibles. Nous avons besoin de penser, avec des mots, ce que nous vivons. De nous représenter, sous forme de phrases et de scènes, ce que nous avons vécu, afin de pouvoir l'intégrer et en tirer des leçons, des conclusions. ■

(1) Nancy Huston, *L'Espèce fabulatrice*, Actes Sud, 2008.

Pour aller plus loin...
• www.detambel.com

« Aujourd'hui, je vous emmène à la mer... »

Des lectures sont régulièrement organisées dans les hôpitaux de Paris.

Si cette démarche n'est pas officiellement intégrée à des protocoles de soin, elle permet néanmoins d'offrir une échappatoire à la maladie.

FABIEN TRÉCOURT

Un sac de livres sous le bras, Salima Sohier se présente aux infirmiers du service de réanimation de l'hôpital Cochin : « *Je viens pour la lecture au chevet.* » Certains la connaissent et lui conseillent spontanément des patients, d'autres s'étonnent et lui signalent que beaucoup sont inconscients... « *Pas de problème! Moi vous savez, je donne, je n'attends rien en retour.* » Elle fera six chambres ce matin. Dans la première, un sexagénaire entubé et perfusé semble dans le coma, mais S. Sohier lui parle comme s'il entendait tout. Penchée à son chevet, elle lui propose de « *partir à la mer* » et commence à décrire des paysages. Sa voix devient plus grave, son débit plus lent, un peu comme pour une séance de méditation – S. Sohier est formée à la sophrologie. Pendant une dizaine de minutes, elle lit des extraits de *Verbe d'étoile*, un recueil de textes contemplatifs et très visuels; parfois elle improvise. Difficile de dire si ce malade en retient quelque chose, mais on ne sait jamais. « *J'ai déjà revu des patients qui se souvenaient de nos séances alors qu'ils étaient inconscients. Dans le doute, la lecture ne peut que leur faire du bien!* »

Se changer les idées

Environ une fois par semaine, cette ancienne aide-soignante devenue assistante bibliothécaire fait le tour des chambres d'un service de l'hôpital – réanimation, oncologie ou autre. « *Officiellement, je ne fais pas de la bibliothérapie, précise-t-elle. La démarche ne s'inscrit pas dans un protocole de soin élaboré en*



concertation avec les médecins. » Néanmoins, les retours des personnels soignants sont excellents et l'encouragent à continuer, même sous le label d'un loisir culturel. Pour elle, l'essentiel est de permettre aux patients de se changer les idées, de se détendre, de penser à autre chose que la maladie. « *La lecture, comme d'autres activités de loisir, est une façon de vivre pleinement l'instant présent. Ce n'est pas un remède miracle, mais ça peut soulager.* » S. Sohier organise également des ateliers de lecture en groupe avec la comédienne Laure Sirieix, de l'association La Liseuse (1). « *On insiste sur le fait que ça n'a rien de scolaire, explique cette dernière. Le tout est de passer un bon moment autour d'un texte, de discuter, de créer des liens, et d'oublier même une heure qu'on est malade.* »

Cet après-midi-là, les deux femmes se retrouvent à l'unité psychiatrique de l'Hôtel-Dieu. Six patients se sont inscrits au « *moment convivial de lecture* », tel qu'annoncé sur une petite affiche dans la salle commune. La plupart sont venus pour se changer les idées, ils ne

connaissent pas le thème du jour : ce sera l'amour. Avec tout le talent d'une comédienne professionnelle, L. Sirieix lit un texte du dramaturge Tiago Rodrigues, une lettre du philosophe André Gorz à sa femme mourante, un petit extrait d'Albert Cohen sur sa mère, etc. Entre chaque lecture, des patients témoignent de leur bouleversement, de leur déception ou de leur indifférence face au texte. Deux d'entre eux se révèlent même excellents dans l'exercice du commentaire littéraire. « *C'est aussi une façon d'installer des sujets de discussion entre eux pour plus tard* », confiera L. Sirieix en aparté. D'autres patients sont plus discrets et acquiescent tout au plus d'un sourire. Mais la plupart ne tarissent pas d'éloges à la fin de l'atelier : « *ah merci* », « *vous nous avez requinqués* », « *on veut vous revoir!* » Quelques-uns sont cependant restés en retrait, sans qu'on puisse dire s'ils étaient présents ou un peu perdus dans leur monde intérieur. Eux partiront sans dire un mot. ■

(1) <https://lectureslaliseuse.fr>

Pourquoi les enfants ont besoin d'histoires

L'histoire du soir répond à des besoins fondamentaux des enfants, êtres inquiets, curieux et joueurs, en quête de confidences pour habiter le monde.

MICHÈLE PETIT

Anthropologue, ingénieure de recherche honoraire du CNRS. Auteure de *Lire le monde. Expériences de transmission culturelle aujourd'hui*, Belin, 2014.

Pourquoi lire des histoires aux enfants ? Ce sont habituellement des arguments « sérieux » et « utiles » qui sont mis en avant : médias, enseignants, chercheurs ou parents expliquent que cette pratique est propice à de meilleures performances dans l'acquisition de la langue, qu'elle contribue à l'élargissement du répertoire lexical, à l'enrichissement de la syntaxe, à la capacité de s'exprimer, à l'accroissement du capital culturel, bref, à une adaptation des enfants et des adolescents aux exigences du monde scolaire, puis professionnel. Les uns ou les autres insistent aussi sur son rôle dans l'exercice futur de la citoyenneté par la formation de l'esprit critique, le partage d'un patrimoine commun ou la connaissance d'autres époques, d'autres cultures, à même de protéger de l'intolérance. Ces dernières décennies, avec le développement des neurosciences, on a aussi beaucoup expliqué que les facultés cognitives seraient stimulées.

Un univers plus ample, plus intense

Pourtant, celles et ceux qui évoquent des souvenirs de textes écoutés ou lus dans l'enfance ne disent jamais : « Grâce à la lecture, j'ai eu de meilleurs résultats scolaires, j'ai été plus habile dans le maniement de la langue, ça m'a permis d'accroître mon vocabulaire. » Pas plus qu'ils racontent avoir partagé une culture commune ou être devenus des citoyens plus empathiques. Non, ce dont beaucoup se souviennent, ce qui leur a

semblé premier, c'est que ces lectures ont ouvert une autre dimension : « *Chaque soir, un monde parallèle naissait dans la voix de ma mère* », dit une femme. « *Je découvrais qu'il existait autre chose, un autre monde* », dit un jeune homme. Ou encore : « *C'était tout un paysage qui s'ouvrait, qui élargissait considérablement le lieu où je vivais.* » Par le biais des textes qu'on leur lisait et des illustrations qu'on leur montrait, ils avaient découvert un univers parallèle, invisible, plus vaste, plus intense, et qui pourtant les ancrerait plus dans le monde réel quand ils y faisaient retour.

Car écouter une langue littéraire, poétique, un peu chantante, donne aux enfants et aux adolescents la possibilité d'éprouver un bien-être très particulier, une sensation d'appartenance, d'être à sa place, de trouver lieu – sensation momentanée, mais qui s'inscrit dans le corps et l'esprit, et laisse des traces. C'est comme s'ils s'accordaient, au sens musical du terme, avec ce qui les entoure : non seulement la famille, les amis, les humains, mais encore le ciel, la mer, la montagne, la ville, les animaux, auxquels ils se sentent alors reliés. Partie prenante d'un ensemble, d'un tout. Grâce à un texte, ils comprennent, non pas par le raisonnement, mais par une sorte de décryptage inconscient, que ce qui les préoccupe est le lot de tous.

En fait, quand nous faisons la lecture aux enfants, quand nous leur racontons des histoires, le sens de nos gestes est peut-être avant tout celui-ci : je te présente le monde que d'autres m'ont passé et que je me suis approprié, celui que j'ai découvert, construit, aimé (1). Je te présente ce qui nous entoure et que tu regardes, surpris, me désignant du doigt un chat, une étoile, un avion. Je te présente le ciel en chantant *Au clair de la lune, mon ami Pierrot, j'ai perdu ma plume pour écrire un mot...* Et toute ta vie, Pierrot et sa plume t'accompagneront quand tu verras la lune. Je te présente la mer, je te chante *Bateau sur l'eau*, je te lis des histoires de pirates ou de Robinson. Je te présente la montagne, la forêt, le désert, le fleuve, à l'aide de mythes et d'œuvres d'art. Je te présente la ville pour que tu puisses y habiter.

Un art d'habiter

Je te présente aussi le monde d'où tu viens, je t'inscris dans la suite des générations. Je te présente ceux qui t'ont précédé, mais aussi d'autres univers pour que tu ne sois pas trop inféodé à tes ancêtres. Je te donne des chansons et des récits pour que tu te les redises pour traverser la nuit, te passer peu à peu de moi, puis élaborer les multiples séparations qu'il te faudra vivre. Je te livre des bribes de connaissances et des fictions pour que tu sois à même d'affronter, autant que faire se peut, les mystères de la vie et de la mort, de la différence des sexes, de l'amour, la peur de l'abandon ou de l'inconnu, la rivalité. Tu pourras écrire ton histoire entre les lignes lues.



Pierre Charriau/Getty

Écouter lire, puis lire, mais aussi regarder des illustrations ou des films, chanter, raconter, dessiner, écrire sont autant d'activités qui permettent d'interposer entre le réel et soi tout un tissu de mots, de connaissances, de récits, de fantaisies, sans lequel le monde resterait indifférent ou hostile. De composer cet univers invisible tout aussi réel que le monde que l'on peut toucher et qui le complète. De transformer l'inquiétant en familier, mais aussi de rendre le familier étonnant. De donner à ce qui nous entoure une coloration symbolique, imaginaire, légendaire, une profondeur à partir de laquelle rêver, associer, penser.

Nous sommes des animaux poétiques

C'est en ce sens que la littérature, orale et écrite, et les pratiques artistiques, sont une composante essentielle de l'art d'habiter, de ces activités qui consistent, selon l'architecte Henri Gaudin, à « tisser toutes sortes de choses autour de nous pour nous en faire des amis, nous les

rendre moins indifférents. Habiter, c'est cela, disposer des choses dans notre voisinage. Résorber la distance avec l'étrangeté de ce qui est extérieur à nous (2). »

Faut-il le rappeler, nous ne sommes pas seulement des variables économiques. Nous ne nous limitons pas non plus à nos rôles sociaux, pour fondamentaux qu'ils soient. Nous sommes aussi, et peut-être avant tout, des animaux poétiques, nar-

ratifs: bien avant d'inventer la monnaie ou l'agriculture, les humains ont créé des œuvres d'art et raconté des histoires, plus ou moins complexes et fréquentes selon les contextes culturels. Certains peuples sont plus danseurs, plus conteurs, plus peintres, mais il y a toujours une poétique, l'utilitaire ne nous suffit jamais.

À force de mettre en avant une approche utilitariste et angoissée de la lecture, on a fait une corvée de ce qui pouvait être une fête. On ne juge pas du bien-fondé de chanter des jeunes enfants par le fait que, devenus grands, ils deviendraient des musiciens. Pourquoi mettre sans cesse en avant leur devenir cognitif, scolaire, citoyen, quand il s'agit de la lecture? Quand ils écoutent une histoire, quand ils ouvrent des livres, ils le font parce qu'ils ont besoin d'une autre dimension, parce qu'il leur faut interposer des mots, des histoires, des métaphores, des images, entre eux-mêmes et ce monde étrange qui est là autour d'eux. Parce qu'ils sont curieux, inquiets, en quête de secrets, joueurs et poétiques. Parce que les livres donnent forme à des désirs ou des craintes qu'ils pensaient être seuls à connaître et qu'ils leur permettent de substituer au chaos un peu d'ordre, de continuité, de beauté. ■

Article issu de la conférence «S'accorder au monde», Rencontres nationales «Lire et faire lire», 2018.

(1) Voir Michèle Petit, *Lire le monde. Expériences de transmission culturelle aujourd'hui*, Belin, 2014.

(2) Henri Gaudin, «Embrasure», *Villa Gillet*, 1996.

A LIRE

LA LITTÉRATURE, POUR QUOI FAIRE?

Antoine Compagnon
Fayard/Collège de France, 2007.

LA NUIT, J'ÉCRIRAI DES SOLEILS

Boris Cyrulnik
Odile Jacob, 2019.

LES LIVRES PRENNENT SOIN DE NOUS

Pour une bibliothérapie créative
Régine Detambel
Actes Sud, 2015.

RÉPARER LE MONDE

La littérature française face au 21^e siècle
Alexandre Gefen
José Corti, 2017.

LA GRIFFE DU TEMPS

Ce que l'histoire peut dire de la littérature
Judith Lyon-Caen
Gallimard, 2019.

FAÇONS DE LIRE, MANIÈRES D'ÊTRE

Marielle Macé
Gallimard, 2011.

POUVOIRS DE LA FICTION

Pourquoi aime-t-on les histoires?
Vincent Joue
Armand Colin, 2019.



L'intelligence, de Jean Piaget aux neurosciences

Le psychologue suisse Jean Piaget fut le premier à proposer
une théorie complète du développement cognitif.
Cinquante ans après, que reste-t-il de sa théorie ?

MARC OLANO

Comment l'intelligence humaine se construit-elle ? C'est la question principale à laquelle Jean Piaget (1896-1980) a tenté de répondre tout au long de sa vie. Il est l'un des premiers à s'être intéressé aux mécanismes cognitifs du développement, c'est-à-dire à la manière dont s'organise et se construit la pensée. Il définira ses recherches comme une « épistémologie génétique » : il cherche à comprendre la genèse et l'évolution de l'intelligence. Il bouscule ainsi l'opposition entre les deux théories dominantes de l'époque : d'une part, l'innéisme qui avance que les structures mentales et idées sont présentes dès la naissance ; d'autre part, l'empirisme selon lequel les connaissances proviennent de l'observation et des expériences sensibles pour s'inscrire dans le cerveau. Piaget invente une troisième voie, le constructivisme. Selon lui, la pensée se construit à partir de structures mentales existantes qui vont se perfectionner au fil des interactions avec l'environnement. « *L'intelligence ne débute ni par la connaissance du moi, ni par celle des choses, mais par celle de leur interaction* », écrit-il (1). Il pense qu'il y a une similitude entre l'adaptation biologique (l'organisme se transforme

sous l'influence du milieu) et l'adaptation psychologique (l'esprit se construit par les échanges avec l'environnement) : « *Le développement intellectuel consiste en une adaptation qui prolonge l'adaptation biologique tout en la dépassant* (2). »

La prépondérance de l'action

Pour Piaget, l'enfant construit ses connaissances par ses propres actions. Dès le stade de nourrisson, il s'interroge sur les lois physiques des objets qui l'entourent. À partir du sein de sa mère, puis de balles, de cubes et d'autres objets, il manipule et expérimente pour apprendre. Selon Piaget, deux mécanismes participent au développement des structures cognitives : l'assimilation et l'accommodation. L'assimilation consiste à intégrer de nouveaux éléments extérieurs aux connaissances existantes. L'accommodation est le processus par lequel les structures internes vont devoir se modifier pour intégrer les nouveaux apprentissages et aboutir à une nouvelle organisation plus complexe de la pensée. C'est ce que Piaget appelle le « processus d'équilibration ». Ainsi, le jeune enfant qui apprend à saisir des objets est amené à modifier sa manière de faire lorsqu'il

est confronté à un objet plus lourd ou plus anguleux. L'enfant s'autorégule en élargissant sa capacité d'action.

Pour tester sa théorie, le chercheur imagine une méthode clinique d'observation à partir de tâches qu'il soumet à l'enfant : objets à classer selon leur taille ou leur configuration spatiale, déplacements ou transformations d'objets... C'est d'ailleurs à partir de l'observation de ses propres enfants, depuis leur naissance, qu'il élaborera ses hypothèses. Il observe très précisément le comportement de ses trois enfants lors des tâches qu'il leur propose, et les questionne sur leur raisonnement. Ces observations l'amènent à découper le développement intellectuel en stades, des activités motrices de la petite enfance à la pensée abstraite qui apparaît à l'adolescence.

Les stades de l'intelligence

Piaget identifie trois grands stades qui définissent les différentes étapes de l'évolution de la pensée : le stade sensori-moteur, celui des opérations concrètes, puis celui des opérations formelles (3). Le stade sensori-moteur s'étale de la naissance à 2 ans environ. Il est caractérisé par une exploration essentiellement sensorielle et motrice des objets.



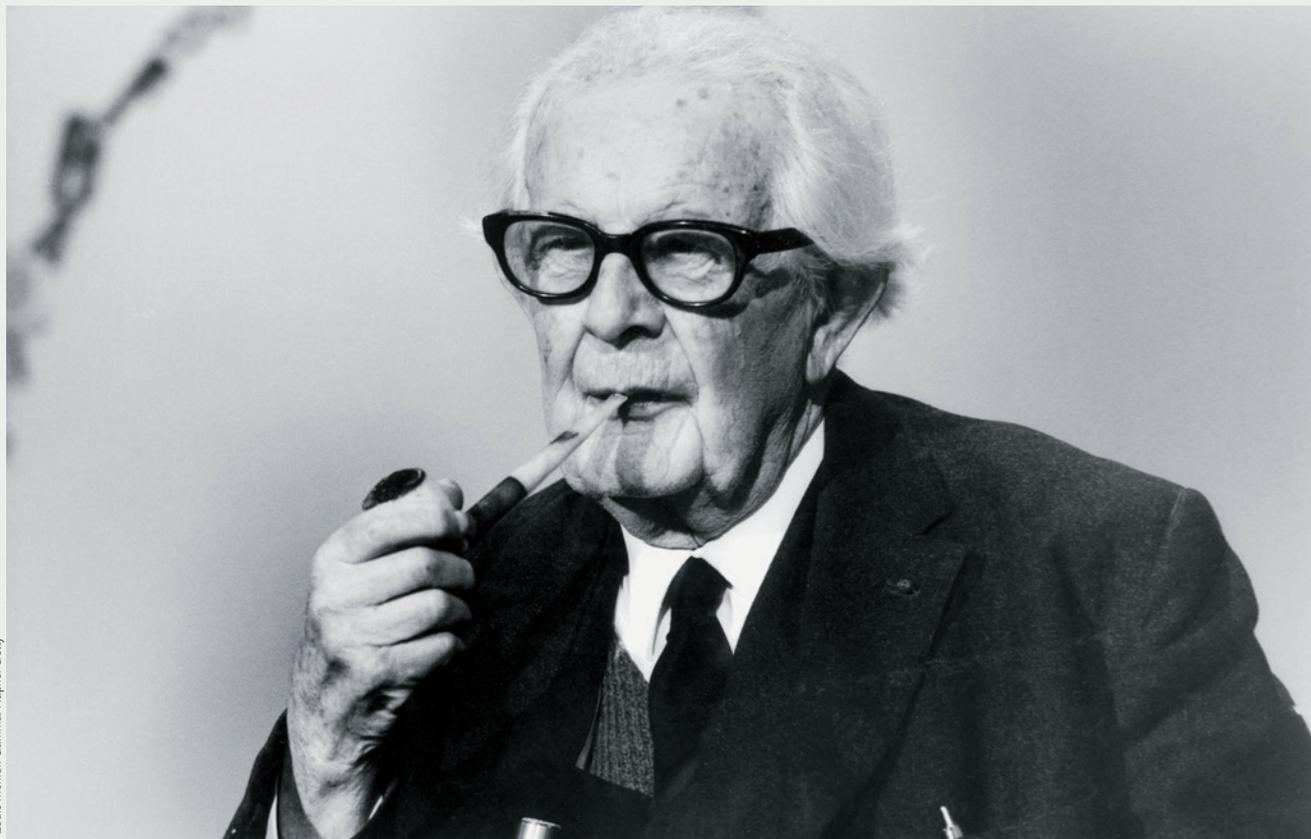
Spunk/AKG

L'enfant ne possède pas encore de langage, ni de pensée symbolique (faire semblant), il est donc essentiellement dans le « faire ». À la naissance, le bébé possède de simples réflexes (par exemple la succion), puis il va acquérir des habitudes (par exemple agiter un hochet pour faire du bruit) pour arriver petit à petit à distinguer des moyens et des buts (par exemple atteindre un objet éloigné en

se servant d'un bâton). À la fin du stade sensori-moteur, l'enfant commence à trouver des solutions au-delà des simples tâtonnements en commençant à intérioriser certaines opérations. Si on lui présente une boîte d'allumettes entrouverte dans laquelle on place un dé, il va d'abord essayer de l'ouvrir maladroitement. Puis il va marquer un arrêt comme pour réfléchir, avant de glisser un doigt

dans la fente pour ouvrir la boîte. Pour Piaget, l'univers du bébé est d'abord autocentré. C'est progressivement qu'il se différencie de son environnement: il identifie ses parents, comprend qu'un objet hors de sa vue continue d'exister... Durant cette période s'opère alors ce que Piaget nomme une « révolution copernicienne. » L'enfant sort de son égocentrisme originel pour accéder à des ►

Jean Piaget, père de la psychologie cognitive



Louis Monier/Gamma/Rapho/Getty

Jean Piaget naît en 1896 à Neuchâtel en Suisse, d'un père professeur de littérature médiévale «à l'esprit scrupuleux et critique» et d'une mère protestante pratiquante dotée d'une «réelle bonté», mais d'un tempérament «névrotique» et «instable» (1). Dans ce contexte familial parfois mouvementé, le petit Jean se réfugie très tôt dans le travail. Il se passionne pour l'observation des oiseaux et des coquillages marins. En 1907, à l'âge de 11 ans, il publie son premier article sur un moineau albinos aperçu dans un parc public. Réfractaire à l'enseignement religieux auquel sa mère tente de l'initier, il lui préfère les lectures philosophiques de son père. Après son bac, il se lance dans des études de sciences naturelles qu'il termine avec une thèse de doctorat en malacologie (étude des mollusques) en 1918. Il poursuit avec des études de

psychologie, d'abord la psychanalyse à Zurich, puis deux années à la Sorbonne où il suit des cours de psychopathologie, de philosophie des sciences et de logique. Il travaille alors au laboratoire d'Alfred Binet, l'inventeur des premiers tests psychométriques. Ce qui l'intéresse n'est pas tant de quantifier l'intelligence, mais plutôt de comprendre les processus de raisonnement. En 1921, Piaget revient à Genève, où il est nommé chef des travaux à l'institut Jean-Jacques-Rousseau, centre de recherche universitaire sur le développement de l'enfant. Sa carrière universitaire l'amène à enseigner la psychologie expérimentale et la sociologie à Neuchâtel, Lausanne et Genève. De 1952 à 1963, il donne également des cours à la Sorbonne à Paris. En 1955, il fonde le Centre international d'épistémologie

génétique, un centre de recherche regroupant des biologistes, logiciens, mathématiciens, psychologues, neuropsychologues, philosophes et physiciens. On lui doit plus de 700 publications, dont plus de 80 livres, souvent traduits dans plusieurs langues. Sa renommée internationale se mesure au nombre de doctorats honorifiques (une trentaine) et de prix scientifiques (une dizaine) qu'il a reçus de son vivant. Sur le plan privé, Piaget se marie en 1923 avec Valentine Chatenay. Ils ont trois enfants : Jacqueline (1925), Lucienne (1927) et Laurent (1930). Ses premiers livres sont le résultat d'observations très minutieuses de leurs premières années de vie. ■ **M.O.**

(1) Jean Piaget, « Autobiographie », *Cahiers Villfredo Pareto*, t. XIV, n° 38-39, 1976.

représentations d'ensemble. La causalité, les notions de temps et d'espace s'objectivent, la fonction symbolique apparaît. C'est la capacité à se représenter les choses en leur absence, d'où découle le jeu symbolique (par exemple, jouer à la marchande), l'imitation différée (en l'absence du modèle), le dessin, l'image mentale (représentation mentale d'un objet, d'une situation, d'une idée) et bien sûr le langage.

Des opérations concrètes aux opérations formelles

Entre 2 et 12 ans, l'enfant va progressivement accéder à ce que Piaget appelle les opérations concrètes, c'est-à-dire aux lois physiques et logiques élémentaires. Il apprend à raisonner non plus à partir de ses propres actions, mais à partir d'un raisonnement intérieur. D'une pensée égocentrique, il passe à la connaissance objective des choses. Parmi les structures logiques élémentaires, il acquiert progressivement les notions de conservation du nombre, des poids, des volumes. Lorsque l'adulte questionne les enfants sur ce qui se passe quand on met un morceau de sucre dans un verre d'eau, les réponses évoluent au fil des âges. Jusqu'à 7 ans, pour l'enfant, le sucre disparaît tout simplement dans l'eau. Vers 7-8 ans, il comprend que la substance se conserve, d'où le goût sucré. À 9-10 ans, il admet que le poids aussi se conserve (le verre avec le morceau de sucre est plus lourd) et c'est seulement à 11-12 ans qu'il peut expliquer que le niveau d'eau sera légèrement supérieur après l'ajout du sucre (conservation du volume). Ainsi au cours de cette période, l'enfant va passer d'une « pensée centrée sur les états vers une pensée constituée d'opérations qui, à la fois, sont transformantes et permettent de comprendre les transformations (4) ».

À partir de 11-12 ans, l'enfant franchit un nouveau palier en entrant dans le stade des opérations formelles. Au terme de l'enfance, une nouvelle révolution s'accomplit qui permet au sujet de ne plus seulement raisonner sur des objets concrets, leurs relations et transforma-

tions, mais aussi sur des hypothèses. C'est la pensée « hypothético-déductive » qui permet de manier des idées abstraites. L'adolescent devient capable de se représenter quatre types de transformations, ce que Piaget appelle le groupe INRC (identique, inverse, réciproque et corrélative). Exemple : on lui présente un mobile qui semble se mettre en route et s'arrêter lorsqu'on allume/éteint une lampe. Sa proposition initiale consiste à dire que l'allumage de la lumière implique l'arrêt du mobile. Pour la vérifier, il va étudier la proposition inverse : est-ce qu'il existe des allumages sans arrêt du mobile ? Mais il est maintenant

également capable d'utiliser un autre chemin de raisonnement (la réciproque), c'est-à-dire qu'il peut se demander si ce n'est pas l'arrêt du mobile qui provoque l'allumage/extinction de la lampe. Pour vérifier la réciproque, il va tester la corrélatrice (y a-t-il des arrêts non suivis d'un allumage/extinction ?). Comme pour les lois de la physique, il peut aussi maintenant raisonner sur des propositions philosophiques, leur négation, leur réciproque, etc. Ce stade signe pour Piaget l'achèvement du développement intellectuel.

Pour Piaget, le développement intellectuel est une succession de paliers qui

Conservation du nombre et des substances

Pour vérifier la notion de conservation du nombre, Jean Piaget montre aux enfants deux rangées de dix jetons identiques. Il leur demande s'il y a le même nombre de jetons dans chaque rangée. Ensuite, il espace les jetons de la deuxième rangée puis repose la même question. Comme la deuxième rangée est légèrement plus longue que la première, jusqu'à l'âge de 5-6 ans, l'enfant a tendance à confondre longueur et nombre et donc à dire qu'il y a plus de jetons dans la deuxième rangée. À partir de 6 ans, il peut écarter les jetons par sa seule pensée (en les imaginant de nouveau rapprochés). Piaget fait la même expérience avec deux boules de pâte à modeler identiques. Il demande aux enfants s'il y a la même quantité de pâte à modeler pour chaque boule. Puis il allonge une des deux boules et repose la même question. C'est seulement vers 7-8 ans que l'enfant acquiert la notion de conservation des substances. ■ M.O.

Source

La Psychologie de l'enfant

Jean Piaget et Bärbel Inhelder, 3^e éd., Puf, 2012.

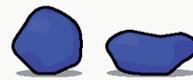
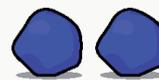
1 Jetons alignés en correspondance terme à terme



2 Jetons de la seconde rangée espacés



En dessous de 5-6 ans, l'enfant a tendance à confondre longueur et nombre



Étirement de la boule de pâte à modeler

Acquisition de la notion de conservation des substances vers 7-8 ans

► se succèdent toujours dans le même ordre et de la même manière, parfois un peu plus rapidement ou lentement selon le contexte. Mais cette conception est aujourd'hui remise en question. Au début des années 2000, le psychologue américain Robert Siegler (5) propose un autre modèle. Pour R. Siegler, la pensée de l'enfant change continuellement à tous les âges et non à des moments précis. Pour résoudre un problème, l'enfant disposerait toujours de plusieurs options en compétition. Comme dans la théorie darwinienne, il conserverait uniquement les plus performantes. L'enfant n'avancerait donc pas par paliers à des moments précis, mais par des allers-retours entre différentes stratégies qui se chevauchent. Le psychologue et économiste Daniel Kahneman (6) évoque deux systèmes de raisonnement qui entendraient systématiquement en compétition lorsqu'on rencontre un problème (y compris chez les adultes). Le système 1 est la pensée automatique et intuitive, le système 2, la pensée logico-mathématique,

qui demande du recul et de la réflexion. Exemple: si je vous dis qu'une baguette et un bonbon coûtent 1,10 euro et que la baguette coûte un euro de plus que le bonbon, combien coûte alors le bonbon? Intuitivement, vous aurez tendance à dire 10 centimes. Mais dans ce cas, vous avez utilisé le système 1 ($1 + 0,10 = 1,10$). Or, cette réponse est fautive! En vous référant au système 2, vous allez vous apercevoir qu'une des conditions du problème n'est pas remplie (la baguette doit coûter un euro de plus que le bonbon). La bonne réponse est donc 5 centimes (et non 10). Le psychologue français Olivier Houdé ajoute un système 3, qu'il appelle «inhibiteur». L'inhibition va empêcher le système 1 (pensée rapide) de se mettre en place. Pour O. Houdé, «inhiber, c'est apprendre à résister (7)» aux logiques intuitives, mais erronées pour appliquer des raisonnements plus coûteux, mais justes. Grâce au développement des neurosciences et de la neuroimagerie, on sait maintenant que c'est bien la maturation du cortex préfrontal (partie antérieure

du cerveau) qui permet aux raisonnements logiques de s'imposer de plus en plus. Même si des erreurs persistent chez les adultes qui utilisent, eux aussi, la pensée rapide (système 1).

Si les nouvelles découvertes des sciences cognitives et des neurosciences ont invalidé la théorie des stades, certains enseignements de Piaget restent d'actualité. Pour Roger Lécuyer, ancien professeur de psychologie du développement à l'université Paris-V, «Piaget a eu une influence considérable en pédagogie. Le principe de déconstruire/reconstruire est encore utilisé par beaucoup d'enseignants aujourd'hui sans forcément se référer à Piaget. Il consiste à dire que pour construire de nouvelles connaissances, il faut d'abord déconstruire les anciennes, expliquer à l'élève que son modèle actuel est faux et le guider dans la construction d'un nouveau modèle plus juste.» Cette idée d'une construction active des connaissances est en effet l'un des principes phares du constructivisme de Piaget. On peut en inférer que la transmission des savoirs est certes nécessaire, mais insuffisante si la personne ne s'en saisit pas. Le simple enregistrement en mémoire ne suffit pas!

La permanence de l'objet chez le bébé

Pour vérifier la permanence de l'objet, Jean Piaget cachait un objet derrière un écran situé en face du bébé. Si l'enfant ne venait pas le rechercher, c'est qu'il n'avait pas acquis la permanence de l'objet. La psychologue Renée Baillargeon a imaginé en 1987 un dispositif plus complexe. Elle montre à des bébés de 4 mois un écran en bois rotatif qu'elle va faire basculer d'avant en arrière à 180°. Ensuite elle va placer une boîte derrière l'écran qui va bloquer celui-ci à 112°. Au début, la boîte est visible pour les bébés. Puis, elle tourne

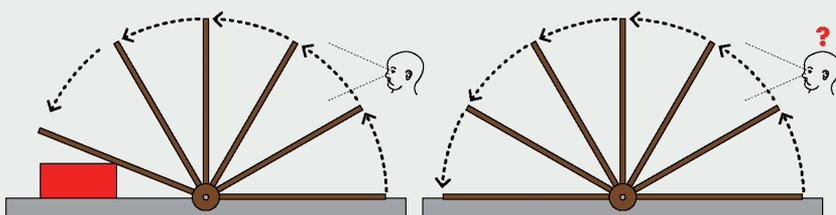
l'écran pour que la boîte soit cachée. Si l'écran fait un tour complet alors qu'il est censé rester bloqué par la boîte, les bébés sont interloqués et regardent plus longtemps cette scène qu'un scénario ordinaire. Dès 4 mois, ils semblent donc déjà posséder une certaine compréhension de la permanence de l'objet. ■ M.O.

Source

«Object permanence in 31/2 and 41/2-months-old children»
Renée Baillargeon, *Developmental Psychology*, vol. XXIII, n° 5, 1987.

Le regard de bébé

Depuis la mort de Piaget, les méthodes d'investigation ont beaucoup évolué. Tout un champ d'études s'est développé autour des «compétences précoces du nourrisson». Au-delà de la neuroimagerie, on étudie maintenant le temps de regard du bébé comme indicateur de sa pensée. On a observé que les nourrissons fixent des éléments inhabituels ou nouveaux plus longtemps qu'un événement banal. En utilisant cette méthode d'observation, des chercheurs se sont aperçus que la permanence de l'objet (compréhension que les objets continuent d'exister en dehors de sa vue) est acquise bien plus tôt que ne le pensait Piaget. Selon R. Lécuyer (8), on estime aujourd'hui que dès 2 mois et demi, les bébés ont déjà une forme de permanence de l'objet, alors que pour Piaget, celle-ci apparaissait seulement vers 9 mois





Au Photo/BSIP/Corbis/Getty

Électroencéphalogramme normal d'une enfant de 4 ans.

(encadré p. 64). « Les études conduites depuis les années 1980 ont montré que les bébés étaient capables d'avoir des conclusions logiques sur des événements qu'ils voyaient », explique R. Lécuyer. Ils posséderaient donc déjà très tôt des notions de physique ou de mathématiques insoupçonnées par Piaget.

Le rôle de l'entourage

Pour d'autres scientifiques, à l'image de Jacques Lautrey, ancien professeur de psychologie différentielle à l'université Paris-V, Piaget a sous-estimé le rôle de l'entourage. Selon ce professeur, le degré de structuration de l'environnement familial joue un rôle essentiel. Une organisation familiale trop rigide avec des règles immuables et non discutables, ou bien l'absence de règles et donc un milieu totalement imprévisible et aléatoire, seraient néfastes pour le développement cognitif de l'enfant. « Ce qui paraît le plus souhaitable pour l'enfant est un système où l'on peut adapter les règles en fonction des circonstances. Par exemple, on ne regarde pas la télé après 20 h, mais s'il n'y a pas d'école le lendemain, on peut adapter la règle. Ce fonctionnement donne un statut positif à la perturbation. L'imprévu devient alors source de construction cognitive », explique J. Lautrey.

Autre idée piagétienne remise en ques-

tion, celle d'une théorie globale du développement cognitif. Pendant toute sa carrière, Piaget a cherché à établir des invariants dans le développement cognitif. Mais il a sous-estimé les variations chez un même individu. Pourquoi un même enfant confronté à deux tâches différentes qui supposent le même niveau de structuration mentale peut en réussir une et pas l'autre? Piaget ne l'explique pas. Pour J. Lautrey, « on considère aujourd'hui le développement spécifique à des domaines précis. À la place d'une grande théorie générale de l'intelligence, il y a des modèles locaux de développement dans différents domaines, comme le nombre, l'espace ou la catégorisation. » Le courant dit du « traitement de l'information » s'intéresse davantage aux processus de pensée (quelles informations sont traitées d'abord, lesquelles sont négligées...) qu'aux simples résultats du raisonnement. Au niveau du développement intellectuel, on utilise aujourd'hui le terme des fonctions exécutives. Parmi elles, on trouve le contrôle inhibiteur évoqué plus haut qui permet de se défaire du raisonnement intuitif, la flexibilité cognitive qui facilite le passage d'un raisonnement à un autre, ou encore la mémoire de travail (mémoire à court terme qui permet de retenir un certain nombre d'éléments nécessaires à

la réalisation d'une tâche). Ces fonctions exécutives se développeraient de manière continue au fil des âges. Pour ce qui est de la mémoire de travail par exemple, le nombre d'éléments que l'enfant est capable de retenir va, grâce à la maturation cérébrale, progressivement passer de 1 à 7 (nombre maximum pouvant être retenu par l'adulte +/- 2). Piaget estimait que le développement cognitif atteignait son summum autour de 14 ans. Or, on sait maintenant que le cerveau continue à se perfectionner jusqu'à l'âge de 20-21 ans environ (avec notamment l'élimination des connexions neuronales inutiles et l'apparition de nouvelles connexions).

Des bébés plus intelligents qu'il le soupçonnait, un développement de l'intelligence plutôt continu et non par sauts qualitatifs, un sommet de développement plus tardif, davantage de variations entre individus et chez une même personne... Les limites de la théorie de Piaget apparaissent aujourd'hui de plus en plus clairement. Ses héritiers, les néopiagéticiens, à l'image de l'Américain Robbie Case et de l'Espagnol Juan Pascual-Leone, ont un temps tenté de faire évoluer ses théories, sans grand succès. Pour autant, Piaget a eu le mérite d'avoir été le premier à établir un modèle complet du développement de l'intelligence chez l'enfant, auquel beaucoup se réfèrent encore aujourd'hui. Il fut surtout le précurseur d'une nouvelle discipline qui allait prendre son essor quelques années plus tard: les sciences cognitives. ■

(1) Jacques Montangero et Danielle Maurice-Naville, *Piaget ou l'intelligence en marche. Les fondements de la psychologie du développement*, 3^e éd., Mardaga, 2019.

(2) *Ibid.*

(3) Jean Piaget et Bärbel Inhelder, *La Psychologie de l'enfant*, rééd. Puf, 2012.

(4) Jacques Montangero et Danielle Maurice-Naville, *op. cit.*

(5) Robert Siegler, *Enfant et raisonnement*, De Boeck, 2011.

(6) Daniel Kahneman, *Système 1/système 2. Les deux vitesses de la pensée*, Flammarion, 2012.

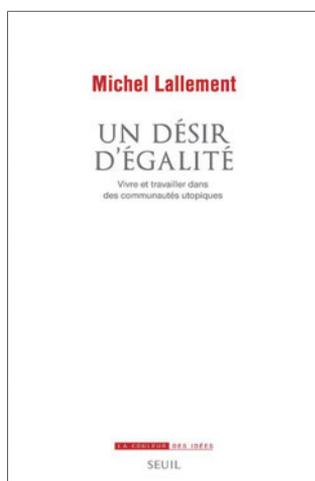
(7) Olivier Houdé, *L'École du cerveau. De Montessori, Freinet et Piaget aux sciences cognitives*, Mardaga, 2018.

(8) Roger Lécuyer, *La Construction des premières connaissances*, Dunod, 2014.

Utopies américaines

Quitter la ville, retourner aux champs et tout partager. N'est-ce pas là le rêve brisé d'une génération chevelue aux idées fumeuses, aujourd'hui largement à la retraite ? Si tel est votre sentiment, vous ne sortirez pas tout à fait indemne de la lecture de la très riche enquête du sociologue Michel Lallement.

NICOLAS JOURNET



UN DÉSIR D'ÉGALITÉ Vivre et travailler dans des communautés utopiques

Michel Lallement

Seuil, 2019, 546 p., 25 €.

Qu'on les nomme collectifs alternatifs, utopies concrètes ou – selon l'usage anglo-saxon – communautés intentionnelles, ces modes de vie librement choisis ont en commun de rompre avec les règles de la société environnante et de promouvoir des idéaux de simplicité et de partage. Ce n'est pas un hasard si, aux États-Unis, terre d'exil des puritains, des quakers, puis de divers socialistes utopiques (Charles Fourier, Robert Owen, Étienne Cabet), il existe une tradition particulièrement vivante d'expériences de ce genre, alternatives à l'individualisme et au capitalisme dominants. À cette tradition, note Michel Lallement, divers courants de pensée et influences ont pu se mêler : le culte de la nature, l'anarchisme, le pacifisme, la psychanalyse reichienne, certaines sagesses orientales et d'autres encore, comme nous le verrons, donnant chaque fois une allure différente à ces initiatives. Mais personne, bien sûr, n'a oublié que la décennie 1960 a été celle de la floraison de contrecultures, dont celle des hippies et autres freaks, en rupture

avec le mode de vie « bourgeois », le salariat, le consumérisme et la cellule familiale. Cinquante ans plus tard, que reste-t-il des expériences communautaires tentées à cette époque, et souvent considérées depuis comme une impasse ?

Pour en avoir le cœur net, M. Lallement a plongé directement dans l'histoire et la vie quotidienne de deux communautés rurales toujours vivantes situées dans l'État de Virginie, fondées l'une (Twin Oaks) en 1967, et l'autre (Acorn) en 1993 par des dissidents de la première. Par contraste, il examine aussi le cas de quelques autres formées à la même époque (dont The Farm), qualifiées, selon la typologie de l'auteur, d'identitaires, c'est-à-dire animées par un leader charismatique et imprégnées de doctrines spiritualistes. Twin Oaks, son principal objet d'étude, est une communauté dite sociétaire, c'est-à-dire sans confession religieuse, ouverte sur l'extérieur, et assez strictement encadrée par des règles de travail, de vie en commun et de

comportement. Acorn est qualifiée de libertaire, car tout y repose sur le bon vouloir de chacun et sur le consensus décisionnel. Au-delà de ces différences, le principe est le même : les membres renoncent à toute propriété individuelle hormis quelques effets personnels, travaillent pour la communauté et paient leurs impôts collectivement. En un point de son récit, l'auteur qualifie Twin Oaks, qui compte une centaine de membres en 2017, d'« îlot de socialisme au milieu d'un océan de capitalisme ». Pour autant, son inspiration doit peu à Karl Marx, et beaucoup à des sources aussi américaines que le poète et philosophe Henry Thoreau (1817-1862), relayé par le psychologue Burrhus Skinner (1904-1990), père du « béhaviorisme radical ». En 1948, ce dernier avait décrit en détail l'organisation d'une communauté autarcique idéale, à laquelle les individus seraient amenés à s'adapter sans contrainte par l'appel à des « conditionnements opérants ». Tel fut, provisoirement du moins, le modèle directeur de Twin Oaks. Tout le mérite de M. Lallement est de développer



Hermanne Itay

MICHEL LALLEMENT

Professeur au Conservatoire national des arts et métiers (Cnam), titulaire de la chaire d'analyse sociologique du travail, de l'emploi et des organisations, et membre du Laboratoire interdisciplinaire pour la sociologie économique (Lise/CNRS).

par le menu l'histoire longue et mouvementée de cet «îlot», histoire marquée par de constantes expérimentations et réformes.

Toute communauté non autoritaire se heurte en effet aux mêmes problèmes : l'acceptation de règles, l'existence de profiteurs, les divergences de vues, la viabilité économique, les démissions, la naissance d'enfants, et le vieillissement. Plus que le récit des crises liées à ces complications, c'est celui des recettes ayant permis de les surmonter qu'il est intéressant de souligner. Dès le départ, Twin Oaks n'est pas un collectif informel : il y a des *planners*, des managers pour chaque

activité, et puis des membres et des visiteurs candidats. Mais ce n'est pas une pyramide de commandement : critiques et suggestions sont à la charge de tous, de même que les décisions prises en assemblée. Lors des visites de M. Lallement, l'organisation du travail est égalitaire et inclusive : toutes les tâches, aussi bien gestionnaires que domestiques ou productives, sont périodiquement interchangeables et comptabilisées sous forme de crédits, en échange de quoi les membres jouissent des ressources collectives. Si l'on n'accomplit pas ses heures, on s'achemine vers la sortie. En revanche, l'idée skinnérienne du conditionnement « par récompenses » a été mise depuis longtemps sous le boisseau, car engendrant des inégalités. L'autarcie rêvée a également été bien entamée. Même si les « communards » cultivent leurs terres et s'en nourrissent, ils ont parfois travaillé à l'extérieur, puis développé des activités marchandes : artisanat et produits alimentaires bio. Ce qui a permis à Twin Oaks d'acquiescer des ressources pour répondre à l'évolution des besoins et des choix de ses membres. Ainsi, la technophobie contre-culturelle n'a pas empêché l'accès aux ordinateurs, aux voitures, aux soins médicaux comme aux technologies « vertes ». Le développement de causes nouvelles, comme le féminisme, les modes de vie LGBT, le véganisme ont appelé des aménagements : il y a un bâtiment

pour femmes homosexuelles, et les activités militantes à l'extérieur sont comptabilisées en travail. La question controversée de l'éducation des petits a vu l'abandon graduel du modèle kibboutzique collectiviste : les parents peuvent vivre avec leurs enfants, et les scolariser à l'extérieur. Enfin, tous les membres à part entière ont droit à des vacances hors les murs et à un peu d'argent de poche. Au

chronique (un quart tous les ans). Les motivations des partants sont souvent économiques : la communauté ne l'est pas, mais les individus y sont objectivement pauvres, et le seront à jamais. Autrement dit, il faut avoir la simplicité volontaire chevillée au corps pour rester à Twin Oaks plus de quatre ans, durée moyenne des séjours. D'autres facteurs influent sur les départs : le vieillissement, par exemple, qui

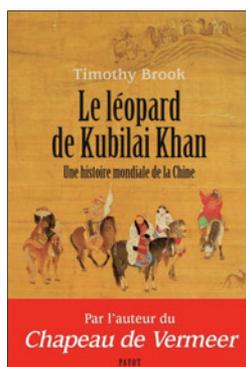
Le nombre d'initiatives communautaires, après une période de déclin, est en hausse aux États-Unis depuis vingt ans au moins.

bilan, Twin Oaks, mieux encore que Acorn, dont le fonctionnement plus anarchique semble problématique, est une affaire qui marche et se renouvelle : le recrutement est très sélectif, et la liste d'attente est longue. Reste que le chemin est toujours semé d'épines. L'enquête de terrain de M. Lallement aborde à peu près tout ce qu'on aimerait savoir de la vie quotidienne dans ce lieu singulier.

On apprend que le climat, quoique policé, n'y est pas toujours serein, que la promiscuité peut être lassante, que tout le monde ne s'apprécie pas, et qu'on y travaille beaucoup : quarante-deux heures par semaine en moyenne. Fait significatif : si les effectifs ne baissent pas, le *turn-over* des membres est

rappelle les « communards » auprès de leurs parents malades ou invalides. Malgré ces bémols, M. Lallement ne cache pas son empathie pour ce qu'il a vu et vécu. Sur un plan global, il relève que le nombre des initiatives communautaires, après une période de déclin, est en hausse aux États-Unis depuis vingt ans au moins. Plus peut-être que la volonté de s'extraire de la société bourgeoise individualiste, l'urgence de répondre aux défis climatiques et environnementaux représente une puissante incitation à la recherche de modes de vie alternatifs, moins voraces et plus partageux. À condition de se montrer pragmatiques et ouvertes sur le monde, les communautés intentionnelles ont, selon, lui de l'avenir. ■

HISTOIRE



LE LÉOPARD DE KUBILAI KHAN
Une histoire mondiale de la Chine
 Timothy Brook
 Payot, 2019, 542 p., 26 €.

Cet ouvrage couvre les derniers huit siècles d'histoire de la Chine, et plus largement de la planète. Timothy Brook, renouant avec le style qui avait fait le succès du *Chapeau de Vermeer* (2010), s'appuie sur des œuvres picturales pour nous introduire aux aventures de négociants, courtisans et fonctionnaires, chinois, mongols, britanniques, néerlandais ou indiens... Ces personnages, dont il a retrouvé la trace dans les cartes, tableaux ou archives écrites, illustrent en un flamboyant kaléidoscope l'histoire d'un pays toujours resté au milieu du monde par le dynamisme de son économie et par la quantité de sa population. Leurs trajectoires variées nous invitent à suivre les progrès de la peste médiévale, les transactions commerciales dans l'océan Indien à l'orée des Temps modernes, la présence

jésuite en Chine ou encore la mise en place du pouvoir des dalai-lamas. Dans ce défilé d'images surgit un léopard : une bête entravée, détail d'une peinture d'ensemble illustrant une chasse du khan mongol Kubilai, cet empereur de Chine qui reçut Marco Polo en sa cour. Le puissant félin, prisonnier et ballotté à dos de cheval, symbolise le pouvoir immense du monarque. Le livre est publié simultanément en anglais sous un titre plus explicite : *Le Grand État* (*The Great State*). La thèse principale de l'ouvrage est en effet que les Yuan, la dynastie fondée par Kubilai qui précéda celles des Ming, des Qing, puis la République, ont imposé un nouveau concept, selon lequel celui qui règne sur la Chine est l'incarnation d'un « grand État ». Il jouirait dès lors d'une autorité à vocation universelle, obli-

geant ses sujets à se soumettre en matière politique, et les autres États à faire allégeance. Tout l'inverse des notions que l'Europe moderne a développées, avec ses démocraties citoyennes et ses nations égales en droit, comme à l'Onu, où un État vaut une voix. Certes, la Chine s'est effondrée au 19^e siècle, sous les flux d'opium et face à l'artillerie occidentale. Mais cette idée de « grand État » ne l'aurait pas quittée. Et c'est à cette aune-là que l'auteur mesure en conclusion la politique internationale de Pékin aujourd'hui : un État qui se pense destiné à dominer le monde, et qui utilise pour cela les outils à l'aide desquels l'hégémonie occidentale s'est mise en place à partir du 19^e siècle, à savoir le colonialisme et la dette. ■

LAURENT TESTOT



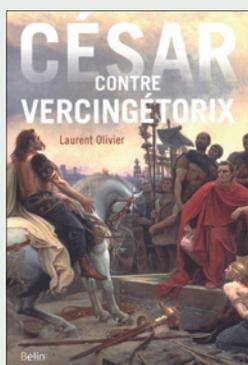
HISTOIRE POPULAIRE DE LA BRETAGNE
 Alain Croix, Thierry Guidet, Gwenaél Guillaume et Didier Guyvarc'h
 Presses universitaires de Rennes, 2019, 492 p., 20 €.

Offrir une histoire du peuple accessible à tous : telle est l'intention louable de cet ouvrage conçu par trois historiens spécialistes de la Bretagne, plus le journaliste Thierry Guidet. Faire l'histoire des paysans, des ouvriers et des petites gens requiert par définition d'aller voir au-delà des sources de l'histoire politique de la province. Dans la veine de la micro-histoire, les auteurs mobilisent des documents primaires variés : relevés fiscaux et judiciaires, journaux de voyage, articles de journaux, chansons populaires... Au fil des pages, ils s'appuient sur la force révélatrice des anecdotes pour dire

le quotidien du paysan de Keranstreat-en-Plouvien, celui des habitants de la rue Saint-Sauveur à Saint-Malo, ou encore du diocèse de Léon, l'un des neuf évêchés de la Bretagne historique. Pour autant, la composition d'ensemble reste assez classique, parcourant le passé breton depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Très heureusement, cette lecture chronologique est à plusieurs reprises bousculée par des approches plus thématiques : travailler, manger, se marier, croire, souffrir, etc. C'est ainsi, par exemple, que la date historique 1532, qui fixe le rattachement de la Bretagne au

royaume de France, est avant tout évoquée comme un moment où le peuple souffrait de famine. Ces pas de côté hors des sentiers battus font l'intérêt de cet ouvrage, invitant à saisir ce qui fait l'identité particulière du peuple breton. En revanche, la méthode peine à garder sa pertinence lorsqu'elle s'attaque à l'actualité récente, celle des Bonnets rouges et des Gilets jaunes. La chronique des événements quotidiens court alors le risque de n'être plus que l'écho de la rumeur ambiante, sans l'apport critique que permet le recul du temps. ■

FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX



CÉSAR CONTRE VERCINGÉTORIX

Laurent Olivier

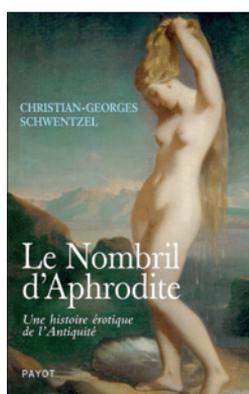
Belin, 2019, 624 p.,
26 €.

Dernier épisode en date des aventures d'Astérix, *La Fille de Vercingétorix*, publié en octobre 2019, témoigne d'un intérêt persistant pour la vie méconnue du plus célèbre Gaulois de l'histoire. Goscinny et Uderzo ne cachaient pas avoir pensé à lui en créant le personnage d'Astérix en 1959. En ces temps de croissance et de gaullisme, le village des irréductibles Gaulois était un exemple de résistance à l'impérialisme. L'histoire de Vercingétorix s'est toujours écrite au présent, oscillant entre la figure du chef rebelle lorsque le pays était porté par un élan vainqueur, et celle d'un chef barbare brouillon lorsque le pays déplorait son propre déclin. Dans cet ouvrage imposant, l'archéologue et historien Laurent Olivier revient sur la tumultueuse postérité du chef de l'insurrection gauloise contre les armées de César. Il montre comment, à chaque tournant de l'histoire, et surtout à partir du 19^e siècle, Vercingétorix est une figure sans cesse réactivée de la genèse nationale. Sous Napoléon III, la défaite du Gaulois est acceptée

comme une étape nécessaire vers l'œuvre civilisatrice romaine. Au début du 20^e siècle, sous la plume de l'historien Camille Jullian, Vercingétorix s'érige en défenseur de la liberté de la «*patrie gauloise*». Et ainsi de suite. Lors de sa campagne pour l'élection présidentielle de 2017, François Fillon se comparait au «*rebelle gaulois Vercingétorix*» qui allait infliger une «*défaite magistrale*» au «*favori des sondages*». Plus récemment, les Gilets jaunes ne reniaient pas les propos d'Emmanuel Macron les comparant à des «*Gaulois réfractaires aux changements*».

L'auteur rappelle qu'en réalité, la biographie du chef arverne est très peu connue. On ne sait même pas si son nom désigne sa personne ou son titre de «*roi suprême des guerriers*». On a pu longtemps douter de son existence même, avant de retrouver, en 1852, des pièces à son effigie. Aussi, ces lacunes du passé n'en sont que plus facilement comblées par des matériaux du présent. ■

TOM UMBDENSTOCK



LE NOMBRIL D'APHRODITE

Une histoire érotique de l'Antiquité

Christian-Georges Schwentzel

Payot, 2019, 270 p., 21 €.

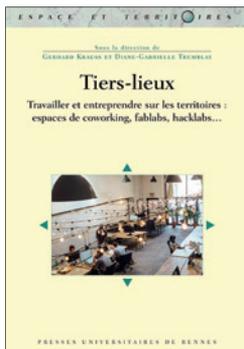
Cette éclectique promenade à travers la statuaire, l'iconographie, la mythologie et les littératures antiques ne connaît pas de frontières : de Sumer à Babylone, de Ramsès II à Cléopâtre, du palais de Minos à Athènes, de Rome à Pompéi, elle parcourt la richesse insoupçonnée des imaginaires et des pratiques érotiques, voire pornographiques, des civilisations précédant le monde chrétien. Pour autant, Christian-Georges Schwentzel n'entendait pas seulement livrer là un ouvrage «*à feuilleter d'une seule main*». Il invite son lecteur à prendre une leçon d'histoire des mœurs. En effet, si Égyptiens, Grecs et Romains peuplaient leurs panthéons de dieux libidineux et de

déesse désirables, ça n'était pas au nom de la liberté de chacun de faire ce qu'il veut de son corps. Si Zeus violait allègrement mortelles et mortels, c'était au nom de rapports de domination polymorphes et sans demi-mesure : domination du masculin sur le féminin, du maître sur ses esclaves, des adultes sur les plus jeunes, et des clients sur les prostitué(e)s. La licence sexuelle des Anciens était asymétrique, et c'est selon un ordre phallocratique strict qu'ils concevaient, représentaient et mettaient en œuvre les pratiques variées dont C.-G. Schwentzel égrène la liste : fellation, sodomie, pédophilie, fétichisme, bondage, zoophilie. Dans ce cadre,

«*beaucoup de Grecs et de Romains ne voyaient guère de différence entre un postérieur féminin ou masculin*», tandis que la chasteté des épouses et des filles était jalousement surveillée, et que toute inversion des rôles était sévèrement jugée. La légendaire nymphomanie de Cléopâtre mettait les poètes latins en rage, et l'homosexualité passive signalait la déchéance du citoyen de bonne naissance. À ces conditions, l'érotisme torride avait sa place dans les religions des Anciens, et contraste évidemment avec l'austérité chrétienne qui suivra. Mais il avait peu à voir avec ce que nous, modernes, appelons «*liberté sexuelle*». ■

NICOLAS JOURNET

SOCIOLOGIE



TIERS-LIEUX Travailler et entreprendre sur les territoires : espaces de coworking, fablabs, hacklabs...

Gerhard Krauss et
Diane-Gabrielle
Tremblay (dir.)

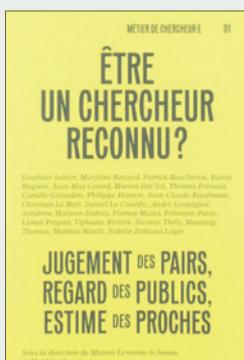
Presses universitaires
de Rennes/Presses de
l'université du Québec,
2019, 212 p., 24 €.

Depuis près d'une dizaine d'années maintenant, de nouveaux lieux de travail fleurissent sur nos territoires. Le sociologue américain Ray Oldenburg a proposé de les nommer « tiers-lieux ». Dans ce qui ne s'apparente ni à des foyers domestiques, ni à des espaces professionnels traditionnels, des communautés ouvertes font la part belle à l'innovation, aux échanges, à la communication. Les espaces de *coworking* sont les déclinaisons les plus connues de ce modèle organisationnel inédit. Des salariés d'entreprises différentes, des indépendants, des membres d'associations, etc., partagent des locaux communs et réinventent ainsi la façon de travailler seuls ou en équipe. Les *fablabs* (laboratoires de fabrication) et autres *hackerspaces* incarnent également cette volonté de

fabriquer de la complicité dans des lieux qui échappent aux contrôles hiérarchiques. L'équipe de recherche interdisciplinaire réunie par Gerhard Krauss et Diane-Gabrielle Tremblay a enquêté en Allemagne, au Canada et en France afin de toucher du doigt la réalité de ce phénomène. Dans les trois pays, les tiers-lieux constituent un moyen original de résoudre une partie des problèmes matériels et financiers auxquels se heurtent les grandes entreprises. Il en va ainsi du coût des locaux dans les centres-villes ou de la difficulté à stimuler l'innovation. Du côté des salariés, la diminution des temps de transport et la possibilité de travailler autrement font partie des atouts fréquemment cités. La solution n'est pas pour autant miraculeuse. Alors même qu'ils sont souvent présentés comme des

leviers favorables au développement local, de nombreux tiers-lieux peinent à créer des synergies avec leur environnement. On constate aussi que, même au sein d'un même espace national, les configurations sont extrêmement variables. Les tiers-lieux peuvent être des laboratoires où se pratique déjà l'économie du savoir de demain, comme de sages et classiques espaces de convivialité. Dernier résultat enfin, qui confirme ce que nous savions déjà à ce sujet : plus qu'ailleurs, la France a été tentée d'instrumentaliser ces nouveaux espaces pour les mettre au service de sa politique de développement urbain. Mais pareille tentative de récupération ne saurait occulter l'originalité du phénomène à l'heure où, plus que jamais, nous nous interrogeons sur l'avenir du travail. ■

CLÉMENT LEFRANC



ÊTRE UN CHERCHEUR RECONNU?

Jugement des pairs,
regard des publics,
estime des proches

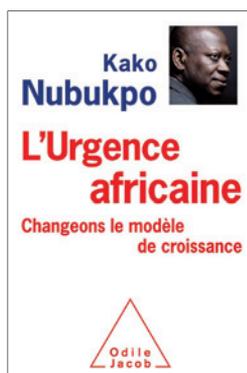
Marion Lemoine et
Matthieu Leprince (dir.)

Presses universitaires
de Rennes, 2019,
202 p., 20 €.

Le métier de chercheur(e) peut faire rêver. Quoi de plus noble en effet que d'œuvrer au progrès des connaissances et à leur transmission à un public d'étudiants, voire au plus grand nombre ? En réalité, comme en témoignent une vingtaine de chercheurs et d'universitaires ayant accepté de décrire leurs trajectoires et leurs façons de travailler, non seulement la route est semée d'embûches et de difficultés, mais les satisfactions qu'apporte la profession ne sont pas si évidentes. L'un des points les plus sensibles concerne la reconnaissance. Que l'on soit historien, juriste, sociologue, politiste, expert en management ou encore spécialiste de littérature, on ne fait pas fortune en étant chercheur au CNRS ni en enseignant à l'université. Reste alors, pour

compenser, la reconnaissance de la qualité des travaux. Non seulement celle-ci varie fortement d'une trajectoire personnelle à l'autre ainsi que d'une discipline à l'autre, mais il n'est pas facile d'être reconnu à la fois par ses pairs, par ses proches et par une plus large audience. Écrire des ouvrages pour le grand public ou commenter des élections dans les médias peut ainsi nuire à sa réputation professionnelle. Les contradictions sont d'autant plus vives que les institutions dont dépendent les chercheur(e)s font désormais pression pour, sans toujours leur en donner les moyens, les inciter à courir tous les lièvres de la reconnaissance à la fois. Rares sont ceux, dans ce livre, à admettre qu'il leur est possible de le faire. ■ C.L.

ÉCONOMIE



L'URGENCE AFRICAINE
Changeons le modèle de croissance
Kako Nubukpo
Odile Jacob, 2019,
236 p., 22,90 €.

Kako Nubukpo est économiste. Dans *L'Urgence africaine*, il rompt avec l'optimisme ambiant concernant le développement de l'Afrique. Son portrait de l'économie du continent est sans concession : malgré des taux de croissance annuelle de 5 % en moyenne, la population des gens extrêmement pauvres a doublé en cinquante ans.

Les premiers responsables de cette incongruité sont, explique-t-il, les programmes d'ajustements structurels (PAS) mis en place sur les recommandations des institutions de la Banque mondiale et du FMI. Selon l'auteur, les PAS ont empêché l'Afrique de réaliser sa transformation industrielle. En se fondant uniquement sur des indi-

cateurs budgétaires (réduction de la dette, du déficit budgétaire et de l'inflation), les PAS ont bloqué les investissements dans les infrastructures qui auraient permis à l'Afrique de passer de l'économie primaire (agriculture) à l'économie secondaire (industrie). Ainsi, « *la tragédie grecque était d'abord africaine* », ajoute K. Nubukpo, faisant allusion aux politiques d'austérité budgétaire imposées à la Grèce par l'Union européenne.

Le franc CFA est également dans le viseur de l'économiste. Calquée sur l'euro, cette monnaie dessert l'économie africaine dans son ensemble au profit d'une petite élite locale et surtout de grands groupes industriels

français qui rapatrient ainsi plus facilement leurs bénéfices réalisés sur le continent africain. Le franc CFA est aussi hautement symbolique, car il est l'héritage de la période coloniale et post-coloniale. S'ils veulent acquérir une réelle souveraineté économique, les quatorze pays de la zone franc CFA doivent donc se poser la question de la pertinence d'un tel outil monétaire. L'auteur donne aussi des clés pour sortir de l'impasse. Par exemple, il paraît indispensable de prendre en compte le fort « *encastrement social* » de l'économie africaine, avec un secteur informel très important, pour penser le développement du continent. ■

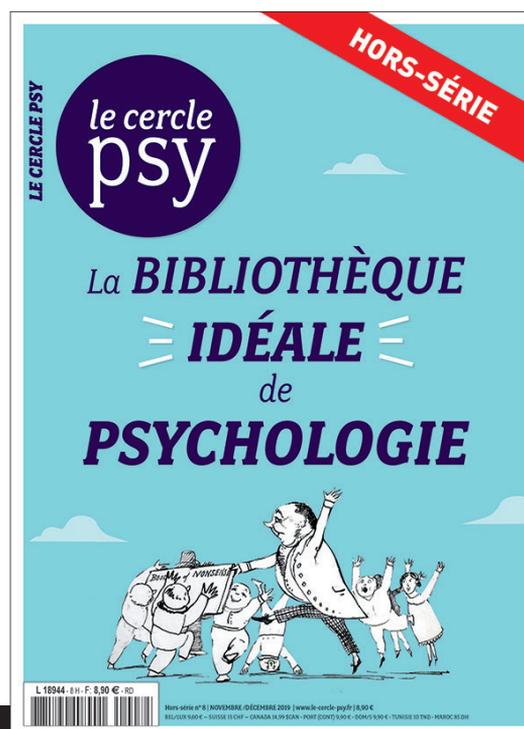
HUGO BAUDINO

BIEN-ÊTRE | FAMILLE | SOCIÉTÉ | CULTURE | DÉBATS

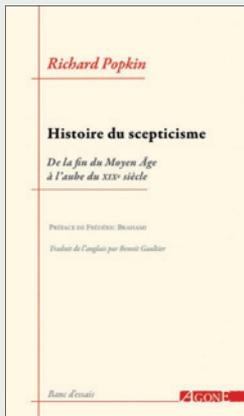
Pour faire honneur
aux livres
qui ont vraiment marqué
la discipline

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur Internet **www.le-cercle-psy.fr**



PHILOSOPHIE

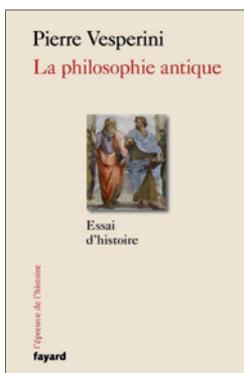


HISTOIRE DU SCEPTICISME
De la fin du Moyen Âge à l'aube du 19^e siècle
Richard Popkin
Agone, 2019,
886 p., 35 €.

Cœuvre d'une vie, cette *Histoire du scepticisme* a connu huit éditions anglaises avant qu'on la traduise enfin en français. Imposante à tous égards, cette entreprise retrace le combat permanent, bien que souvent inaperçu, livré par les penseurs face à la « crise pyrrhonienne » déclenchée par Sextus Empiricus (vers 160-210 apr. J.-C.). Dans ses *Esquisses pyrrhoniennes*, ce dernier affirme en effet qu'aucune connaissance n'est solide et que les éléments permettant de déterminer si elle est seulement possible sont insuffisants. Ce qui semble si simple en apparence est en fait radical au point que l'histoire de la philosophie peut être relue comme une suite de tentatives rationnelles (et dogmatiques) pour surmonter ce doute essentiel. Plusieurs grands moments de mise à l'épreuve du savoir sont ainsi balisés par Richard Popkin : Montaigne, les libertins du

17^e siècle, l'empirisme anglais, jusqu'aux Lumières au-delà desquelles l'auteur projetait de poursuivre son enquête. Et l'on se rend compte que chaque fois que la philosophie semblait s'assurer des fondations solides, elle s'exposait à nouveau à la critique sceptique. Ce fut le cas avec Descartes qui, menant une entreprise de doute méthodique, pense, avec le *cogito* et la caution divine, sortir la pensée du piège pyrrhonien. Or, en faisant mine de le dépasser, il ne fait qu'implanter plus profondément le soupçon au sein de sa construction rationnelle. Les objections qui lui seront adressées montrent combien il en était conscient. Mais le doute récurrent et radical eut aussi des vertus irremplaçables. Les sceptiques furent également les premiers à dénoncer l'obscurantisme et les arguments d'autorité. Leur posture reste une arme face à toutes les idéologies trop sûres d'elles-mêmes. ■

THIERRY JOBARD



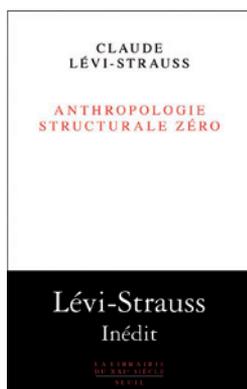
LA PHILOSOPHIE ANTIQUE
Essai d'histoire
Pierre Vesperini
Fayard, 2019,
496 p., 24 €.

Déjà remarqué lors de la parution de deux précédents livres, l'un sur Marc Aurèle, l'autre sur Lucrèce, Pierre Vesperini fait montre une nouvelle fois de sa connaissance étendue des textes anciens et de l'histoire ancienne, ainsi que de la vigueur de ses analyses. Il revient cette fois sur un impensé qui nous hante depuis le début du 19^e siècle, une lecture de l'histoire de la philosophie héritée du romantisme allemand et de Hegel. Elle va de pair avec une idéalisation de l'Antiquité grecque, notamment, sur laquelle nous plaquons nos catégories modernes. Épurées, simpli-

fiées, elles transforment la réalité passée. En effet, la *sophia* de la philosophie n'est pas la sagesse que nous imaginons, pas plus que le *logos* n'est la logique ou la raison telles que nous les concevons. Selon le schéma classique, le miracle grec est, dans l'ordre de la pensée, le passage du mythe à la raison, inaugurant une césure entre le religieux et le rationnel. Or, soutient P. Vesperini, les anciens Grecs ne pratiquaient pas une telle séparation. Plus encore, la rivalité canonique entre le véritable philosophe, plutôt platonicien, les rhéteurs et les sophistes, ne tient pas. Dans l'Athènes du 4^e siècle, chacun

pouvait pratiquer à la manière des uns et des autres. Enfin, la distinction entre théorie et pratique n'était pas de mise pour les anciens Grecs. Ce n'est qu'après l'importation à Rome des philosophies grecques que les deux vont être opposées de manière rhétorique, à titre de démonstration d'éloquence. En perpétuant le récit du « miracle grec », nous ne ferions donc que tendre un miroir à notre propre histoire des idées, alors que, selon P. Vesperini, nos nobles ancêtres n'y voyaient pas les mêmes enjeux. ■ T.J.

ANTHROPOLOGIE



ANTHROPOLOGIE STRUCTURALE ZÉRO

Claude Lévi-Strauss
Seuil, 2019, 336 p.,
23 €.

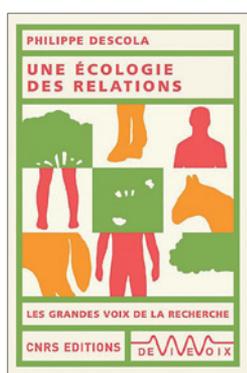
Sous ce titre, pour le moins énigmatique, Vincent Debaene a rassemblé et, pour certains, traduit pour la première fois en français, dix-sept articles de Claude Lévi-Strauss (1908-2009) remontant à sa période new-yorkaise (1941-1947).

Le «zéro» du titre ne s'explique pas seulement par le fait que ces textes sont les laissés-pour-compte des ouvrages fondateurs (*Anthropologie structurale* 1 et 2) que Lévi-Strauss a édités lui-même en 1958 et 1973. Comme V. Debaene le souligne dans sa préface, l'anthropologue a, en 1947, déjà vécu bon nombre des expériences (les terrains lointains, la guerre, l'exil) qui façonneront sa posture d'intellectuel, mais il n'exprime pas encore ouvertement ses désillusions face au

devenir des civilisations humaines, comme il le fera dans *Tristes tropiques* (1954). Pour autant, la continuité de ses centres d'intérêt et des formes mêmes de sa pensée savante ne peut que frapper le lecteur. Son long article sur la sociologie française (1945), sur Émile Durkheim et Marcel Mauss en particulier, préfigure, avant l'appel à la linguistique, le comparatisme analytique qui sera jusqu'au bout sa méthode. En consacrant un long développement à l'œuvre de Lucien Lévy-Bruhl, l'anthropologue débroussaille le sujet qui sera celui d'un de ses livres les plus importants (*La Pensée sauvage*, 1962). L'article sur Edward Westermarck annonce sans le dire sa thèse sur les structures élémentaires de la parenté (1949); celui sur la chefferie amérindienne (1944) anticipe

avantageusement sur ce qui deviendra un célèbre passage de *Tristes tropiques*. De la théorie de l'échange de mariage à celle de la guerre comme transaction ratée, de la sensualité du tatouage chez les Caduveos au riche symbolisme des masques de la côte nord-ouest des États-Unis, ce sont les thèmes de l'œuvre de toute sa vie qui sont ainsi rassemblés et donnés à lire. On dira peut-être que le structuralisme n'y est pas encore formellement exposé dans toute sa rigueur, mais on reconnaîtra sans peine l'élégance exigeante de l'écriture de Lévi-Strauss. Plus encore, ce recueil posthume témoigne, s'il le fallait, du fait que le développement d'une pensée originale résulte plus souvent qu'on le pense d'une rumination de longue haleine. ■

NICOLAS JOURNET



UNE ÉCOLOGIE DES RELATIONS

Philippe Descola
CNRS, 2019,
60 p., 8 €.

«Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément.»

Ce petit livret mériterait de porter en sautoir la maxime de Bouleau. L'anthropologue Philippe Descola parvient, le temps d'une conférence, à résumer, de la manière la plus transparente qui soit, le récit combiné de son parcours personnel et celui de sa pensée. Trois ans chez les Achuars d'Équateur ont fait de lui, explique-t-il, un ethnologue, c'est-à-dire l'observateur d'une culture dont il peut mesurer ce qui la différencie de la sienne. Les Achuars conçoivent les êtres de la nature comme une sorte de miroir de ce qu'ils sont

eux-mêmes, avec des intentions, des pensées et un langage. Si ces êtres sont néanmoins différents, c'est que leur physiologie et leurs mœurs les y contraignent. C'est l'inverse des rapports que nous, Occidentaux, affirmons entretenir avec la nature : loin d'elle par nos fonctions cognitives supérieures, mais identiques par notre constitution physique. Or, les Achuars ne sont pas les seuls à penser de cette façon. Cela amène Descola à réactiver le concept un peu oublié d'animisme pour le renouveler et l'opposer au naturalisme des savoirs occidentaux. Ensuite, développant un vaste regard comparatif, il se fait, comme il

l'explique, anthropologue, pour tirer parti de ces outils d'analyse et théoriser d'autres façons de concevoir les rapports entre l'homme et l'environnement. Ce seront le totémisme et l'analogisme (*Par-delà nature et culture*, 2005). Développées alors qu'il enseignait au Collège de France, ces propositions ne sont pas restées inaperçues au-delà des limites de la profession : à l'heure des inquiétudes environnementales, elles rappellent qu'il existe, pour l'humanité, différentes manières d'habiter le monde. Une introduction claire et concise, qui ne peut que donner envie d'aller plus loin. ■ N.J.

SCIENCE POLITIQUE



QUAND ROME INVENTAIT LE POPULISME

Raphaël Doan

Cerf, 2019, 180 p., 19 €.

Identifié, non sans raccourci, à des régimes et à des moments politiques récents, le populisme aurait en fait, selon Raphaël Doan, des racines lointaines dans l'histoire. Il se manifesterait même dès les tout premiers moments où s'ébauchent la démocratie et son modèle délibératif. R. Doan situe l'expression initiale sous la République romaine, proclamée en 509 av. J.-C., à la chute du dernier roi étrusque. La République s'incarne alors dans cette nouvelle institution qu'est le Sénat, symbole de la gestion collective des affaires de la cité.

Il est difficile, à première vue, de comparer les populismes modernes, surgis dans des cadres démocratiques déjà établis, avec ce modèle antique de république oligarchique, où la

décision politique est dévolue à une minorité patricienne seule habilitée à siéger par le rang et la fortune. Mais, comme plus tard dans l'histoire, c'est de la division entre plèbe et élite que naît bientôt un nouveau clivage, politique cette fois, entre *populares* et *optimates*. Dès 494 av. J.-C., le peuple fait sécession par la grève. Le moment marque la naissance d'un populisme qui transforme la République en profond. Son enjeu central porte sur la redistribution des terres et bientôt le subventionnement des récoltes. Une citoyenneté parallèle se met en place à la faveur de villes nouvelles – dont l'un des exemples les plus connus est Pompéi –, dotées de leurs propres assemblées et magistrats locaux. Ce populisme romain s'incarne également dans

les visages de ses tribuns, qui marquent les phases de son développement. Une phase programmatique, tout d'abord, portée par Tibérius Gracchus, premier des Gracques, qui favorise notamment l'attribution de terres à proportion du nombre d'enfants par famille. Une phase de conquête, ensuite, avec le militaire Caius Marius enrôlant les plébéiens dans ses armées. Une phase de compromis, plus tard, avec Cicéron, qui ne parviendra pas à résoudre les tensions entre le peuple et l'oligarchie, et ce jusqu'à la chute de la République et l'avènement de l'Empire... largement approuvé par la plèbe. *Sic transit* le populisme ? Quatre siècles séparent tout de même le début de la fin. ■

BENOÎT HERVIEU-LÉGER



L'ESPRIT DÉMOCRATIQUE DU POPULISME

Federico Tarragoni

La Découverte, 2019, 372 p., 22 €.

Le populisme est-il un ennemi de la démocratie ? C'est du moins ce que suppose actuellement l'usage stigmatisant du terme. Le populisme ferait le lit des régimes autoritaires et des revendications irréflechies d'un peuple ignorant des réalités politiques, et de ce fait dangereux. La démocratie en serait d'autant plus menacée. Contre ce discours dominant, Federico Tarragoni, sociologue enseignant à l'université Paris-VII, entreprend de rappeler qu'il existe une autre façon d'apprécier ce qu'est le populisme. Il dénonce d'abord cette curieuse méthode qui consiste à pointer le danger d'une orientation politique avant même de l'avoir définie. C'est pourtant celle des «*populeux logues*» qui associent le populisme à des exemples historiques

sans commune mesure : le fascisme mussolinien, les Gilets jaunes, quand ce n'est pas le poujadisme et le boulangisme. Or, le populisme ne se confond pas avec des régimes nationalistes, autoritaires, voire totalitaires. Il n'est pas davantage réductible à des agitations brouillonnes enflammées par des tribuns démagogues. Plutôt qu'une corruption de la démocratie, F. Tarragoni voit dans l'expérience populiste une réponse à un déficit de démocratie. Cette expérience est porteuse d'une exigence de radicalité là où le peuple se voit exclu ou tenu à la marge de la décision politique confiée en fait, sinon en droit, à une élite. Cette essence démocratique du populisme se révèle, par exemple, chez les Narodniks russes de 1840, héri-

tiers du socialisme romantique, qui ont pour objectif d'émanciper la majorité paysanne du joug tsariste. La même dynamique émancipatrice se retrouve à la fin du 19^e siècle avec le People's Party américain, emmené par des fermiers victimes de la Grande Dépression. C'est aussi en Amérique latine que s'impose, à partir des années 1930, un populisme de gouvernement, sous la férule du Mexicain Lázaro Cárdenas, du Brésilien Getulio Vargas et surtout de l'Argentin Juan Domingo Perón. Sans ignorer les failles de ces régimes, attribuables aux contradictions internes du peuple qui les a portés au pouvoir, F. Tarragoni entend ainsi corriger l'usage stigmatisant d'un terme qui, à force d'usure sémantique, en devenait vide de sens. ■ **B.H.-L.**

ENVIRONNEMENT



**AUX ORIGINES
DE L'ÉTHIQUE
ENVIRONNEMENTALE**

Richard Sylvan Routley
Puf, 2019, 96 p., 9 €.

Confrontés à la disparition des espaces sauvages, beaucoup de nos contemporains expriment le vœu d'établir une nouvelle relation à la nature. Bien que vécue aujourd'hui comme une urgence, cette préoccupation n'est pas nouvelle. Dès les années 1970, certains philosophes avaient essayé d'élaborer une éthique environnementale pour répondre à la destruction déjà en cours du monde naturel. Un des textes fondateurs de cette réflexion est celui de Richard Routley, traduit pour la première fois en français. R. Routley commence par critiquer trois conceptions traditionnelles du rapport à la nature où les humains se comportent soit en despotes (ils y font ce qu'ils veulent), soit en intendants (ils cherchent à l'entretenir), soit en coopérateurs (ils tentent de la perfectionner). Aucune ne lui semble compatible avec une authentique éthique environnementale car toutes impliquent une interférence avec la nature et serviraient donc, *in fine*, les intérêts humains. Pour montrer les limites de ces éthiques anthropocentrées, le philosophe développe ensuite le désormais célèbre « scénario du dernier homme » dans lequel, suite à un cataclysme mondial, un unique survivant serait mis devant l'éventualité, pour survivre, d'éliminer ce qu'il reste d'animaux et de plantes. Selon les critères classiques, cette action serait moralement neutre puisqu'aucune autre personne humaine ne serait lésée. Mais R. Routley affirme cependant que ce survivant agirait mal. Il imagine ensuite une situation où un groupe de survivants devenus stériles – et n'ayant donc plus à se soucier des générations futures – détruirait toutes les ressources naturelles afin de maintenir son niveau de vie. Là encore, cette attitude lui semble en soi très condamnable. Par ces expériences de pensée, R. Routley pense mettre en évidence la valeur intrinsèque de la nature et ainsi fonder l'éthique environnementale. Pourtant, sa réprobation des actions de destruction ne repose que sur une intuition. Or, toute éthique ne devrait-elle pas définir rationnellement ce qui mérite d'être protégé ? Cinquante ans plus tard, l'éthique environnementale ne l'a toujours pas fait et ce manque explique peut-être pourquoi elle a encore du mal à déboucher sur un projet politique concret. ■

THOMAS LEPELTIER

SCIENCE HUMAINES

Comprendre l'humain et la société

« Nous sommes
tous africains ! »

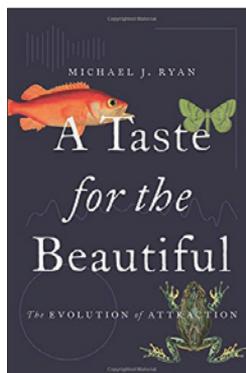


Actuellement chez votre
marchand de journaux

Par téléphone au 03 86 72 07 00
Sur Internet www.scienceshumaines.com

INTERNATIONAL

Le goût du beau comme moteur de l'évolution



A TASTE FOR THE BEAUTIFUL
The evolution of attraction
Michael J. Ryan
Princeton University Press, 2018, 216 p., prix n.c.

Dans le cadre de la théorie de l'évolution, les critères de l'attraction sexuelle sont communément liés aux promesses de succès reproductif. Si de grandes ramures, de larges épaules ou une capacité à bien chanter indiquent qu'un partenaire potentiel sera un protecteur efficace, saura être un parent dévoué ou aura des gènes assurant la viabilité de la progéniture, ces caractéristiques finiront par être jugées attrayantes. Du coup, les individus qui feraient un autre choix n'auraient pas une descendance aussi nombreuse et transmettraient moins leurs préférences esthétiques. Selon ce raisonnement, ce sont surtout les femelles qui, en choisissant leurs partenaires pour leur qualité génésique, en viennent à forger le goût esthétique commun. Or, selon le zoologiste Michael Ryan, le mécanisme pourrait être différent. Il soupçonne que les traits des individus choisis pourraient se développer en réponse aux préférences esthétiques de ceux ou celles qui les sélectionnent. Par exemple, la femelle du paon n'en serait pas venue à trouver belle la queue de ce dernier seulement parce que la forme de cet attribut témoignait de la présence de bons gènes ; ce serait aussi parce que les paonnes trouvaient belles les grandes queues colorées que de tels attributs se seraient développés chez les mâles.

M. Ryan a développé cette théorie dite de « l'exploitation des biais sensoriels » (*sensory exploitation*) en observant que des animaux avaient les moyens de trouver attrayants des attributs de leurs partenaires avant même que ces spécificités se soient développées. Il y aurait donc bien des préférences esthétiques qui orienteraient l'évolution d'attributs jugés attirants. Par exemple, les oreilles des grenouilles túngaras, qui vivent

en Amérique du Sud et que M. Ryan a étudiées pendant des décennies, présentent deux vestibules capables de percevoir respectivement les deux types de sons (graves et aigus) que les mâles émettent pour attirer les femelles. Cette caractéristique des oreilles aurait pu évoluer pour que les femelles puissent entendre ces deux types d'appels des mâles. Inversement, c'est l'appel des mâles qui aurait pu se dédoubler pour répondre aux caractéristiques auriculaires des femelles. Pour départager ces deux hypothèses, M. Ryan a étudié huit espèces de grenouilles proches des túngaras et vivant dans les forêts voisines. Toutes ont une structure auriculaire à deux vestibules identique à celle des túngaras. La présence de cette particularité anatomique chez toutes ces espèces indique fortement qu'elle provient d'un ancêtre commun. Pourtant, alors que les mâles de toutes les espèces émettent des sons aigus, seuls les mâles túngaras émettent les sons graves qui attirent davantage les femelles. M. Ryan en conclut que le vestibule auriculaire capable de percevoir les sons graves existait avant que les mâles développent la capacité d'émettre ces sons pour plaire aux femelles. Ces mâles ont ainsi exploité un biais sensoriel de ces dernières.

Au-delà de cet exemple, M. Ryan multiplie les analyses de jeux de séduction où il montre que l'un des deux sexes (plus souvent les femelles) peut être vu comme une sorte de marionnettiste amenant l'autre sexe à développer les traits visuels, sonores ou olfactifs qu'il a du plaisir à voir, entendre ou sentir. Au final, il en ressort que l'idée selon laquelle la beauté est déjà dans l'œil de celui qui regarde renverrait, en partie, à une réalité biologique. ■ T.L.

LA REVUE DU MOIS


TERRAIN
Censures

N° 72,
 automne 2019,
 212 p., 23 €.

Qu'est-ce que la censure ? La vision classique qui en fait « un silence restrictif, abusivement imposé » est d'emblée contestée dans ce numéro de la revue *Terrain*. Selon l'anthropologue Matei Candea, cette conception est trop restrictive. Quant aux nouvelles théories qui considèrent « la censure (comme) un aspect intrinsèque et inamovible de la production du sens », elles limitent les possibilités de s'y opposer. Les contributions rassemblées dans ce numéro analysent la censure dans un sens large, en intégrant à la fois les silences imposés par d'autres et les silences signifiants, c'est-à-dire les choses que l'on tait soi-même, volontairement.

Arnaud Esquerre étudie l'exercice de funambule auquel se livrent les commissaires chargés de la classification des films autorisés ou interdits aux mineurs. Un exercice compliqué, que les commissaires tentent de réaliser en imaginant les réactions potentielles de jeunes face à des images violentes. Du fait de leur statut d'« expert », cette censure n'est souvent pas questionnée. Pourtant, comme le montre l'article, ces commissaires n'ont souvent qu'une vague idée des conséquences sur le jeune public. Ils s'appuient avant tout sur un comparatif des œuvres qui leur sont soumises avec celles qui ont été classées antérieurement.

Peut-on contourner la censure ? En Inde, on demande aux experts médico-légaux de limiter leurs analyses à la confirmation ou à l'infirmité de causes supposées d'un décès, d'un étouffement, d'un empoisonnement ou encore d'une agression. Ils estiment que leur compétence est sous-exploitée et ils contournent cette règle en usant d'un langage médico-légal qui suggère leur version sans l'affirmer. Les experts médico-légaux essaient de glisser leur propre analyse en utilisant habilement les mots dans leurs rapports. Ainsi, telle ou telle cause de meurtre « pourrait être possible » tandis que telle autre devient « une possibilité éloignée, ne pouvant pas être écartée », et le médecin légiste ajoute immédiate-

ment la cause qui lui semble la plus probable pour compléter. Les tribunaux s'emparent de ces formules et peuvent s'y référer pour appuyer une thèse ou une autre.

Selon le contexte dans lequel il intervient, le silence est parfois un signifiant tout autant que la prise de parole. Les rues de Hanoï, par exemple, sont un drôle de carambolage entre une iconographie communiste d'État vantant les mérites du régime et des publicités des enseignes de grands groupes capitalistes. L'anthropologue Susan Baily a interrogé les Vietnamiens à ce sujet. Elle n'a recueilli que des silences, qu'elle a essayé de comprendre. Ses analyses montrent que ce silence n'est pas une privation de parole, c'est une stratégie volontaire des Vietnamiens. Ces derniers méprisent ces affiches, car elles ne font pas appel à l'intelligence de l'observateur ; ils les perçoivent comme des productions « robotiques », créées par des ordinateurs et sans grande réflexivité. Ne pas en faire un objet de conversation, volontairement, devient une preuve morale d'élévation intellectuelle.

Finalement, la revue *Terrain* réussit le pari de « décaler le regard » sur la censure avec ce numéro : vous n'écoutez plus les silences avec la même oreille. ■

CHLOÉ RÉBILLARD

ET AUSSI...

« PRATIQUES ÉCOFÉMINISTES »

Travail, genre et sociétés - 2019/2,
 264 p., 25 €.

« MONDIALISATION DE L'INFORMATION. LA RÉVOLUTION MÉDIATIQUE AU 19^e SIÈCLE »

Monde(s) - 2019/2, n° 16, 228 p., 25 €.

« QUE DEVIENNENT LES ALBUMS DE FAMILLE ? »

Cahiers de l'enfance et de l'adolescence - 2019/2, 146 p., 16,80 €.

« PENSER LA POLITIQUE EN ISLAM »

Les Archives de philosophie - 2019/4,
 224 p., 23 €.

LE 13 JANVIER

● **MÉRIGNAC**

SLALOMER DANS L'AMOUR PAR-DELÀ PEUR ET AVIDITÉ

L'un des grands chantiers de l'existence, c'est de se libérer des projections, des passions tristes, d'un égoïsme qui nous replie sur nous-mêmes. Tout en osant une indépendance, un don de soi, un amour inconditionnel. Sur ce chemin, Nietzsche, en tant que grand pacificateur, et Chögyam Trungpa, maître de vie, nous prennent comme par la main pour nous aider à oser une liberté de grande envergure, un amour de la vie telle qu'elle se donne. Conférence-débat en présence d'Alexandre Jollien (philosophe et écrivain).

Le Pin galant, 34, av. du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny.

www.rencontres-perspectives.fr/

contact@rencontres-perspectives.fr

LE 7 JANVIER

● **PARIS 6^E**

DÉMOCRATISER LA FRANCE EN S'INSPIRANT DES GILETS JAUNES

Conférence-débat en présence de Mathilde Larrère (maîtresse de conférences, université Paris-Est). Dans le cadre de la sixième session « Alternatives et remèdes » du séminaire « Accumulations et accélérations » organisé par le Collège d'études mondiales (FMSH).

À 20 h, *EHESS*, 54, bd Raspail.

Christopher Pollmann,

tél.: 0387760533.

pollmann@univ-metz.fr

www.fmsh.fr/

LE 8 JANVIER

● **PARIS 7^E**

LA VIE SUR TERRE EN 2050

Conférence-débat en présence de Valérie Masson-Delmotte (directrice de recherche, Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement au CEA). Dans le cadre du cycle « Où va le monde » organisé par l'Université populaire du MQB.

À 18h30, *musée du Quai-Branly*,

218, rue de l'Université.

Tél.: 01 56 61 70 00.

www.quaibrantly.fr/

LE 13 JANVIER

● **LYON 2^E**

L'ATELIER DU LIVRE D'ART ET DE L'ESTAMPE À L'IMPRIMERIE NATIONALE: CINQ SIÈCLES D'HISTOIRE

Conférence-débat en présence de Pascal Fulcher (historien du livre, docteur en art et sciences de l'art, université Paris-I, directeur de l'atelier du Livre et de l'Estampe de l'Imprimerie nationale), organisée par les Amis du musée de l'Imprimerie et de la Communication graphique.

À 18h15, *Archives municipales*,

1, pl. des Archives.

Tél.: 04 78 37 65 98.

www.imprimerie.lyon.fr

LE 15 JANVIER

● **PARIS 14^E**

À QUOI SERT LA PHILOSOPHIE ?

Conférence-débat en présence de Marianne Mercier (diplômée en éthique appliquée, consul-

DU 10 JANVIER AU 16 FÉVRIER

● **PARIS 19^E**

LES PORTRAITS DE RÉFUGIÉS

Dessiner est pour Guillaume Bruère un engagement physique, qu'il soit à sa table, dans un musée face à un tableau ou debout (parfois à deux mains) lors de performances. Ses œuvres, au trait coloré et dynamique, gardent la trace de ses gestes vifs. Inspiré aussi bien par les artistes historiques (Van Gogh, Schiele, Bacon...) que par les gestes de danseurs ou par les visages qu'il croise, il s'attache à retranscrire l'humanité de ses modèles. Sa série de portraits de réfugiés rassemble les images d'hommes, femmes et enfants, rencontrés à Berlin, où il réside, et lors d'une résidence à Graz, en Autriche. Dans leurs traits, se lit une même expression de sérieux et de détermination. Le dessin est aussi la trace d'un moment partagé : chacun comporte la date de réalisation, le nom du modèle et son pays d'origine. Une manière pour l'artiste de rendre à nouveau visible leur identité, à l'inverse de l'anonymat qui accompagne souvent le statut de réfugié.

Centquatre, 5, rue Curial - www.mucem.org

Tél.: 01 53 35 50 00. - www.104.fr/

tante-philosophe auprès des organisations). Dans le cadre du cycle de vulgarisation organisé par l'Union des savoirs.

Cité internationale universitaire,

maison du Japon, 7, bd Jourdan.

Agathe Vix, tél.: 06 08 09 99 13.

contact.union.des.savoir@gmail.com

<https://lunion-des-savoirs.fr/>

LE 15 JANVIER

● **PARIS 8^E**

LETTRE APOCRYPHE DÉPÊCHÉE À UN RÉALISATEUR DE TÉLÉVISION IGNORANT ET ABUSIF PAR TOULOUSE-LAUTREC

Projection du film documentaire *Lettre apocryphe dépêchée à un réalisateur de télévision ignorant et abusif par Toulouse-Lautrec* (1992, 60 min.) de Jean-Christophe Averty. Autour de l'exposition « Toulouse-Lautrec. Résolution moderne » organisée par la Réunion des musées nationaux.

À 16h, *Grand Palais*,

3, av. du Général-Eisenhower.

Tél.: 01 40 13 48 00.

www.grandpalais.fr/

LE 15 JANVIER

● **ALBI**

LE DÉVELOPPEMENT DE LA MÉTROPOLE TOULOUSAINNE: ENTRE FORCES ET FRAGILITÉS

Conférence-débat en présence

de Fabrice Escaffre (maître de conférences, université Toulouse-II). Dans le cadre des Cafés géographiques.

À 18h30, *brasserie Sainte-Cécile*,

10, pl. Monseigneur.

Thibault Courcelle, tél.: 05 63 48 19 78.

cafegeo@univ-jfc.fr

www.cafe-geo.net/

LE 18 JANVIER

● **PARIS 12^E**

JOURNÉE PLEINE CONSCIENCE ET SAGESSE

Issues des grandes traditions contemplatives de l'humanité, la méditation de pleine conscience et la sagesse sont adaptées à la culture et aux valeurs humaines occidentales. Elles visent à la connaissance approfondie du fonctionnement de l'esprit et à la régulation des émotions. Leurs bienfaits, largement authentifiés par les neurosciences, la médecine et la psychologie modernes, sont multiples. Cette journée réunira des intervenants de premier plan, spécialistes, conférenciers et acteurs majeurs de la pleine conscience et de la sagesse, qui nous montreront comment intégrer ces pratiques dans nos vies quotidiennes, au cœur de la société.

Espace Reuilly,

21, rue Antoine-Julien-Hénard.

www.rencontres-perspectives.fr/

contact@rencontres-perspectives.fr

Retrouvez l'agenda complet sur www.scienceshumaines.com

Si vous souhaitez faire connaître une manifestation, merci d'adresser votre annonce directement à : www.scienceshumaines.com/agenda.do

Pour tout renseignement :

Renaud Beauval

[\(renaud.beauval@scienceshumaines.fr\)](mailto:renaud.beauval@scienceshumaines.fr)



- | | | | | | |
|-----|---|------|--|------|---|
| 25 | ☐ Les défis des sciences humaines | 149 | ☐ Les nouveaux visages de la croyance | 230S | ☐ Pourquoi apprendre ? |
| 50 | ☐ Tiers-monde : la fin des mythes | 150 | ☐ Amitié, affinité, empathie... | 231 | ☐ Tous accros ? |
| 57 | ☐ Où va le commerce mondial ? | 151 | ☐ Aux origines des civilisations | 232 | ☐ Comment être parent aujourd'hui ? |
| 62 | ☐ L'esprit redécouvert | 152 | ☐ À quoi sert le jeu ? | 233S | ☐ Et si on repensait TOUT ? |
| 67 | ☐ Nouveaux regards sur la science | 153 | ☐ L'école en débat | 234 | ☐ Inventer sa vie |
| 71 | ☐ Comment nous voyons le monde | 155 | ☐ Où en est la psychanalyse ? | 235 | ☐ Les identités sexuelles |
| 80 | ☐ Les sciences humaines sont-elles des sciences ? | 156 | ☐ Où va la famille ? | 236 | ☐ Dans la tête de l'électeur. |
| 82 | ☐ La lecture | 157 | ☐ Qui sont les travailleurs du savoir ? | 237S | ☐ Qui sont les Français ? |
| 83 | ☐ Du signe au sens | 158 | ☐ Les nouvelles formes de la domination au travail | 238 | ☐ Comment naissent les idées nouvelles ? |
| 84 | ☐ Médiations et négociations | 159 | ☐ Pourquoi parle-t-on ? | 239 | ☐ Peut-on ralentir le temps ? |
| 85 | ☐ Nouveaux modèles féminins | 160 | ☐ Dieu ressuscité | 240S | ☐ L'imaginaire du voyage |
| 86 | ☐ La liberté | 161S | ☐ Enquêtes sur la lecture | 241S | ☐ L'intelligence. |
| 87 | ☐ L'émergence de la pensée | 163 | ☐ La sexualité est-elle libérée ? | 242 | ☐ Le travail. Du bonheur à l'enfer |
| 88 | ☐ Anatomie de la vie quotidienne | 165 | ☐ Où est passée la société ? | 243 | ☐ L'autorité. Les nouvelles règles du jeu |
| 89 | ☐ Violence : état des lieux | 166 | ☐ De Darwin à l'inconscient cognitif | 244S | ☐ 2012-2013. Les idées en mouvement |
| 90 | ☐ L'imaginaire contemporain | 167S | ☐ La pensée éclatée | 245 | ☐ Vivre en temps de crise |
| 91 | ☐ L'individu en quête de soi | 169 | ☐ L'intelligence collective | 246 | ☐ Le langage en 12 questions |
| 92 | ☐ Les ressorts de la motivation | 170 | ☐ Qui a peur de la culture de masse ? | 247S | ☐ Violence |
| 93 | ☐ Échange et lien social | 173 | ☐ Art rupestre | 248 | ☐ Comment pensons-nous ? |
| 94 | ☐ La vie des groupes | 174 | ☐ Qu'est-ce que l'amour ? | 249 | ☐ La fin de l'homme ? |
| 95 | ☐ Aux frontières de la conscience | 175S | ☐ Agir par soi-même | 250 | ☐ Faut-il se fier à ses intuitions ? |
| 96 | ☐ Le destin des immigrés | 176 | ☐ Comment devient-on délinquant ? | 251 | ☐ L'ère culinaire |
| 97 | ☐ Rêves, fantasmes, hallucinations | 177 | ☐ Le souci des autres | 252S | ☐ Générations numériques |
| 98 | ☐ Apprendre | 178S | ☐ La guerre des idées | 253 | ☐ Écrire Du roman au SMS |
| 99 | ☐ Normes, interdits, déviances | 179 | ☐ Travail. Je t'aime, je te hais ! | 254 | ☐ Reprendre sa vie en main |
| 100 | ☐ Les sciences humaines | 180 | ☐ 10 questions sur la mondialisation | 255S | ☐ La bibliothèque des idées d'aujourd'hui |
| 101 | ☐ La parenté en question | 181 | ☐ Le nouveau pouvoir des institutions | 256 | ☐ L'Individu Secrets de fabrication |
| 102 | ☐ Les récits de vie | 182 | ☐ Conflits ordinaires | 257 | ☐ Apprendre par soi-même |
| 103 | ☐ L'altruisme | 183 | ☐ Imitation | 258 | ☐ Le climat fait-il l'histoire ? |
| 104 | ☐ Un monde de réseaux | 184 | ☐ Les lois du bonheur | 259S | ☐ Psychologie de l'enfant État des lieux |
| 106 | ☐ Les sagesses actuelles | 185 | ☐ Des Mings aux Aztèques | 260 | ☐ Peut-on vivre sans croyances ? |
| 107 | ☐ Souvenirs et mémoire | 186 | ☐ Que vaut l'école en France ? | 261 | ☐ Devenir garçon, devenir fille |
| 108 | ☐ Homme/animal : des frontières incertaines | 187 | ☐ D'où vient la morale ? | 262 | ☐ 15 questions sur nos origines |
| 109 | ☐ Les logiques de l'écriture | 188 | ☐ Faut-il réinventer le couple ? | 263 | ☐ Éduquer au 21 ^e siècle |
| 110 | ☐ Cultures | 190 | ☐ Au-delà du QI | 264 | ☐ Les clés de la mémoire |
| 111 | ☐ L'école en mutation | 191 | ☐ Inégalités : le retour des riches | 265 | ☐ L'art de négocier |
| 112 | ☐ Les hommes en question | 192 | ☐ Enseigner : L'invention au quotidien | 266 | ☐ Les grandes questions de notre temps |
| 113 | ☐ Freud et la psychanalyse aujourd'hui | 194 | ☐ Les animaux et nous. | 267 | ☐ Inégalités |
| 114 | ☐ Travail, mode d'emploi | 196 | ☐ Nos péchés capitaux | 268 | ☐ La motivation |
| 115 | ☐ Les nouvelles frontières du droit | 197 | ☐ Les rouages de la manipulation | 269 | ☐ Vieillir, pour ou contre ? |
| 116 | ☐ L'intelligence : une ou multiple ? | 198 | ☐ Les neurones expliquent-ils tout ? | 270S | ☐ La philosophie aujourd'hui |
| 117 | ☐ Autorité : de la hiérarchie à la négociation | 199 | ☐ Psychologie de la crise. | 271 | ☐ La confiance Un lien fondamental |
| 118 | ☐ La pensée orientale | 200S | ☐ Pensées pour demain | 272 | ☐ Le sport, une philosophie ? |
| 119 | ☐ La nature humaine | 201 | ☐ Les troubles de la mémoire | 273 | ☐ Les pouvoirs de l'imaginaire |
| 120 | ☐ L'enfant | 202 | ☐ Pauvreté. Comment faire face ? | 274 | ☐ L'enfant et le langage |
| 121 | ☐ Quels savoirs enseigner ? | 203 | ☐ École. Guide de survie. | 275 | ☐ Liberté Jusqu'où sommes-nous libres ? |
| 122 | ☐ Le changement personnel | 204 | ☐ Démocratie. Crise ou renouveau ? | 276 | ☐ Aimer au 21 ^e siècle |
| 123 | ☐ Criminalité | 205S | ☐ Changer sa vie | 277S | ☐ 25 ans Numéro anniversaire |
| 124 | ☐ Société du risque | 206 | ☐ Repenser le développement | 278 | ☐ Les lois de la réputation |
| 125 | ☐ Organisations | 207 | ☐ La nouvelle science des rêves | 279 | ☐ Violence 15 questions pour comprendre |
| 126 | ☐ Les premiers hommes | 208S | ☐ L'enfant violent. | 280 | ☐ Passions quand la passion nous embarque |
| 127 | ☐ Le monde des jeunes | 209 | ☐ L'art de convaincre. | 281S | ☐ Nature culture la fin des frontières ? |
| 128 | ☐ Les représentations mentales | 210 | ☐ Le travail en quête de sens. | 282 | ☐ Apprendre à coopérer |
| 129 | ☐ La fabrique de l'information | 211S | ☐ Le clash des idées : 1989 à 2009 | 283 | ☐ Les nouvelles psychothérapies |
| 130 | ☐ La sexualité aujourd'hui | 212 | ☐ De l'enfant sauvage à l'autisme. | 284 | ☐ Le sexe en 69 questions |
| 132 | ☐ Le souci du corps | 213 | ☐ L'énigme de la soumission | 285S | ☐ Qu'est-ce qu'une bonne école ? |
| 133 | ☐ Les métamorphoses de l'état | 214 | ☐ L'ère du post-féminisme | 286 | ☐ Comment allons-nous travailler demain ? |
| 134 | ☐ La littérature, une science humaine ? | 215 | ☐ L'analogie moteur de la pensée | 287 | ☐ La manipulation |
| 136 | ☐ Les nouveaux visages des inégalités | 216S | ☐ Les épreuves de la vie | 288S | ☐ Et si on changeait tout ? |
| 137 | ☐ Les savoirs invisibles | 217 | ☐ Les secrets de la séduction | 289 | ☐ Les nouveaux visages de la précarité |
| 138 | ☐ Les troubles du moi | 218 | ☐ La littérature : fenêtre sur le monde. | 290 | ☐ La mondialisation en questions |
| 139 | ☐ Les mondes professionnels | 219S | ☐ À quoi pensent les enfants ? | 291S | ☐ Les troubles de l'enfant |
| 140 | ☐ Les nouvelles frontières de la vie privée | 220 | ☐ L'autonomie, nouvelle utopie ? | 292 | ☐ Qu'est-ce que le racisme ? |
| 141 | ☐ La force des passions | 222S | ☐ 20 ans d'idées, le basculement | 293 | ☐ L'empathie |
| 142 | ☐ L'éducation, un objet de recherches | 223 | ☐ Le retour de la solidarité | 294 | ☐ Nos vies intérieures |
| 143 | ☐ Cultures et civilisations | 224 | ☐ La course à la distinction | 295 | ☐ Les grands mythes de l'histoire de France |
| 144 | ☐ Les mouvements sociaux | 225 | ☐ Sommes-nous rationnels ? | 296S | ☐ Comment apprend-on ? |
| 145 | ☐ Voyages, migration, mobilité | 226S | ☐ Le monde des ados | 297 | ☐ La société française |
| 146 | ☐ Hommes, femmes. Quelles différences ? | 227 | ☐ Conflits au travail | 298 | ☐ Psychologie de l'attention |
| 147 | ☐ Où en est la psychiatrie ? | 228 | ☐ L'état, une entreprise comme une autre ? | 299 | ☐ Les livres de l'année |
| 148 | ☐ Contes et récits | 229S | ☐ Nos vies numériques | | |

NUMÉROS 2018-2019

Prix unitaire hors frais de port

- | | | | | | |
|------|--|--------|------|--------------------------------------|--------|
| 300S | ☐ Comment va le monde ? | 6,90 € | 311 | ☐ Abécédaire des idées d'aujourd'hui | 5,70 € |
| 301 | ☐ Jusqu'où féminiser la langue française ? | 5,50 € | 312 | ☐ L'art de parler | 5,70 € |
| 302 | ☐ Qu'est-ce qu'une belle vie ? | 5,70 € | 313 | ☐ Être un homme aujourd'hui | 5,70 € |
| 303S | ☐ Les intelligences de l'enfant | 6,70 € | 314S | ☐ L'attachement, un lien vital | 6,70 € |
| 304 | ☐ Penser l'emprise... et s'en défaire | 5,70 € | 315 | ☐ Radicalités | 5,70 € |
| 305 | ☐ L'invention des vacances | 5,70 € | 316 | ☐ Que devient la famille ? | 5,70 € |
| 306S | ☐ Qu'est-ce que l'amour ? | 6,70 € | 317S | ☐ Corps et esprit | 6,70 € |
| 307S | ☐ Éduquer. Le conflit des modèles. | 6,70 € | 318S | ☐ Réussir à l'école | 6,70 € |
| 308 | ☐ La motivation au travail | 5,70 € | 319 | ☐ Comment manager aujourd'hui ? | 5,70 € |
| 309 | ☐ Humains. Nos origines repensées | 5,70 € | 320 | ☐ Quand les émotions déraillent | 5,70 € |
| 310S | ☐ Le cerveau en 12 questions | 6,70 € | 321S | ☐ Le pouvoir des livres | 6,70 € |



GRANDS DOSSIERS DES SCIENCES HUMAINES (trimestriel)

Prix unitaire : 7,50 € hors frais de port

- | | | | |
|---|---|--|---|
| 1 <input type="checkbox"/> L'origine des cultures | 18 <input type="checkbox"/> France 2010 | 32 <input type="checkbox"/> L'amour un besoin vital | société française |
| 2 <input type="checkbox"/> La moralisation du monde | 19 <input type="checkbox"/> Les pensées vertes | 33 <input type="checkbox"/> Vers un nouveau monde | 45 <input type="checkbox"/> Les grands penseurs de l'éducation |
| 4 <input type="checkbox"/> France 2006 | 21 <input type="checkbox"/> Freud, droit d'inventaire | 34 <input type="checkbox"/> L'art de penser | 46 <input type="checkbox"/> Les grands penseurs du langage |
| 5 <input type="checkbox"/> L'origine des religions | 22 <input type="checkbox"/> Consommer | 35 <input type="checkbox"/> Le bonheur | 47 <input type="checkbox"/> Les âges de la vie |
| 6 <input type="checkbox"/> Peut-on changer la société ? | 23 <input type="checkbox"/> Apprendre à vivre | 36 <input type="checkbox"/> Changer le travail | 48 <input type="checkbox"/> Eureka ! L'histoire des grandes découvertes |
| 7 <input type="checkbox"/> Psychologie | 24 <input type="checkbox"/> L'histoire des autres mondes | 37 <input type="checkbox"/> Les grands mythes | 49 <input type="checkbox"/> Ces pionnières qui ont fait l'histoire |
| 9 <input type="checkbox"/> L'origine des sociétés | 25 <input type="checkbox"/> Affaires criminelles | 38 <input type="checkbox"/> Innovation et créativité | 50 <input type="checkbox"/> La psychologie en débats |
| 11 <input type="checkbox"/> Entre image et écriture | 26 <input type="checkbox"/> Guide des cultures pop | 39 <input type="checkbox"/> Élever ses enfants | |
| 13 <input type="checkbox"/> Paroles d'historiens | 27 <input type="checkbox"/> Transmettre | 40 <input type="checkbox"/> Villes durables | |
| 14 <input type="checkbox"/> Idéologies | 28 <input type="checkbox"/> L'histoire des troubles mentaux | 41 <input type="checkbox"/> De la formation au projet de vie | |
| 15 <input type="checkbox"/> Les psychothérapies | 29 <input type="checkbox"/> Un siècle de philosophie | 42 <input type="checkbox"/> La psychologie aujourd'hui | |
| 16 <input type="checkbox"/> Les ressorts invisibles de l'économie | 30 <input type="checkbox"/> Les penseurs de la société | 43 <input type="checkbox"/> La philosophie, un art de vivre | |
| 17 <input type="checkbox"/> Villes mondiales | 31 <input type="checkbox"/> Histoire des psychothérapies | 44 <input type="checkbox"/> Les métamorphoses de la | |

GRANDS DOSSIERS DES SCIENCES HUMAINES (trimestriel)

Prix unitaire : 7,90 € hors frais de port

- | | |
|---|---|
| 51 <input type="checkbox"/> Les sagesses orientales 7,90 € | 55 <input type="checkbox"/> Devenir soi-même 7,90 € |
| 52 <input type="checkbox"/> Le pouvoir des images 7,90 € | 56 <input type="checkbox"/> Les lumières 7,90 € |
| 53 <input type="checkbox"/> Soigner. Une science humaine ... 7,90 € | 57 <input type="checkbox"/> Les grandes controverses de la philosophie 7,90 € |
| 54 <input type="checkbox"/> Les grands psychologues... 7,90 € | |



HORS-SÉRIE DES GRANDS DOSSIERS (option d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

- | | non abonnés | abonnés |
|--|-------------|---------|
| 2 <input type="checkbox"/> La nouvelle histoire des empires | 8,50 € | 4,50 € |
| 4 <input type="checkbox"/> La grande histoire de l'Islam | 8,50 € | 4,50 € |
| 5 <input type="checkbox"/> Les monothéismes | 8,50 € | 4,50 € |
| 6 <input type="checkbox"/> La grande histoire du christianisme | 8,50 € | 4,50 € |
| 7 <input type="checkbox"/> La grande histoire de la Chine | 8,90 € | 4,50 € |
| 8 <input type="checkbox"/> La grande histoire de l'Afrique | 8,90 € | 4,50 € |



HORS-SÉRIE DE SCIENCES HUMAINES (option d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

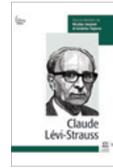
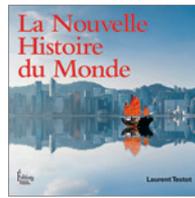
- | | non abonnés | abonnés |
|---|-------------|---------|
| 2 <input type="checkbox"/> Comprendre le monde | 12,00 € | 7,20 € |
| 4 <input type="checkbox"/> Femmes, combats et débats | 7,90 € | 4,50 € |
| 5 <input type="checkbox"/> L'école en questions | 7,90 € | 4,50 € |
| 7 <input type="checkbox"/> La grande histoire de la psychologie | 8,50 € | 4,50 € |
| 8 <input type="checkbox"/> Comprendre Claude Lévi-Strauss | 8,50 € | 4,50 € |
| 9 <input type="checkbox"/> Les grands philosophes | 8,50 € | 4,50 € |
| 10 <input type="checkbox"/> Le sexe dans tous ses états | 8,50 € | 4,50 € |
| 11 <input type="checkbox"/> La grande histoire du capitalisme | 8,50 € | 4,50 € |
| 12 <input type="checkbox"/> Une autre histoire des religions | 8,50 € | 4,50 € |
| 13 <input type="checkbox"/> À quoi pensent les philosophes ? | 8,50 € | 4,50 € |
| 14 <input type="checkbox"/> À la découverte du cerveau | 8,50 € | 4,50 € |
| 15 <input type="checkbox"/> L'œuvre de Pierre Bourdieu | 8,50 € | 4,50 € |
| 16 <input type="checkbox"/> La philosophie en quatre questions | 9,80 € | 4,50 € |
| 17 <input type="checkbox"/> De la pensée en Amérique | 8,50 € | 4,50 € |
| 18 <input type="checkbox"/> Edgar Morin | 8,50 € | 4,50 € |
| 19 <input type="checkbox"/> Michel Foucault | 8,50 € | 4,50 € |
| 20 <input type="checkbox"/> Les grands penseurs des sciences humaines | 8,50 € | 4,50 € |
| 21 <input type="checkbox"/> Les grandes idées politiques | 8,50 € | 4,50 € |
| 22 <input type="checkbox"/> Quelle éthique pour notre temps ? | 8,50 € | 4,50 € |
| 23 <input type="checkbox"/> Comprendre le Moyen-Orient | 8,90 € | 4,50 € |
| 24 <input type="checkbox"/> Où va la France ? Enjeux de notre temps | 8,90 € | 4,50 € |



HORS-SÉRIE (hors abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

- | | | |
|---|--|--|
|  <p>PSYCHO : COMMENT SE SOIGNER ?
Non abonnés 8,50 €
Abonnés 4,50 €
124 pages</p> |  <p>LA NOUVELLE HISTOIRE DU MONDE
Non abonnés 12 €
Abonnés 8 €
116 pages</p> |  <p>LES GRANDS ENJEUX DU MONDE CONTEMPORAIN
Non abonnés 12 €
Abonnés 8 €
188 pages</p> |
|  <p>PHILO : LES AUTEURS, LES THÈMES, LES TEXTES
Non abonnés 9,80 €
Abonnés 4,50 €
160 pages</p> |  <p>LA GUERRE DES ORIGINES À NOS JOURS
Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
132 pages</p> |  <p>LES 100 PENSEURS DES SCIENCES HUMAINES
Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
172 pages</p> |
| | |  <p>LES 100 PENSEURS DE L'ÉCONOMIE
Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
164 pages</p> |



SCIENCES HUMAINES

🌐	❑ La Bibliothèque idéale des sciences humaines	416 p	14,70 €
🌐	❑ Le Dictionnaire des sciences humaines	832 p	19,80 €
🌐	❑ Une Histoire des sciences humaines	400 p	25,40 €
🌐	❑ Une Histoire des sciences humaines (Éd. 2012)	320 p	12,70 €
🌐	❑ Cinq siècles de pensée française	192 p	10,20 €
🌐	❑ Littérature et sciences humaines	160 p	10,20 €
🌐	❑ Le Dictionnaire des sciences sociales	464 p	17,00 €
🌐	❑ Histoire et philosophie des sciences	312 p	12,70 €
🌐	❑ Les Penseurs de la société	160 p	10,20 €
🌐	❑ Les Sciences humaines. Panorama des connaissances	480 p	25,40 €
🌐	❑ Les Grands penseurs des sciences humaines	224 p	12,70 €
🌐	❑ Les Grands mythes	176 p	12,70 €

SCIENCES SOCIALES

🌐	❑ Pierre Bourdieu, son œuvre, son héritage	128 p	10,20 €
🌐	❑ La Culture, de l'universel au particulier	384 p	23,40 €
🌐	❑ Identités, l'individu, le groupe, la société N ^{le} édition	352 p	25,40 €
🌐	❑ L'Individu contemporain, regards sociologiques	256 p	25,40 €
🌐	❑ Les Religions Des origines au III ^e millénaire	512 p	25,40 €
🌐	❑ Les Sciences sociales en mutation	640 p	29,40 €
🌐	❑ La Sociologie Histoire, idées, courants	256 p	12,70 €
🌐	❑ Le Travail sous tensions Nouveauté	152 p	12,70 €
🌐	❑ La Santé, un enjeu de société	352 p	25,40 €
🌐	❑ Violence(s) et société aujourd'hui	256 p	12,70 €
🌐	❑ La parenté en question(s)	236 p	12,70 €
🌐	❑ La reconnaissance	128 p	10,20 €
🌐	❑ Le sexe d'hier à aujourd'hui	248 p	16,00 €
🌐	❑ La révolution végétarienne	160 p	12,00 €
🌐	❑ Au cœur des autres	160 p	12,00 €
🌐	❑ L'Amour	320 p	22,00 €
🌐	❑ La Famille aujourd'hui	200 p	12,70 €
🌐	❑ Travail, guide de survie	208 p	17,00 €
🌐	❑ L'Art d'éduquer ses enfants	336 p	22,00 €
🌐	❑ Sortir. Des lumières en prison Nouveauté	224 p	15,00 €
🌐	❑ Durkheim et la sociologie française Nouveauté	264 p	12,70 €
🌐	❑ Claude Lévi-Strauss Nouveauté	164 p	10,20 €
🌐	❑ Éloge des mères imparfaites Nouveauté	276 p	15,00 €

COMMUNICATION/INFORMATION/ORGANISATIONS

🌐	❑ La Communication État des savoirs N ^{le} édition	386 p	25,40 €
🌐	❑ Les Organisations État des savoirs N ^{le} édition	464 p	25,40 €
🌐	❑ Le Management Fondements et renouvellements	360 p	25,40 €
🌐	❑ La Société numérique en question(s)	128 p	10,20 €
🌐	❑ L'Entreprise	344 p	22,00 €
🌐	❑ Mensonges et vérités Les entretiens d'Auxerre	288 p	23,00 €
🌐	❑ Les nouveaux territoires du numérique Nouveauté	168 p	10,20 €

HISTOIRE/ÉCONOMIE/GÉOPOLITIQUE

🌐	❑ Histoire Globale Un autre regard sur le monde	288 p	25,40 €
🌐	❑ Une histoire du monde Global	352 p	25,40 €
🌐	❑ Les globalisations. Émergences et fragmentations N ^{le} éd	192 p	12,70 €
🌐	❑ La Planète disneylandisée Pour un tourisme responsable	312 p	15,00 €
🌐	❑ Le Pouvoir Concepts, Lieux, Dynamiques	352 p	25,40 €
🌐	❑ La Démocratie	352 p	25,40 €
🌐	❑ Paix et guerres au XXI ^e siècle	160 p	10,20 €
🌐	❑ La cinquième république	416 p	19,00 €
🌐	❑ La guerre, des origines à nos jours	272 p	19,00 €
🌐	❑ Dix questions sur le capitalisme aujourd'hui	224 p	12,70 €
🌐	❑ L'Afrique est-elle si bien partie ?	288 p	19,50 €
🌐	❑ L'Aventure occidentale	160 p	15,00 €
🌐	❑ Le Dictionnaire encyclopédique du développement durable	720 p	19,50 €

🌐	❑ Les Grandes idées politiques	176 p	12,70 €
🌐	❑ Nations et nationalisme	400 p	22,00 €
🌐	❑ Géopolitique de l'alimentation N ^{le} édition	168 p	12,70 €
🌐	❑ La Grande Histoire de l'Islam Nouveauté	168 p	12,70 €
🌐	❑ La grande histoire du christianisme	240 p	12,70 €
🌐	❑ Histoire universelle de la connerie Nouveauté	500 p	18,00 €
🌐	❑ La Nouvelle Histoire du Monde Nouveauté	232 p	24,00 €

ÉDUCATION ET FORMATION

🌐	❑ Éduquer et Former	496 p	25,40 €
🌐	❑ Une Histoire de l'éducation et de la formation	288 p	22,30 €
🌐	❑ Lire et Écrire	336 p	22,30 €
🌐	❑ À la découverte de la lecture	192 p	15,20 €
🌐	❑ Le Guide du jeune enseignant N ^{le} édition - Nouveauté	312 p	17,50 €
🌐	❑ Apprendre Pourquoi? comment?	160 p	10,20 €
🌐	❑ Journal intime d'un collègue	256 p	17,00 €
🌐	❑ Les Grands penseurs de l'éducation	160 p	12,70 €

PHILOSOPHIE/PSYCHOLOGIE/SCIENCES COGNITIVES

🌐	❑ Le Cerveau et la Pensée N ^{le} édition	480 p	25,40 €
🌐	❑ L'Homme, cet étrange animal	408 p	15,00 €
🌐	❑ Les Humains mode d'emploi	256 p	15,20 €
🌐	❑ L'Intelligence de l'enfant	256 p	12,70 €
🌐	❑ Le Langage Nature, histoire et usage	352 p	23,40 €
🌐	❑ Philosophies de notre temps	376 p	23,40 €
🌐	❑ La Psychanalyse. Points de vue pluriels	336 p	25,40 €
🌐	❑ La Psychologie	256 p	12,70 €
🌐	❑ Qu'est-ce que l'adolescence? Nouveauté - N ^{le} éd	264 p	12,70 €
🌐	❑ Le Langage	256 p	12,70 €
🌐	❑ Philosophies et pensées de notre temps	192 p	10,20 €
🌐	❑ Les patients de Freud. Destins	128 p	14,20 €
🌐	❑ Histoire de la psychologie	256 p	12,70 €
🌐	❑ Philosophie Auteurs et thèmes	256 p	12,70 €
🌐	❑ Initiation à l'étude du sens	256 p	16,00 €
🌐	❑ La morale	400 p	25,40 €
🌐	❑ La fabrique des folies	360 p	16,00 €
🌐	❑ Pensées rebelles. Foucault, Derrida, Deleuze	192 p	10,20 €
🌐	❑ Jung et les archétypes	456 p	19,00 €
🌐	❑ Masculin - Féminin - Pluriel	288 p	19,00 €
🌐	❑ Les clés du langage. Nature, Origine, Apprentissage	128 p	10,20 €
🌐	❑ L'enfant et le monde	128 p	10,20 €
🌐	❑ Le changement personnel	288 p	19,00 €
🌐	❑ Révolution dans nos origines	288 p	19,00 €
🌐	❑ Freud et la psychanalyse	168 p	10,20 €
🌐	❑ Après quoi tu cours ?	184 p	17,00 €
🌐	❑ Éthique et Sport	184 p	17,00 €
🌐	❑ Troubles mentaux et psychothérapies	256 p	13,00 €
🌐	❑ Foucault	176 p	10,20 €
🌐	❑ La Motivation	128 p	10,20 €
🌐	❑ La Psychologie aujourd'hui	192 p	12,70 €
🌐	❑ La Philosophie, un art de vivre	272 p	22,00 €
🌐	❑ La Genèse du langage et des langues	288 p	22,00 €
🌐	❑ Les Troubles de l'enfant	128 p	12,70 €
🌐	❑ De l'esprit au cerveau Nouveauté	336 p	20,00 €
🌐	❑ De Socrate à Foucault Nouveauté	208 p	17,00 €
🌐	❑ La psychologie de la connerie Nouveauté	384 p	18,00 €
🌐	❑ Histoires de pionnières Nouveauté	304 p	20,00 €
🌐	❑ Les grands penseurs du langage Nouveauté	136 p	12,70 €
🌐	❑ Psychologie. Une exploration Nouveauté	312 p	22,00 €



» Retrouvez toutes nos publications sur
<http://editions.scienceshumaines.com>

Cochez la case devant chaque livre commandé

Nb. de livres : Total Livres : €

Reporter le total «Livres» sur le bon de commande général au verso et joindre à votre règlement le recto et le verso de cette page.



5 magazines achetés, le 6^e offert

BON DE COMMANDE

1 MAGAZINES ET RELIURE Sciences Humaines

SCIENCES HUMAINES (mensuel)	Prix Unit.	Quant.	soit
Inscrire les numéros commandés			
-----	5,50 € x		=
-----	5,70 € x		=
-----	6,70 € x		=
-----	6,90 € x		=
Total			

GRANDS DOSSIERS (trimestriel)	Prix Unit.	Quant.	soit
Inscrire les numéros commandés			
-----	7,50 € x		=
-----	7,90 € x		=
Total			

HORS-SÉRIE des Grands Dossiers	Prix Unit.	Quant.	soit
(abonné, indiquez votre n° ci-dessous) Inscrire les numéros commandés			
-----	4,50 € x		=
-----	8,50 € x		=
-----	8,90 € x		=
Total			

HORS-SÉRIE de Sciences Humaines	Prix Unit.	Quant.	soit
(abonné, indiquez votre n° ci-dessous) Inscrire les numéros commandés			
-----	4,50 € x		=
-----	7,20 € x		=
-----	7,90 € x		=
-----	8,50 € x		=
-----	8,90 € x		=
-----	9,80 € x		=
-----	12,00 € x		=
Total			

HORS-SÉRIE (hors abonnement)	Prix Unit.	Quant.	soit
Inscrire les numéros commandés			
-----	4,50 € x		=
-----	8,00 € x		=
-----	8,50 € x		=
-----	9,80 € x		=
-----	12,00 € x		=
-----	12,50 € x		=
Total			

RELIURE	Prix Unit.	Quant.	soit
Cette reliure peut contenir 15 numéros			
-----	14,00 € x		=

2 LIVRES des Éditions Sciences Humaines

Report du bon de commande livres qui figure au recto de cette page.

Nb. de livres : Total Livres : €

N'oubliez pas de joindre le recto et verso de cette page si votre commande comporte des livres.

3 CALCUL DE VOS FRAIS DE PORT

	Magazines seuls	Livres ou reliures	Magazines + livres
France	3,00 €	3,00 €	3,00 €
Europe, Afrique, Dom-Tom	5,00 €	9,70 €	9,70 €
Amérique, Asie, Océanie	7,50 €	13,00 €	13,00 €

GAGNEZ DU TEMPS!

Commandez par téléphone **03 86 72 07 00**
PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE **code 321**
ou sur www.scienceshumaines.com

TOTAL DE MA COMMANDE

1 Total Magazines + reliure Sciences Humaines ..		€	MONTANT TOTAL
2 Total livres		€	
3 Frais de ports		€	

BON DE COMMANDE ET RÈGLEMENT À RETOURNER À **SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89004 AUXERRE**

Adresse de livraison (écrire en lettres capitales)

Mme M.

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL **PAYS**

VILLE

TÉL **FAX**

PROFESSION

E-MAIL

Je désire recevoir une facture acquittée

Conformément à la loi « Informatique et libertés » du 6/01/78, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier, et vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés, en nous écrivant.

Paiement

Ci-joint mon règlement de € par :

Chèque bancaire ou postal à l'ordre de « Sciences Humaines »

Virement CCP N° 0522594 A 025 à Dijon

C.B. n°

Expire le : Cryptogramme

(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

NOUVEAUTÉ KIOSQUE ET LIBRAIRIE



« La langue n'est pas le simple reflet de notre monde. C'est à travers elle que, chaque jour, nous le construisons. »

Avec des textes de :
Barbara Cassin
Anne Dujin
Pierre Judet de La Combe
Heinz Wismann
Frédéric Joly
Bérengère Viennot



1€ le premier mois
puis 7,50€/mois

ABONNEMENT 100 % NUMÉRIQUE

www.esprit.presse.fr



SALON DU TRAVAIL

& MOBILITÉ PROFESSIONNELLE

16 ET 17 JANVIER 2020
GRANDE HALLE DE LA VILLETTE – PARIS

DEVENEZ ACTEUR
DE VOTRE PARCOURS
PROFESSIONNEL

COMEX POSIUM

Téléchargez votre badge d'accès gratuit sur salondutravail.fr

